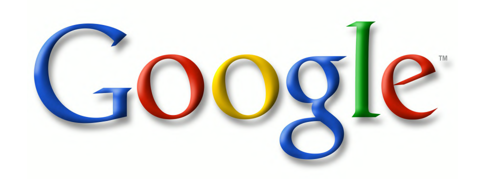
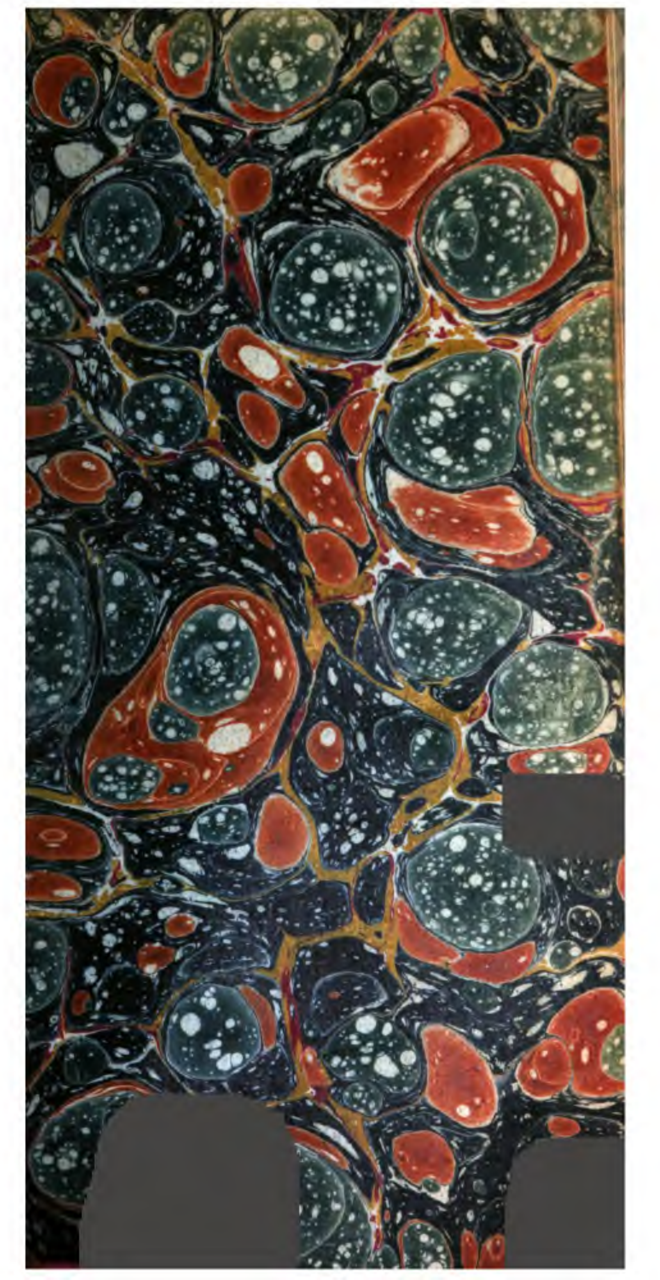





85. a. 22
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Institution.



Isabella Anne Bridges

NOUVEAUX
CONTES MORAUX,
ET
NOUVELLES HISTORIQUES.

Isabella Anne Brydges

NOUVEAUX

CONTES MORAUX,

ET

NOUVELLES HISTORIQUES.

CONTES MORAUX.

LINDANE ET VALMIRE.

Il étoit minuit; Morphise avoit donné un grand souper ; les parties de jeu venoient de finir ; toutes les femmes de quarante et de cinquante ans cherchoient leurs manchons et leurs sacs à ouvrage, en chargeant les valets-de-chambre de demander si leurs voitures étoient arrivées ; les ennuyeux songeoient à se retirer ; car, dans le grand monde, ils savent du moins qu'il ne faut pas rester tard quand on n'est pas retenu. Morphise, dans l'agitation des adieux et des complimens, sonnoit, embrassoit, reconduisoit : pendant tout ce mouvement, Gercour, à moitié caché par un grand écran, étoit resté près de la cheminée, nonchalamment assis devant la table de jeu sur laquelle il venoit de jouer au wisk : il se

trouvoit là, uniquement parce qu'il y avoit passé deux heures ; il ne s'arrêtoit point à dessein dans le lieu où le hasard le plaçoit, il ne s'y oublioit point, il s'y reposoit. Ce sont les indolens que la nature a formés pour être les vrais philosophes ; dès qu'ils ne sont pas mal, ils se trouvent bien ; ils n'ont besoin ni de leçons, ni de morale, pour préférer la paix et la tranquillité à la fortune ; ils ont bien mieux que le mépris de l'intrigue, ils ont l'heureuse incapacité de s'y livrer. A l'abri des passions violentes, tandis que tout s'agite autour d'eux, ils conservent les véritables trésors du sage, le calme et la modération ; ils ne végètent point, car ils peuvent être sensibles et spirituels, mais eux seuls savent apprécier le bonheur de ne pas souffrir, eux seuls savent goûter et savourer la douceur infinie des rêveries vagues et du repos ; et ils font tout cela sans pédanterie, sans ostentation comme sans effort, mérite assez rare parmi les philosophes.

Enfin, Morphise étant débarrassée de toutes les personnes raisonnables qui ne veilloient jamais, fut enchantée de ne plus

voir dans la chambre que ses amis intimes, la charmante Lindane, jeune et riche veuve de vingt ans ; Valmire, passionnément amoureux de Lindane, quoiqu'avec peu d'espérance, et l'indolent Gercour qui, dans ce moment, n'avoit aucun engagement de cœur. On se rapprocha du feu : Gercour seul, qui s'en trouvoit près, ne changea point de place ; étendu dans un bon fauteuil, un de ses coudes appuyé sur la table, il étoit si bien là !..... On parla d'abord un peu des absens, mais bientôt Valmire mit la conversation sur les passions. Il étoit naturellement enthousiaste, et il déraisonna avec tout le feu et toute l'exagération d'un jeune homme passionné qui parle d'amour devant sa maîtresse. Morphise applaudissoit, Lindane écoutoit avec attendrissement, Gercour sourioit de temps en temps. Valmire, pour achever de prouver le pouvoir de l'amour, conta plusieurs traits du despotisme des femmes sur leurs amans ; l'un de ces pauvres amans recevoit l'ordre de se taire pendant cinq ans, il devenoit muet ; un autre étoit confiné pour dix ans dans un hermitage, il

Isabella Anne Bryd[illegible]

NOUVEAUX
CONTES MORAUX,
ET
NOUVELLES HISTORIQUES.

marquons la date de l'engagement, afin que vous puissiez revenir précisément à l'époque fixée. Pendant cette étrange scène, Morphise, immobile de surprise, regardoit, en silence, les deux amans, et les écoutoit avec une curiosité qui ne lui permettoit pas de les interrompre. Gercour écrivit sur une carte ces mots qu'il lut tout haut : *Ce jeudi, 28 janvier 1772, à deux heures et demie du matin.* Ainsi, mon cher Valmire, continua Gercour, nous n'aurons le plaisir de vous revoir qu'en 1775..... Oui, s'écria Valmire; mais ne me plaignez point, la certitude que j'emporte rendra pour moi l'absence délicieuse. A ces mots, Valmire qui, dans son premier empressement, avoit oublié de faire ses adieux à Morphise, s'approcha d'elle, et Morphise, pénétrée d'admiration pour lui, l'embrassa avec une espèce de transport. Lindane jouissoit de la gloire d'enchaîner un amant dont la passion et le dévouement rappeloient les sentimens et la conduite des anciens chevaliers. De son côté, Valmire étoit enivré de la grandeur de son rôle, il se persuadoit qu'il s'immortalisoit, et que cet exemple

produiroit une révolution dans la manière d'aimer. Rempli de ces idées flatteuses, il se sépara pour trois ans, avec délices, de la femme qu'il adoroit et de ses amis, et s'élançant vers la porte, en s'écriant qu'avant le jour il seroit sur la route d'Angleterre, il disparut. Dès qu'il fut parti, Lindane tira son mouchoir qu'elle mit sur ses yeux pendant quelques minutes; pendant ce temps, Morphise l'accabloit de reproches, et l'exhortoit à rappeler le généreux, le passionné Valmire. Lindane déclara d'un ton solennel que rien dans l'univers ne la feroit changer de résolution; elle avoit de l'esprit, elle parloit avec agrément et facilité; elle motiva, avec tant d'art, sa tyrannie envers le pauvre Valmire, elle fit une si jolie dissertation sur le véritable amour, sur la dignité des femmes, et sur ses propres sentimens, que Morphise qui n'étoit pas de force à la combattre et même à la comprendre, finit par l'approuver et par l'admirer. Lindane, de temps en temps, jetoit les yeux sur le silencieux Gercour pour voir l'effet que produisoit sur lui son long discours; elle re-

marqua avec quelque dépit qu'il commençoit à s'endormir. Mais il étoit près de cinq heures du matin, Lindane se leva, Morphise en fut charmée, car depuis trois quarts-d'heure, elle étouffoit, avec peine, d'importuns bâillemens; pour Gercour, il s'arracha, à regret, de son excellent fauteuil. Quoi déja!..... dit-il, d'un air froid et distrait, en offrant son bras à Lindane. Cette exclamation fit rire Morphise, Lindane s'en moqua avec un peu d'aigreur, Gercour répondit avec grâce, et l'on se sépara.

Gercour étoit l'homme de la société le plus à la mode, il paroissoit d'autant plus aimable qu'il l'étoit avec originalité; il ne devoit ses succès et ses agrémens à aucune des choses qui font communément réussir dans le monde; il n'avoit avec les femmes, ni prétentions, ni galanterie; le rôle actif et léger d'homme à bonnes fortunes ne pouvoit convenir à son caractère; Gercour n'étoit point inconstant, la paresse le fixoit. En entrant dans le monde, il s'attacha, non à la femme la plus jolie ou la plus spirituelle, mais à celle qu'il ren-

controit le plus souvent. Cet engagement dura dix ans, et ne fut rompu que par la mort. Les femmes qui veulent toujours de l'enthousiasme, obtiennent rarement d'un amour passionné, une telle fidélité. Gercour n'avoit regretté que très-foiblement sa maîtresse, et dix-huit mois s'étoient écoulés sans qu'il eût encore songé à la remplacer. Quoiqu'il fût incapable d'éprouver une grande passion, on pouvoit cependant l'émouvoir et le toucher, du moins momentanément, et sa froideur habituelle donnoit, alors, à cette espèce de sensibilité tout le charme de la douceur, et tout l'intérêt de la surprise que doit causer un mouvement inattendu, exprimé avec grâce et simplicité. Il avoit autant de vivacité dans l'esprit que d'indolence dans le caractère, et ce contraste rendoit ses saillies plus frappantes, son commerce plus piquant. Depuis quelques mois, seulement, le hasard et quelques circonstances particulières avoient formé sa liaison avec Morphise; il se plaisoit dans cette société, quoique tous les caractères de ceux qui la composoient fussent

en opposition avec le sien. Morphise avoit peu d'esprit et une extrême vivacité, elle étoit toujours agitée, toujours passionnée, car l'engouement est l'enthousiasme des gens bornés; et lorsqu'il est en eux bien naturel, il les préserve de l'insipidité qu'ils auroient sans ce défaut. Valmire joignoit à beaucoup d'agrémens une imagination ardente et la sensibilité la plus exaltée. Lindane avoit la tête aussi vive et plus romanesque encore; veuve depuis un an, dans tout l'éclat de la première jeunesse, et d'une beauté ravissante, réunissant à ses charmes les grâces de l'esprit, une réputation irréprochable, une grande naissance et de la fortune, elle étoit la femme de la cour la plus brillante et la plus recherchée. Les femmes sont comme les conquérans; les grands succès exaltent leur ambition. Lindane en avoit une démesurée, elle vouloit être aimée avec excès et d'une manière éclatante; née sensible, mais gâtée par la flatterie, il y avoit autant d'exagération dans ses idées, qu'il s'en trouvoit dans le langage de ceux qui aspiroient à lui plaire. Les femmes mé-

diocres veulent bien ne croire qu'une partie des éloges qu'on leur donne ; celles qui ont une grande réputation d'esprit et de beauté, en général infiniment moins sensibles aux hommages qu'on leur prodigue, sont cependant plus orgueilleuses, parce qu'elles ont, à cet égard, une extrême crédulité ; on ne leur tourne point la tête avec des louanges, et on leur persuade facilement qu'on est sincère ; elles ne repoussent point la flatterie, elles ont rarement la foiblesse d'en être enivrées, elles ont presque toujours le ridicule de ne la point sentir. L'orgueil, en mille occasions, ôte le *tact* et la finesse aux gens de l'esprit le plus délicat. La modestie voit bien, parce qu'elle est toujours impartiale dans sa propre cause ; elle seule peut nous donner une parfaite justesse d'esprit, de la modération dans nos desirs, et de la sagesse dans nos projets. Valmire étoit le seul homme qui jusqu'alors eût intéressé Lindane, il réalisoit, par ses sentimens chevaleresques, l'idée qu'elle s'étoit formée de l'amant digne de la fixer. Valmire ne possédoit pas le cœur de Lindane, mais

il avoit pour lui toutes les rêveries de l'imagination, tous les calculs de la vanité; il se crut aimé, on le croit souvent à moins; Lindane elle-même partagea cette erreur. Sortant de chez Morphise à cinq heures du matin, elle étoit si émue, si agitée, que lorsqu'elle fut arrivée chez elle, au lieu de se coucher, elle renvoya ses femmes, et se jetant dans un fauteuil, elle s'y oublia, et y passa le reste de la nuit. Elle se peignit sous des traits héroïques, la passion et la soumission de Valmire; elle se représenta, sur-tout, avec un extrême plaisir, le bruit que cet éclatant sacrifice feroit dans le monde. Quelle gloire! quel triomphe d'être aimée ainsi, et dans le dix-huitième siècle!.... Le souvenir de Gercour se mêloit à toutes ses pensées, Lindane étoit si piquée contre lui!.... L'indolent, l'indifférent Gercour, se disoit-elle, ne concevra jamais que l'amour puisse rendre capable d'un tel sacrifice; avec quelle froideur il écoutoit Valmire! il n'éprouvoit même pas le moindre étonnement; je parierois qu'il est persuadé que Valmire ne partira point.....

L'insensibilité doit rendre incrédule dans ce genre.... C'est dommage ! Gercour est aimable et piquant, il a tant de grace dans l'esprit ! .... Mais c'est à Valmire que je dois penser, c'est lui seul qui doit m'occuper. Lindane soupira en faisant cette dernière réflexion.

A huit heures du matin, elle envoya chez Valmire, on revint lui dire qu'il étoit parti à six pour un grand et long voyage. Pauvre Valmire ! s'écria-t-elle, que dira maintenant Gercour ?.... Je serai charmée de le revoir, je jouirai de sa surprise....

A midi, Lindane fit mettre ses chevaux, et fut chez Morphise qu'elle trouva dans l'enthousiasme d'une lettre qu'elle avoit reçue de Valmire, elle en fit tout haut la lecture avec emphase ; cette lettre contenoit ce qui suit :

« On attelle mes chevaux de poste, je partirai, madame, après avoir rempli un devoir qui m'est cher, celui de vous renouveler l'assurance de ma reconoissance et d'un attachement aussi tendre qu'il est respectueux. Je vais, d'abord, en Angleterre, j'y passerai six ou sept mois ; de

là, j'irai en Italie, ensuite, je parcourrai la Sicile et la Grèce, et je terminerai mon voyage par l'Espagne et le Portugal. Je vous le répète, madame, ah ! ne me plaignez point ; ne m'a-t-elle pas dit ces paroles enivrantes : *Partez, revenez au bout de trois ans et je serai à vous !* .... Grand Dieu ! Lindane sera à moi !..... et vous le savez, hier encore, je repoussois les consolations de votre généreuse amitié ; j'étois sans espérance ! jugez donc de ce que je dois éprouver aujourd'hui ; puis-je trop acheter un tel bonheur ! .... Elle m'a défendu de lui écrire, de l'entretenir même indirectement de mon amour durant cette absence, je lui obéirai avec scrupule ; désormais, madame, je ne vous parlerai plus d'elle, mais il me sera permis de lui *dédier mon journal*, que je déposerai à ses pieds, à mon retour ; elle y verra que toutes mes pensées, dans tous les instans de mon exil, n'auront eu qu'elle pour but ou pour objet. Je lui parlerai tous les jours, que de volumes j'écrirai ! elle les recevra de ma main.... Sans doute, je souffrirai de cette longue absence .....

mais je ne sens, dans ce moment, que mon bonheur, je ne puis avoir qu'une idée. J'ai reçu sa parole, *elle sera à moi*.... Le ravissement de cette pensée peut-il s'affoiblir ! et de quel sacrifice ne dédommage-t-il pas ! .... Adieu, madame, mes chevaux sont mis, je suis pressé de partir, c'est lui obéir, et il me semble qu'en m'éloignant de Paris, j'avance le terme éloigné de ma félicité. Vous reverrez, le 28 janvier 1775, le plus heureux de tous les hommes, et le plus sincère de tous vos amis ».

Pauvre Valmire ! dit Lindane, intéressant jeune homme ! cette lettre est charmante ! ... Promettez-moi, ma chère amie, de la montrer à Gercour. Il n'en est pas digne, répondit Morphise d'un ton solennel, n'importe, je la lui lirai pour le confondre. Mais, ma chère amie, combien vous devez être touchée des sentimens de Valmire ? — J'en suis pénétrée. — Quel intérêt pressant une telle passion donnera à son journal ! ce sera là, véritablement, *un voyage sentimental* .... — Oui, la vérité rajeunira ce genre déjà

usé. —Il a le droit de parler mieux qu'un autre de l'amour ; il n'aura pas une passion feinte et une maîtresse imaginaire, comme tant d'autres voyageurs modernes...... —J'exigerai de lui qu'il fasse imprimer son journal. — Ce sera certainement un chef-d'œuvre, et un livre unique. Mais, ma chère Lindane, savez-vous qu'il est parti sans aller à Versailles, sans voir les ministres, sans prendre congé..... — Cela est sublime. —Il n'a songé qu'à vous. Fortune, ambition, bienséance même, il a d'ailleurs tout oublié....—Voilà, par exemple, des preuves non suspectes d'une véritable passion. Que dira Gercour de ce trait ? — Et tous les jeunes gens qui ont aujourd'hui tant de légéreté et si *peu d'énergie*..... — Oui, voilà comme il faut être aimée; une femme perd toute sa dignité lorsqu'elle se contente d'un foible sentiment..... — Mais comme on nous marie.....Moi, par exemple.... On m'a choisi, il est vrai, un mari qui est aimable et sage, qui ne me gêne en rien, et qui a des mœurs parfaites. Dans les idées communes, je suis

heureuse...... Mais avec une ame véritablement sensible, on voudroit une autre sorte de bonheur, on voudroit aimer *avec abandon*; on voudroit éprouver *ces émotions heureuses que l'amour jette, comme par torrens, dans la vie* ..... (1). Parlons de Valmire; il faut, mon cœur, que vous alliez sur-le-champ à Versailles, afin de lui obtenir la permission de voyager, vous le pourrez facilement par la duchesse de ***. — Je vais partir, et je reviendrai ce soir souper avec vous.

Morphise arrêta Lindane, pour la conjurer d'écrire un billet de deux lignes à Valmire; ensuite, ajouta-t-elle, vous ne lui écrirez plus; mais vous devez lui renouveler votre promesse, il est juste qu'il la possède signée de vous. Lindane y consentit, elle écrivit un billet très-court; cependant elle y retraçoit en termes formels ce qu'elle avoit dit à Valmire, et elle signa cet engagement, qu'elle termina en ordonnant à Valmire de ne lui pas répondre. Ensuite elle partit pour Ver-

(1) C'est une citation.

sailles ; elle vît ses amies, elle leur conta en confidence ce que Valmire avoit fait pour elle ; n'osant dire tout-à-fait qu'elle eût exigé cet extravagant sacrifice, elle prétendit que sa proposition n'avoit été qu'une façon de parler qu'il avoit prise au pied de la lettre : ses amies admirèrent, s'émerveillèrent, s'attendrirent, et la permission de voyage fut obtenue. De ce jour, Valmire devint le héros des *femmes sensibles* qui, à cette époque, commençoient à former une espèce de secte ; elles parloient beaucoup de l'amitié, de l'amour et de la *dignité* de leur sexe ; elles avoient une *élocution passionnée ;* elles laissoient aux femmes vulgaires les sentimens doux et modérés, les graces ingénues et timides ; elles égaloient, elles surpassoient les hommes, même en *force*, en *caractère*, en *énergie*, et en *philosophie*. Lindane n'en étoit pas encore là ; mais elle montroit d'heureuses dispositions qui donnoient lieu d'espérer qu'avec de certaines lectures et de certains exemples, elle iroit très-loin dans ce genre. Elle revint triomphante de Versailles, à neuf heures du soir. Pres-

que tous les incidens de la société étoient pour Morphise des coups de théâtre, et l'arrivée de Lindane en fut un; aussi-tôt que les deux battans de la porte s'ouvrirent, et que Lindane parut, Morphise *s'élança* de son fauteuil, traversa rapidement le cercle rassemblé chez elle, saisit son amie par la main, et l'entraîna dans une embrasure de fenêtre, en répétant d'un air essoufflé (qui dans ce cas est l'expression de *l'émotion*): eh bien? eh bien?..... Lindane répondit tout bas à toutes ses questions. Cet entretien fut si long, qu'il duroit encore, et avec les gestes les plus animés, lorsqu'on vint avertir que le souper étoit servi. Malgré tout l'intérêt de cette conversation mystérieuse, Lindane avoit remarqué que Gercour étoit dans le salon, et de plus, qu'il la regardoit......Les femmes ont une manière de voir de côté, sans retourner la tête, qui leur est tout-à-fait particulière; il est juste que la nature ait donné ce privilège à celles qui ne doivent jamais avoir un regard assuré, ou du moins fixe,

et qui sont si souvent obligées de baisser les yeux et de les détourner.

On passa pour aller souper ; Lindane, en recevant le bras de Gercour, fit un petit mouvement de surprise, comme si elle l'eût apperçu pour la première fois : cette finesse n'étoit point une fausseté ; elle est, dans presque toutes les femmes, une ruse non réfléchie, et de premier mouvement, pour déguiser un intérêt que souvent on voudroit se cacher à soi-même. Par un instinct de modestie et de fierté, on feint de n'avoir pas remarqué l'objet qu'on cherchoit des yeux, en entrant dans la chambre, et qu'on a certainement découvert le premier.

On se mit à table, et Gercour se plaça à côté de Lindane. Il y avoit beaucoup de monde, et lorsque la conversation devint générale, Lindane en établit une particulière. Elle parla de la lettre de Valmire ; Gercour l'avoit lue. Eh bien! dit Lindane, voilà pourtant un exemple d'une grande passion, *et de nos jours !* Mais c'est selon, répondit Gercour. — Comment ? — Vous conviendrez que si, par hasard, Valmire avoit

le goût des voyages, et que, de votre côté, importunée de ses soins, vous eussiez desiré vous débarrasser de lui; toute cette aventure seroit extrêmement simplifiée !... — Vous avez une manière bien romanesque d'envisager les choses.... — Ce qui me paroîtroit beaucoup moins simple, ce seroit que vous aimassiez réellement Valmire. — *Moins simple !* ... Vous êtes étonnant ! Assurément je serois bien ingrate, si je ne l'aimois pas ? — Le retour en amour ne sauroit être un devoir; on l'obtient, non parce qu'on le mérite, mais parce qu'on l'inspire, c'est là son charme. — C'est vous qui avez composé cette maxime;.... mais, monsieur, vous êtes dans l'erreur sur mes sentimens, je partage ceux de Valmire. — Non, madame, vous n'avez point d'amour. — Ceci devient curieux, je n'aime pas Valmire ? — Oh ! pas du tout. — Est-ce donc parce que je m'en sépare pour trois ans ?... — D'abord, cette petite circonstance ne me semble pas une marque d'amour bien touchante..... — Ce n'en est point une; mais en aimant, je veux être aimée .... — Ne vous avoit-il pas déclaré ses sentimens?

— Eh bien ? — Quel doute alors peut rester, quand on aime ? .... — Vous voulez qu'un simple discours bannisse toute crainte, toute défiance ? — Ce n'est pas moi, c'est l'amour qui le veut, quand il existe. — Je ne doutois point de sa bonne-foi, mais je voulois éprouver sa constance... — Des épreuves ! ... la simple amitié n'oseroit se les permettre, l'amour doit-il être moins délicat ? .... — Je jouirai de ce qu'il aura fait pour moi, je penserai avec orgueil qu'il aura mérité la préférence. — Vous ne jouirez pas du bonheur de vous donner, il aura acheté votre main par trois ans de fatigues et d'ennuis. ... — Quand il la recevra, il ne croira pas l'avoir *achetée*... — Mais vous, madame, ... votre conscience ne vous reprochera-t-elle rien ? l'amour est-il donc un marché ? Un sentiment vrai, quel qu'il soit, a-t-il besoin de garantie, de sûretés ? .... Des *sûretés*, ne les a-t-on pas toutes quand on aime ? — Vous me trouvez donc bien coupable ? — Si vous aimez, vous êtes incompréhensible à mes yeux. Comme Gercour disoit ces mots, quelqu'un adressant la pa-

sole à Lindane, la força de terminer là cette conversation qui laissa de profondes traces dans son cœur et dans son esprit : non-seulement Gercour ne l'admiroit pas, mais il blâmoit sa conduite !.... Il ne lui trouvoit point de *sensibilité* ;.... il avoit, sur l'amour, des idées tout-à-fait opposées ; et, malgré la réputation de froideur de Gercour, elle ne pouvoit se dissimuler que, dans l'espèce de dispute qu'ils venoient d'avoir ensemble, la raison étoit du côté de Gercour. Quoi donc ! se disoit-elle, l'exagération seroit-elle plus éloignée de l'amour que l'indifférence même ?... Il m'en impose par son sang-froid qui ressemble à la sagesse, et qui a l'intérêt de la vérité ! ... Je veux lui reparler là-dessus ; nous reprendrons cet entretien. En effet, Lindane retourna chez Morphise, pour y rencontrer Gercour ; mais il étoit à Versailles, et il y resta huit jours. Durant ce temps, Lindane s'ennuya, on lui trouva de l'humeur et des caprices. Les thèses de sentiment que l'on soutenoit sans cesse chez Morphise, ne parurent l'intéresser que foiblement ; elle ne disserta que par bienséance. Enfin Ger-

cour revint, et elle se ranima; mais elle ne reprit point son ancienne *énergie*. Elle parloit sans pompe, sans emphase, et même avec une nuance d'embarras, d'incertitude, qui lui donnoit l'air d'une sorte de timidité que l'on n'avoit jamais remarquée en elle. Lindane commençoit à chanceler dans ses opinions; elle n'étoit plus assurée de ses sentimens... C'est un état fâcheux pour une personne accoutumée à dominer et à décider avec empire. Plusieurs jours se passèrent, sans qu'il lui fût possible de causer avec Gercour; et quand cette occasion se trouva, Lindane n'osa en profiter. Gercour ne lui parla point de Valmire, l'entretien ne roula que sur des choses absolument indifférentes; mais jamais Gercour ne montra plus de grace, d'esprit et de gaîté. Lindane, triste et préoccupée, ne fut point aimable; elle le sentit, et cette idée lui serra le cœur. Le lendemain, elle eut mal aux nerfs, et elle envoya chercher son médecin, c'étoit Bordeu, si célèbre par ses *Recherches sur les Pouls* (1). Confident de toutes

(1) Ouvrage imprimé.

ses jeunes malades ; il devoit beaucoup moins sa réputation à ses connoissances en médecine, qu'à celle qu'il avoit des femmes. Dans la situation où se trouvoit Lindane, un médecin vulgaire lui auroit dit brutalement qu'elle se portoit à merveille, et qu'elle avoit un pouls excellent; mais le savant Bordeu tira sa montre à secondes, fixa les yeux sur l'aiguille, afin de compter exactement les pulsations, prit le bras que lui tendoit languissamment Lindane, baissa la tête, de l'air le plus attentif, et resta dans cette attitude pendant plus de dix minutes, en pressant du pouce, avec un petit mouvement cadencé, l'artère qui battoit sous ses doigts.... Ensuite, sortant de sa profonde méditation : il y a ici, dit-il, *une affection morale !* ... Il falloit bien en convenir, puisque le pouls le disoit si positivement. Lindane avoua que son cœur étoit mécontent, agité... Elle ne désigna personne, ce ne fut pas par discrétion; mais qui donc auroit-elle nommé? Etoit-ce l'absence de Valmire qui la tourmentoit? Etoit-ce l'insouciance de Gercour qui piquoit sa vanité? elle n'en savoit rien.

Presque toutes les femmes sont convenues avec elles-mêmes d'ignorer ce qu'elles ne se sont point formellement avoué. Cette ignorance sauve un embarras et des efforts pénibles; et lorsqu'enfin le cœur parle si haut qu'il faut absolument l'entendre, on peut dire du moins avec vérité: *Il n'est plus temps de le contredire.*

Plusieurs jours après, Lindane un soir, arrivant de bonne heure chez Morphise, y trouva Gercour avec trois ou quatre personnes: on causoit, la conversation étoit fort animée, Morphise disputoit vivement, c'étoit la personne du monde qui soutenoit avec le plus de chaleur des opinions fausses ou rebattues; on ne les combattoit point, car on ne les écoutoit pas; Morphise vouloit du moins se faire entendre, elle se répétoit, crioit, se mettoit en nage, et elle finissoit toujours par protester contre la décision générale, en disant: on n'a répondu à aucune de mes objections. Arrivez, ma chère amie, s'écria-t-elle, en appercevant Lindane, arrivez; on ne s'entend plus, on n'écoute plus, vous allez ramener le calme et fixer l'attention. Gercour, ce soir, l'a

tout-à-fait levé le masque, il soutient les opinions les plus étranges, et .... Point du tout, reprit Gercour, on a parlé de l'ancienne chevalerie, j'en admire tous les traits d'héroïsme, de générosité, d'amour et d'amitié; mais j'ai simplement dit qu'on ne reverra jamais parmi nous cet enthousiasme de vertus et de sentimens, à moins qu'auparavant nous ne retombions dans une complète barbarie.... Et moi, interrompit Morphise, je soutiens le contraire... Enfin, continua Gercour, ces preux chevaliers, si fidèles, n'avoient pas un grand mérite à l'être; ils ne causoient point ou ne causoient guère; ils n'ont connu ni la séduction de l'esprit, ni celle des talens, ni le charme des arts. Placez *Amadis* à Paris pendant trois mois, menez-le aux spectacles, aux bals, priez-le à souper ici... ayez envie de lui plaire ... (cette dernière phrase s'adressoit à Lindane) et puis après tout cet enchantement, qu'on lui demande s'il s'est occupé bien constamment *de la dame de ses pensées?* .... A ces mots, Morphise reprit la parole, qui lui fut aussitôt coupée; chacun se mit à parler à-la-fois

avec impétuosité, à l'exception de Lindane et de Gercour qui n'étoit jamais plus calme que lorsque les autres se disputoient; pendant ce temps, il se reposoit; et si la dispute ne l'amusoit pas, il pensoit à autre chose. Dans ce moment, étonné du silence de Lindane, il la regarda; Lindane rougit et baissa les yeux. Ce mouvement le surprit: il se leva, s'approcha d'elle, et s'appuyant sur le bord de la cheminée: oui, lui dit-il à demi-voix, je croirai toujours qu'il y a une grace, une séduction d'esprit que nos ancêtres n'ont pu connoître, et qui, trop souvent, est irrésistible.... Vous vous taisez, madame, vous ne voulez pas me donner raison... Oh! reprit vivement Lindane, n'est-ce pas déja trop de vous écouter?.... C'est sur-tout pour les gens du monde qu'un seul mot est souvent un trait rapide de lumière; quand on sait remarquer et saisir à-la-fois toutes les nuances délicates et fugitives des passions et des sentimens réprimés, dissimulés ou concentrés, une phrase, souvent, quoique simple en apparence, décèle un grand secret. La rougeur, l'embarras, l'émotion,

un regard expressif sont, séparément, des signes équivoques ; mais apperçus ensemble, mais réunis à des paroles auxquelles il est facile de donner l'interprétation qu'on desire, voilà des preuves positives. Gercour connut donc que Lindane avoit du penchant pour lui ; il fut ému, il fut touché, mais il cacha ce qu'il éprouvoit. Avec les femmes légères et coquettes, les hommes se font honneur de leur pénétration dans ce genre, ils ne balancent point à paroître les entendre ; il ne s'agit que de profiter du moment, tandis qu'au contraire ils feignent de ne pas comprendre la première imprudence d'une femme estimable, elle se rétracteroit ; il faut la laisser s'engager. Cet artifice est un hommage qu'on lui rend : on craint sa fierté, ses réflexions, on compte sur sa constance. Ce qui seroit manque de finesse et d'adresse avec les unes, est un art profond avec les autres.

Lindane, en voyant l'air simple et serein de Gercour, se remit de son trouble. Dans ce moment, Morphise appeloit Gercour. Je vous vois, dit-elle en riant, vous tâchez, là, de séduire Lindane. O mon Dieu!

s'écria Lindane, je vous assure qu'il n'y pense pas. On annonça une visite, la conversation devint générale.

A souper, Gercour ne se plaça point à côté de Lindane, cette dernière fut triste et distraite. Après souper, Morphise voulut aller au bal; elle engagea Gercour à lui donner le bras, et Lindane consentit à être de la partie. Quoique Morphise eût trente-quatre ans, elle aimoit toujours passionnément le bal masqué, parce qu'elle s'y étoit fait une grande réputation. En un mot, il étoit reconnu qu'elle avoit l'*esprit de bal.* Cette louange n'est pas enivrante, à ce qu'il semble; cependant Morphise en étoit tellement flattée, que, pour la mériter, elle faisoit, à son caractère, la plus pénible violence, non en parlant beaucoup, mais en disant à chaque bal, un grand nombre de méchantés; par-tout ailleurs, elle étoit indulgente et bonne, mais l'amour de la gloire ne lui permettoit pas, au bal, de se livrer à sa douceur naturelle; car elle savoit qu'on n'a point l'*esprit de bal* quand on n'y prodigue pas les traits malins et les épigrammes.

Aussi-tôt que tout le monde fut parti, Morphise se masqua jusqu'aux dents, Lindane mit une capote, Gercour un domino noir, et à une heure après minuit, on se rendit au bal. Il y avoit beaucoup de monde. Morphise, plus sémillante que jamais, parloit à tous les masques avec une étonnante volubilité ; enfin elle se fixa. Un domino bleu captiva toute son attention, elle lui donna le bras, se sépara de Lindane, et se perdit dans la foule. Lindane, déja fatiguée, s'assit sur une banquette, et se tournant vers Gercour : aimez-vous, lui dit-elle, ce qu'on appelle *l'esprit du bal?* J'aime un esprit qu'on a tous les jours, répondit-il, et j'avoue qu'un genre d'esprit qui exclut nécessairement la douceur, la réserve et toute espèce de raison, me paroît insoutenable, sur-tout dans une femme. Ajoutez à cela cette criaillerie, cette petite voix ridicule et glapissante dont le ton d'aigreur et de commérage donneroit de la disgrace à la conversation la plus charmante... — Vous n'êtes donc jamais devenu amoureux au bal de l'Opéra? — Au contraire, j'y ai pris en aversion des femmes dont les

agrémens m'avoient charmé dans le monde.... — Je n'y viendrai plus avec vous. Cette réponse, faite avec la plus grande naïveté, attendrit Gercour qui, cependant, affecta de rire : voyez déja, dit-il, l'effet du bal ; vous, si peu railleuse, vous vous moquez de moi... — C'est là une moquerie ?... — Je ne sais, mais je suis certain que sentir trop vivement le charme touchant des graces est quelquefois un malheur. — Ah ! je crois qu'une sensibilité trop vive ne troublera jamais la sérénité de votre vie.... — Dès que vous avez cette opinion, vous la conserverez toujours. — Pourquoi? — C'est que je ne chercherai jamais à vous l'ôter... — En effet, que vous importe ? .... — Que m'importe ! .... me le demandez-vous, madame ? .... Je puis me taire, mais je serai toujours avec vous, aussi loin du mensonge que de l'exagération.... — Oui, c'est une justice que j'aime à vous rendre, vous n'exagérez point. ... — Vous me croirez donc ? — Oh ! toujours. — Qu'y gagnerai-je? ... — N'est-ce donc rien qu'une parfaite confiance ? — Votre confiance ! .... Non, je ne vous la demande point... Que m'ap-

prendriez-vous de nouveau? tous vos sentimens ne sont-ils pas connus?... — Ainsi donc, je desirerois vainement votre amitié?... — Ah ! très-vainement. — Je ne m'attendois pas à cette réponse-là. — Je vous en ferois bien d'autres, tout aussi inattendues, si vous me questionniez. — Vous ne voudriez pas devenir mon ami? — Je ne dis pas précisément cela; mais j'avoue qu'il me faudroit beaucoup de temps pour m'amener là.... un temps énorme.... et peut-être n'en viendrois-je jamais à bout. Oserois-je vous demander, madame, pourquoi vous rougissez?.... — Comment? qu'en savez-vous? — Croyez-vous donc que ce vilain masque puisse me cacher votre visage? non, je le vois toujours....

Dans ce moment, Morphise, plus criarde que jamais, très-essoufflée, et boitant de fatigue, revint avec son masque inconnu, dont elle étoit toujours charmée; elle s'assit à côté de Lindane, le domino bleu resta debout devant elle. Je vous amène, dit-elle à Lindane, le plus aimable masque du bal, il m'a dit des choses inconcevables, et je ne puis le reconnoître. Je le crois bien, dit

tout bas Gercour à Lindane ; c'est un homme que l'on rencontre très-rarement dans la bonne compagnie, et auquel Morphise n'a sûrement jamais parlé. C'est Durval, un sot et un fat du plus mauvais ton. Comme Gercour achevoit ces mots, Morphise se pencha vers l'oreille de Lindane pour l'engager à parler au domino bleu ; il est véritablement très-aimable, ajouta-t-elle, il est impossible d'être *plus piquant* et d'avoir plus d'esprit. Ce second portrait ne détruisit pas dans l'esprit de Lindane l'effet qu'avoit produit le premier ; d'ailleurs, la fâcheuse interruption d'une conversation intéressante ne la disposoit pas à recevoir avec grace des plaisanteries de bal. Elle étoit très-peu masquée ; Durval qui l'avoit vue plnsieurs fois aux spectacles, la reconnut dans l'instant ; il se tourna de son côté, et lui fit sur sa beauté qnelques complimens fades qu'elle reçut avec beaucoup de sécheresse. Durval, piqué, prit une autre tournure, il parla du *voyage* de Valmire, dont il se moqua avec le ton le plus impertinent. Lindane ne daigna pas répondre ; il continua. Alors Gercour se démasqua,

en le regardant fixement, sans rien dire. Cette action frappa Lindane et la fit tressaillir : allons-nous-en, dit-elle en se levant, et en prenant le bras de Gercour qu'elle pressa contre le sien, comme pour le retenir plus sûrement. Est-ce un adieu ? dit Durval à Gercour ; ce dernier, pour toute réponse, passa un de ses bras derrière Lindane, saisit la main de Durval, la serra fortement, et ensuite s'éloigna. Lindane voulut quitter le bal, Morphise ne s'y opposa pas, elle étoit confondue du peu de succès de son *charmant masque*. Lindane avoit une humeur assez fondée contre elle et de l'inquiétude ; cependant, regardant de tous côtés, elle n'apperçut point le domino bleu, et elle se rassura. Gercour conduisit les deux amies à leurs voitures, et les quitta en disant qu'il alloit chercher la sienne. Lindane se coucha sans avoir l'espérance de dormir, son agitation ne lui permit pas de fermer l'œil un instant, elle se leva à huit heures. Tourmentée, de nouveau, par une inquiétude insurmontable sur Gercour, elle prit le parti d'envoyer chez lui, sous prétexte de lui faire demander une adresse

dont elle prétendit avoir besoin sur-le-champ. On revint au bout de trois quarts-d'heure, on lui dit que Gercour venoit de faire une chute de cheval, et qu'il étoit grièvement blessé.... O Dieu ! s'écria-t-elle fondant en larmes, il s'est battu !... Aussitôt, elle fit mettre ses chevaux, elle vola chez Morphise qu'elle réveilla pour la conjurer de la conduire chez Gercour : il s'est battu, répétoit-elle, et nous en sommes la cause. Il est peut-être mourant .... Cet horrible Durval !... Infortuné Gercour!... Tandis qu'elle se livroit à la plus sincère douleur, la pauvre Morphise, atterrée par un si tragique événement, pleuroit aussi, et s'habilloit à la hâte. Quand sa toilette fut finie, Lindane s'élança hors de la chambre ... On part, et peu de minutes après, on se trouve à la porte de Gercour. Lindane demande son valet-de-chambre qui monte dans la voiture, et qui, là, avoue à Morphise, qu'en effet, Gercour s'est battu avec Durval, et qu'il a reçu deux coups d'épée assez considérables, mais que le chirurgien assure que ses blessures ne sont point dangereuses. Les deux amies chargent le

valet-de-chambre de dire à Gercour qu'elles reviendront lorsque le chirurgien le permettra. Lindane rentra chez elle, et envoya chercher le chirurgien qui parvint à calmer sa mortelle inquiétude, en lui protestant qu'il n'y avoit aucun danger dans l'état de Gercour, mais qu'il avoit besoin d'un repos parfait pendant dix ou douze jours. Lindane resta tout ce temps renfermée chez elle; tous les matins, elle envoyoit savoir des nouvelles de Gercour, et tous les soirs elle alloit elle-même à sa porte en demander et questionner, avec détail, le valet-de-chambre. Gercour lui écrivit deux petits billets très-courts et très-simples, pour la remercier de l'intérêt qu'elle lui montroit.

Un duel, dont on est l'objet, et deux blessures, voilà des événemens qui donnent bien le droit de s'avouer à soi-même une passion malheureuse. Quand on aime avec enthousiasme, le plaisir de confier ce qu'on éprouve, à l'ami le plus cher, ne vaut jamais la douceur infinie d'y rêver sans contrainte. Les paroles peuvent exprimer fidèlement de certaines idées, mais

elles ne rendent jamais que foiblement les sentimens profonds et passionnés qu'elles veulent peindre, elles les traduisent, et ne sauroient en offrir la véritable image. La sensibilité est comme la vertu, on n'en jouit avec plénitude, qu'intérieurement. Avec quel délice Lindane se retraçoit tous les traits de son dernier entretien avec Gercour!..... Rassurée sur sa santé, qu'elle étoit heureuse et fière, en songeant qu'il s'étoit battu pour elle....... C'est pour moi, disoit-elle, que son sang a coulé;...... et pour quel sujet! pour venger Valmire d'une moquerie insultante; il croit que je l'aime, et il ne peut supporter que l'objet que je parois préférer soit déprisé. Généreux Gercour!....... et on l'accuse de n'être pas sensible!..... Oh, que je hais maintenant l'exagération! que je hais cette manière d'aimer qui ressemble à la folie! Quand l'amour n'est qu'un délire, peut-il être durable? et ces transports insensés, faits pour effaroucher les grâces craintives et modestes, peuvent-ils valoir la volupté pure et tranquille d'un cœur qui se repose délicieusement dans

le sentiment qui le pénètre?...... Mais, grand Dieu! j'ose enfin descendre au fond de mon âme, j'y découvre le premier, le seul attachement que j'aye éprouvé; j'aime Gercour, et j'ai pris l'engagement le plus formel avec un autre..... J'ai eu l'imprudence d'afficher un sentiment que je n'avois pas....... Comment oserai-je me démentir, manquer à ma parole, me couvrir à-la-fois de honte et de ridicule,.... m'exposer aux justes reproches de Valmire, et peut-être à sa fureur?...... Causer encore un duel,....... cette idée me fait horreur.......... Cependant, s'il est vrai que je sois aimée de Gercour, si je ne m'abuse point, je ne serai jamais qu'à lui. Il faut gagner du temps, l'amour saura m'inspirer.

C'est ainsi que tous les amans, en se faisant des oracles de deux ou trois maximes sentimentales, recouvrent l'espérance et la sécurité. Au bout de douze jours, Lindane, bien tremblante et bien émue, se rendit avec Morphise chez Gercourt, qu'elles trouvèrent sur une chaise longue. Il les reçut avec grâce, avec simplicité, et ne

parut pas s'apercevoir du trouble extrême de Lindane. Cette dernière parla peu, mais ses yeux, remplis de larmes, rencontrèrent plus d'une fois ceux de Gercour, et elle fut satisfaite de la douce expression de ses regards. Aussitôt que Gercour eut, des médecins, la permission de sortir, sa première visite fut pour Lindane. Il ne la trouva point seule, elle s'en consola en pensant qu'elle le verroit le soir chez Morphise; mais elle fut trompée dans son attente, Gercour n'y parut point. En sortant de chez Lindane, il avoit rencontré un de ses amis qui, prêt à partir pour Fontainebleau (où la cour étoit alors), l'avoit vivement pressé d'y aller avec lui, en lui proposant de le mener et de le ramener sous trois ou quatre jours, et Gercour, avec sa facilité ordinaire, n'avoit pu résister à cette invitation. Arrivé à Fontainebleau, le charme de la société l'y retint, il y passa trois semaines, en formant chaque jour le projet de partir le lendemain. Cette longue absence blessa profondément Lindane, elle en conclut qu'elle n'étoit point aimée, elle tâcha de

rappeler Valmire à son souvenir ; à force de se répéter que lui seul méritoit son cœur et sa main, elle crut se l'être persuadé, mais elle souffroit, et sa santé s'en ressentit. Gercour, à son retour, la trouva maigrie ; il fit cette remarque avec attendrissement, et Lindane, qui s'étoit promis de le traiter avec la plus grande froideur, ne s'en trouva plus le courage ; cependant, ayant pris la résolution de partir incessamment pour les eaux de Spa, elle persista dans ce projet, qu'elle annonça à Gercour, qui, loin de chercher à l'en dissuaduer, l'y encouragea, et lui fit entendre qu'il étoit décidé à faire aussi ce voyage. *On pardonne tant qu'on aime* (1), Lindane fit mieux encore, elle excusa Gercour, et même en y pensant beaucoup, elle parvint à lui faire un mérite de son peu d'empressement ; c'étoit raison, délicatesse, générosité. D'ailleurs, il ignoroit ses sentimens secrets, il connoissoit ses engagemens, il les respectoit, il se sacrifioit à son bonheur, à sa réputation...

(1) La Bruyère.

Que de motifs puissans de l'aimer davantage ! Cependant, en dépit de ces résolutions généreuses, l'amour l'emportoit ; Gercour, entraîné par son cœur sur les traces de Lindane, la suivrait à Spa.........
Combien cette idée donnoit de charme aux préparatifs du départ !

Lindane partit au mois de mai. Arrivée à Spa, elle y loua une jolie maison sur la chaussée, ses fenêtres donnoient sur la route de Liége ; c'étoit sur ce chemin que passoient nécessairement tous les *arrivans*.

En amour, rien ne surpasse le bonheur de l'attente avec certitude ; c'est jouir à-la-fois de tout le charme piquant de l'espérance, et de celui d'une félicité réelle.

L'imagination ne peut rien sur le bien qu'on possède ; mais combien elle embellit celui qu'on attend !

Lindane alloit tous les matins et tous les soirs se promener à cheval sur la route de Liége. Chaque voiture de poste qu'elle apercevoit de loin, lui causoit la plus vive émotion. Alors, elle pressoit son cheval, elle atteignoit bientôt la voiture ; elle éprouvoit sans doute une sensation

désagréable, en découvrant une froide figure inconnue, mais elle se disoit seulement : ce n'est pas *encore lui;* et ses yeux se reportoient avec le même intérêt, sur toute la longueur du chemin. Le matin, en s'éveillant, elle demandoit la liste *des arrivans*, elle n'y voyoit que des noms inconnus ou indifférens, mais elle avoit joui de l'espérance d'y trouver celui qu'elle cherchoit. Quelquefois elle alloit rêver sur les délicieuses montagnes qui environnent Spa; elle ne se lassoit point de comtempler ces sites si majestueux et si beaux; Gercour ne les connoissoit pas. Il sembloit qu'elle ne pût se blaser sur une impression qu'il n'avoit point encore éprouvée, et dont elle se faisoit un plaisir si doux de le voir jouir; enfin, ces lieux qu'elle devoit parcourir avec lui, avoient pour elle tout l'intérêt du sentiment. L'imagination leur donnoit un charme anticipé, plus doux encore que celui du souvenir. On dit, avec mélancolie : *il étoit là;* mais c'est avec une joie vive et pure que l'on s'écrie : *il sera là.*

Cependant le temps s'écouloit, et Ger-

cour n'arrivoit pas. Au bout d'un mois, Lindane commença à s'attrister; l'inquiétude fait des progrès rapides dans un cœur; dès qu'elle y peut naître, elle y croît toujours. Bientôt Lindane perdit toute espérance, et elle tomba dans la plus profonde tristesse. Il ne m'a jamais aimée, s'écrioit-elle en gémissant, et je ne puis me détacher de lui! je ne m'abuse plus sur la froideur de son caractère, et je l'aime toujours! Tout l'enthousiasme, tous les transports de Valmire n'ont pu me toucher; ce langage d'un amour vulgaire, cette flatterie, cette exagération, ces idées romanesques, loin de me séduire, depuis que je connois Gercour, ne me paroissent plus qu'une folie ridicule; Gercour m'oublie, mais quand il me voit, il me préfère; il est si vrai, si doux; il a des idées si délicates, il les exprime avec tant de charme!...... Si je ne le quittois jamais, je serois toujours satisfaite de lui;... mais se contenter d'un sentiment si foible!... Eh! qu'importe, s'il est impossible qu'il puisse accorder davantage?

Dans d'autres momens, Lindane, irritée, juroit d'oublier Gercour, et de rem-

plir ses engagemens avec Valmire. Elle entendoit souvent parler de ce dernier, par des Anglais nouvellement arrivés de Londres. On lui faisoit, de Valmire, les plus grands éloges; on ajoutoit qu'il ne parloit que d'elle, et qu'il étoit plongé dans une profonde mélancolie: le dépit, la vanité, la reconnoissance firent enfin prendre à Lindane la ferme résolution de renoncer à Gercour; et pour s'y affermir, elle se détermina à ne retourner à Paris qu'au commencement de l'hiver. En effet, elle partit de Spa sur la fin d'août, elle fit le voyage de la Suisse, et elle ne reprit la route de Paris qu'au mois de novembre. Dès le lendemain de son arrivée, elle soupa avec Gercour chez Morphise. Elle *s'étoit bien* promis d'affecter pour Gercour une extrême indifférence, mais il vint à elle avec une expression si vraie de joie et de sensibilité, qu'il lui fut impossible de le recevoir froidement. Les gens que leurs torts embarrassent, sont toujours plus boudés que les autres, ils avertissent eux-mêmes qu'ils méritent de l'être; on ne songe pas que leur confusion est un aveu et une sorte d'expia-

tion, on aime à en jouir, à prolonger les signes de leur repentir; d'autres personnes, au contraire, souffrent tellement de l'embarras qu'elles inspirent, qu'elles le partagent, mais d'une manière qui leur cause une contrainte insupportable qui les refroidit, tandis que ceux qui ne sont point accablés de leurs torts, s'ils ont de la douceur et de la grâce, en obtiennent facilement le pardon; leur insouciante sécurité ressemble à la confiance du sentiment, on finit souvent par leur en savoir gré. Gercour parla du voyage de Spa : je suis bien certain, dit-il, que vous avez daigné me plaindre de n'avoir pu y aller. Il ne donna point d'autre justification, et l'exigeante et fière Lindane s'en contenta. L'amour, quand il est extrême, modifie, altère et dénature aisément nos caractères, il les change à son gré, soit en bien, soit en mal, suivant ses intérêts : il ne déracine pas nos défauts, mais il les absorbe tant qu'il dure. Gercour auroit pris de l'activité, s'il eût été capable de partager le sentiment qu'il inspiroit.

Lindane laissa insensiblement reprendre à Gercour tout l'ascendant qu'il avoit eu

sur elle. Il n'y eut point de déclaration formelle et d'aveu positif, mais la plus parfaite intelligence s'établit entr'eux. Gercour sentit qu'il devoit avoir la délicatesse de paroître respecter long-temps les engagemens de Lindane avec Valmire, il aima mieux triompher en silence de tous ses scrupules, que de les combattre par des raisonnemens, car il la jugeoit d'après son caractère; il étoit loin de connoître tout l'empire qu'il avoit sur son cœur.

Sur la fin de l'hiver, Morphise acheta une terre à trente lieues de Paris; il fut convenu qu'elle y passeroit six mois, que Lindane partiroit avec elle, que Gercour iroit les rejoindre le *premier du mois de juin*, et qu'il ne retourneroit à Paris qu'au commencement de l'automne. Les deux amies partirent. Elles arrivèrent dant un vieux château marécageux, que Lindane, contente de Gercour, trouva ravissant. Quand on est jeune, et qu'on a le cœur sensible, on aime, sinon la solitude, du moins son image: on ne renonceroit pas au monde, on ne l'oublie même pas, mais on trouve un grand plaisir à le dénigrer, à le

mépriser pendant quelques mois ; on se croit sage et philosophe, parce qu'au fond d'un château gothique, on ne passe plus trois heures à sa toilette, qu'on ne se promène que dans les champs et dans les bois, et qu'on ne va plus à l'Opéra et à la Comédie.

Cette sagesse, bien différente de celle que l'âge amène, s'évanouit avec le printemps et les beaux jours, l'hiver achève d'en effacer la trace! Lindane voyoit avec joie le mois de mai s'écouler. Enfin le premier de juin arriva : Lindane se leva avec l'aurore, pour commencer plutôt une journée si intéressante. Quand elle descendit dans le salon, tout le monde fut frappé de sa figure : elle étoit si jolie, si bien mise, son teint et ses yeux avoient quelque chose de si animé!..... Cependant elle n'attendoit Gercour que le soir : l'après-midi, elle fut, à regret, se promener hors du château, il pouvoit arriver pendant cette absence : Lindane se plaignit du chaud, de la poussière, des cailloux ; elle boitoit presqu'en marchant ; on rentra à sept heures. Personne encore n'étoit arrivé. Mais à huit heures à

dence, on entend claquer des fouets, Lindane rougit et tressaille.... On distingue le bruit d'une voiture qui passe rapidement sur le pont-levis, qui entre dans la cour, et qui s'arrête. Les chevaux hennissent, tous les gros chiens de basse-cour font retentir le château de leurs aboiemens, les petits danois de Morphise leur répondent; les portes des corridors s'ouvrent et se referment avec fracas; Morphise, sans dessein et sans nécessité, se lève, s'agite; son mari sort précipitamment pour aller recevoir Gercour........ Au bout de quelques minutes, on entend marcher dans la pièce voisine. Lindane, émue, attendrie, tourna la tête et fixa ses yeux sur la porte. Que devint-elle, lorsqu'elle en vit ouvrir les deux battans (ce qui annonçoit une femme), et qu'en effet, au lieu de Gercour, elle apperçut la vive et coquette Mélinde qui s'avançoit vers Morphise! Mon cœur, dit-elle, je viens passer quinze jours avec vous, d'abord pour vous voir, ensuite pour vous faire les excuses de Gercour que j'ai, seule, empêché d'arriver aujourd'hui comme il s'y étoit engagé. Je vous conterai cela, ajouta-t-elle d'un air

mystérieux... Comment, interrompit Morphise, Gercour ne viendra point?...... Il sera ici *le huit* dans la matinée, répondit Mélinde..... Bon! dit Morphise, je n'y compte plus. Je suis son garant, reprit Mélinde; je vous le répète, il arrivera dans la matinée du huit, vous verrez. — Mais, de grâce, dites-nous donc pourquoi vous l'avez empêché de nous tenir parole? A ces mots, Mélinde se précipita dans l'oreille de Morphise, et lui parla tout bas. Morphise, charmée de recevoir une confidence, l'écouta d'un air recueilli, ensuite elle dit tout haut : cela est bien touchant! Mélinde s'assit, on se mit au jeu, et un instant après, Morphise et Mélinde, se tenant sous le bras, passèrent dans un cabinet, et y restèrent renfermées jusqu'au souper. Pendant tout ce temps, l'indignation et le ressentiment fortifioient la malheureuse Lindane; avec moins de colère, elle eût eu moins de courage : elle se trouvoit si outragée, qu'il lui sembloit que la douleur l'eût avilie. Elle se mit au jeu; elle parla, elle sourit, et qui eût examiné sa physionomie, n'y auroit trouvé que l'ex-

pression de la fierté. Contente de cet essai de sa force, elle acheva de se relever à souper; elle adressa plusieurs fois la parole à Mélinde, elle prononça le nom de Gercour.... Elle ne se retira qu'à l'heure ordinaire, elle se fit déshabiller par sa femme-de-chambre, mais elle éprouva un violent serrement de cœur en se mettant au lit, elle ne put s'empêcher de penser que, de long-temps, elle n'y trouveroit le repos. Elle fit poser une bougie sur sa table de nuit, elle prit un livre et elle lut, sans interruption, jusqu'à quatre heures du matin. Le sommeil alors vint fermer ses yeux appesantis, elle s'endormit. Trois heures après, elle se réveilla, désarmée de toute sa fierté. Gercour et Mélinde s'offrirent à son imagination, et elle fondit en larmes. Cependant elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour dissimuler parfaitement son chagrin, que Morphise néanmoins augmenta par ses conversations particulières, en lui faisant entendre que Gercour et Mélinde s'aimoient.

Le surlendemain étant un jour de poste, Lindane, avec beaucoup de naturel, fei-

gnit d'avoir reçu des lettres qui la rappeloient à Paris; elle fit, là-dessus, à Morphise, une fable très-vraisemblable dont Morphise fut entièrement la dupe. Lindane annonça qu'elle partiroit dans le cours de la semaine. Le sept de juin, Lindane prétendit avoir reçu une nouvelle lettre qui la forçoit absolument à ne plus retarder son départ. Le lendemain, jour où Gercour devoit arriver, elle fut déjeûner chez Morphise, en lui disant qu'elle partiroit dans la matinée. Tout-à-coup, Mélinde entra d'un air triomphant, en s'écriant : Ne vous l'avois-je pas dit? Voilà le courrier de Gercour qui vient d'arriver, et qui nous annonce que son maître sera ici dans deux ou trois heures. J'en étois sûre, Gercour me l'avoit si positivement promis! Cette exactitude de Gercour avec Mélinde, acheva d'irriter et d'accabler Lindane. Ses chevaux étoient mis, elle fit précipitamment ses adieux à Morphise, et elle partit. Elle recommanda aux postillons d'aller grand train; et à peine avoit-elle fait six lieues, qu'elle apperçut une voiture anglaise

qu'elle reconnut bientôt pour être celle de Gercour. Ce dernier, qui avoit déjà rencontré un des gens de Lindane, fit arrêter sa voiture, en descendit, et vint à la portière de Lindane. Quoi! madame, lui dit-il, vous allez à Paris? Oui, monsieur, répondit-elle sèchement. Postillons, retournez. s'écria Gercour, en s'adressant à ses gens. Quoi! monsieur, dit Lindane, avec une extrême émotion! — Vous êtes seule, madame, vous aurez ce soir un bois dangereux à passer : je vous demande la permission de vous suivre jusqu'à Paris. Ceci se disoit devant une femme-de-chambre qui étoit dans la voiture, et Lindane sentit bien que le *bois dangereux* étoit un conte inventé pour mademoiselle Rosalie. Mais, monsieur, reprit Lindane d'une voix tremblante, Melinde.... et Morphise vous attendent. — Je leur écrirai à la première poste. Me permettriez-vous de monter dans votre voiture? Lindane ne répondit que par une inclination de tête. Gercour ouvre la portière, entre dans la voiture, et, d'un air calme et respectueux, s'assied sur le devant, à

côté de mademoiselle Rosalie, et en face de Lindane. Ce fut ainsi qu'en un clin-d'œil il se justifia, et sut ramener la joie et la confiance dans le cœur sensible de Lindane : ils étoient attendris tous les deux, et gardoient le silence. Mademoiselle Rosalie, naturellement très-peureuse, releva la conversation en hasardant quelques questions sur le *bois dangereux*. Mademoiselle, répondit Gercour, ce bois est rempli de voleurs, on y a commis deux assassinats hier. — De gens en voiture? — Oui, dans une berline anglaise toute semblable à celle-ci. Ah! grand Dieu! quelle horreur, et quelle frayeur cela fait! Pour moi, dit Lindane, en regardant Gercour, je suis maintenant tout-à-fait rassurée. Dans ce moment, les voitures arrivées à la poste, s'arrêtèrent. Lindane voulut descendre : Gerçour, tandis que l'on mettoit les chevaux, la conduisit dans le jardin de la maison; et lorsqu'ils furent tête-à-tête : grand Dieu, s'écria Lindane, que va penser Morphise!...... J'avoue, répondit Gercour, que j'ai fort exagéré les dangers de la forêt de Bondi; mais il est vrai, cepen-

dant, qu'il y a des voleurs, et qu'ils ont arrêté et volé, ces jours-ci, plusieurs personnes; vous n'y arriverez qu'entre onze heures et minuit, et, réellement, il seroit imprudent, à une telle heure, de passer ce bois sous la garde d'un seul domestique et d'un petit houzard de douze ans, qui n'est même pas à cheval. Je vais écrire ce détail à Morphise, en lui promettant de retourner chez elle (chose que je ne ferai certainement pas si vous restez à Paris), et je vous assure que mon billet sera si simple, qne tout ceci ne fera pas le moindre effet. — Ah! Gercour, que je suis vivement touchée !....... — Que vous m'affligeriez, si vous étiez surprise! je n'allois chez Morphise que pour vous; qu'y ferois-je, quand vous retournez à Paris?..... — Cependant, Mélinde!.... — Quoi! Mélinde?.... — Vous aviez différé de partir pour elle!... — Comment n'a-t-elle pas dit pourquoi?.... — C'est un grand secret qu'elle n'a confié qu'à Morphise. — Il n'y a nul secret à cela; mais j'ai eu tort, je connois son caractère, j'aurois dû vous écrire, je vous ai supposé en moi la confiance que vous m'inspirez. —

Ah! cette confiance désormais sera sans bornes. — Il s'agissoit d'une affaire très-importante pour le frère de Mélinde; j'y pouvois beaucoup, elle étoit pressante: j'ai sacrifié à l'amitié, à l'honnêteté, huit jours de bonheur, et je me disois : *Lindane m'en saura gré.* A ces mots, les pleurs de Lindane coulèrent doucement: ô Gercour! dit-elle, j'ai été injuste! Hélas! m'en aimerez-vous moins? Eh quoi! répondit Gercour avec attendrissement, peut-on le craindre de celui qui ne sauroit aimer davantage!..... Oui, poursuivit-il, en serrant sa main dans les siennes, pour la vie!.... En disant ces paroles, il quitta Lindane pour aller écrire son billet à Morphise. Cette assurance d'aimer toujours, dans la bouche de Gercour, étoit plus persuasive que tous les transports de l'amant le plus passionné : il aimoit sans passion; mais il aimoit et il parloit avec une parfaite sincérité; il n'y avoit pas plus d'exagération dans ses discours, que d'artifice dans sa conduite : le calme et la sincérité de son ame donnoient à sa tendresse un charme pur et touchant qui tranquillisoit sur l'avenir.

Après avoir éprouvé tout ce que la jalousie peut avoir d'amer et d'humiliant, Lindane se livra tout entière à la joie la plus vive; dans ce moment, nulle crainte, nul scrupule, n'en corrompirent la douceur. Gercour n'aimoit qu'elle; Gercour étoit là, il la suivoit, elle alloit faire vingt-cinq lieues avec lui! Que lui importoient et Valmire, et les discours du monde?

Quand Gercour eut écrit son billet, il l'envoya par un postillon, ensuite il remonta dans la voiture de Lindane, et reprit sa place à côté de mademoiselle Rosalie. Malgré ce tiers, que la bienséance (respectée encore alors) forçoit à ne pas reléguer dans la voiture de suite, Lindane passa une journée délicieuse. Gercour étoit vis-à-vis d'elle! il paroissoit si heureux! il avoit l'air si tendre, si serein! on eût dit qu'il s'étoit établi là pour sa vie, il y étoit si bien, si à son aise! son bonheur offroit une expression céleste et particulière, il avoit quelque chose de si affermi, qu'un indifférent même eût trouvé du charme à contempler cette douce image. En dépit de la présence de Rosalie, les

deux amans trouvèrent le moyen d'exprimer tout ce qu'ils auroient pu se dire tête-à-tête, et la contrainte rendit leur entretien plus piquant, en y donnant un tour plus délicat et plus ingénieux. A trois heures on s'arrêta pour dîner. On resta long-temps à table : Rosalie dînoit, de son côté, avec le valet-de-chambre de Gercour. Alors enfin, Gercour parla formellement et d'*amour* et d'*hymen* ; il n'apprenoit rien de nouveau; depuis long-temps il avoit fait de mille autres manières sa déclaration : mais quand on aime, il y a toujours dans ce mot *amour*, prononcé pour la première fois, je ne sais quoi de magique qui cause la vive émotion et tout le saisissement de la plus douce surprise !

Après avoir exprimé tout ce qu'elle ressentoit si profondément, Lindane se rappela en soupirant, ses engagemens avec Valmire. Je suis à vous, Gercour, dit-elle, mais je dois plaindre le malheureux Valmire qui m'aime avec une passion si vraie et si violente, et qui depuis dix-huit mois, voyage avec la persuasion qu'à son

retour il recevra ma foi : je ne puis donner ma main (même en secret) sans lui avoir redemandé ma parole, et le ridicule écrit signé de moi, que j'ai eu l'imprudence de lui envoyer. Depuis que je vous aime, je n'ai jamais été incertaine dans mes sentimens, mais je l'ai été dans mes résolutions; c'est pourquoi le public et Valmire sont encore dans l'erreur. Maintenant, que dois-je faire? Ecrirai-je à Valmire, ou bien attendrai-je son retour pour lui parler? Je sais d'avance que sa douleur et son emportement seront extrêmes : mais il est généreux : je suis sûre qu'il finira par sacrifier son bonheur au mien. Lui écrire! reprit Gercour, il est maintenant au fond de la Grèce, peut-être à Malthe, ou même dans une autre partie du monde, votre lettre peut traîner huit ou dix mois en route, ou même se perdre : il est plus sûr de l'attendre. — Vous me le conseillez donc? — Je trouve qu'en effet vous ne devez vous dégager que d'une manière digne de vous. Le parti le plus noble est sans doute d'avoir avec lui une explication franche et courageuse : mon bonheur sera

retardé de dix-huit mois, mais on ne pourra vous reprocher un mauvais procédé.

D'après cet avis, Lindane s'arrêta irrévocablement à cette décision. On se remit en route, Lindane mille fois plus heureuse encore; tout étoit convenu, arrêté, son sort étoit fixé, ses regards se reposoient sur Gercour, avec un intérêt nouveau; tout son avenir étoit devant ses yeux, et son cœur et son imagination n'en auroient pu composer un plus doux.

A la poste qui précède la fôrêt de Bondi, Gercour voulut absolument monter à cheval pour se tenir à la portière de Lindane, qui éprouva combien il est doux de se trouver sous la garde de ce qu'on aime; oh, comme on s'y croit en sûreté!...... Eh quoi! disoit Lindane à la peureuse Rosalie, que peux-tu craindre quand il est là?.... On n'arriva à Paris qu'à deux heures après minuit. Les jours suivans, Lindane décida que Gercour retourneroit, sous quinze jours, chez Morphise, et que, huit jours après, Lindane iroit l'y rejoindre, pour y passer avec lui le reste de l'été.

Depuis cette époque, aucune inquiétude

ne troubla le bonheur de Lindane, excepté celle que lui causoit Valmire, et qui s'accrut à mesure que le moment fixé pour son retour approchoit. Des idées tragiques vinrent alors noircir l'imagination effrayée de Lindane; elle vit Valmire furieux, ne respirant que la vengeance; elle le vit, attaquant les jours de Gercour.... Cette affreuse image le poursuivoit par-tout, des remords déchirans se joignirent à ses craintes; elle se reprochoit avec amertume l'imprudence romanesque de sa conduite, elle plaignoit Valmire du fond de l'ame, elle s'attendrit sur son sort, et elle sentit qu'elle se reprocheroit toute sa vie d'avoir fait le malheur d'un homme si estimable et si intéressant. Cependant ces tristes idées ne la tourmentoient véritablement que dans l'absence de Gercour, elle l'aimoit passionnément; à côté de lui, elle ne pouvoit sentir que le bonheur de le voir et d'en être aimée.

La correspondance de Morphise et de Valmire avoit toujours été aussi régulière que pouvoient le permettre un grand éloignement et de longs voyages; mais, depuis

six mois, Morphise ne recevoit plus de ses nouvelles, on ne s'en étonnoit pas, il mandoit dans sa dernière lettre, qu'il partoit pour la Grèce et pour la Turquie. Enfin, au mois de décembre 1774, Morphise reçut de lui la lettre la plus tendre, dans laquelle il se plaignoit de son long silence, en assurant qu'il lui avoit toujours écrit avec la plus parfaite exactitude; il finissoit en assurant qu'il seroit à Paris le 28 janvier 1775. Cette lettre ranima les terreurs de Lindane, chaque instant sembloit accroître son trouble et son agitation. Elle avoit toujours imposé silence à ceux qui vouloient lui parler de Valmire; ce soin soutenu fit bientôt deviner qu'elle ne l'aimoit plus; l'on ne tarda pas à pénétrer son secret tout entier. Les hommes excusèrent facilement Lindane, et se moquèrent de l'amant *errant*, qui avoit eu la simplicité de se soumettre, dans le dix-huitième siècle, à un exil de trois ans; mais les femmes éclatèrent contre Lindane: elles appelèrent sur sa tête toutes les vengeances divines et terrestres, toutes celles de l'amour et du monde. Lindane devoit s'attendre à ce dé-

chaînement, elle étoit si jeune, si belle et si brillante ! Cet événement fournit, à toute la secte des *femmes sensibles et métaphysiciennes*, des sujets inépuisables de conversation ; elles étoient d'autant plus animées contre Lindane, que cette dernière, depuis qu'elle aimoit Gercour, ne soutenoit plus de thèses de sentiment, et que, devenue mille fois plus aimable, au lieu *d'analyser*, de disserter, d'approfondir, de s'appesantir et de parler avec énergie, avec éloquence, elle causoit sans prétention, et charmoit tout le monde par son naturel, sa grace et sa simplicité. Les gens malins (et c'est le plus grand nombre) attendoient impatiemment Valmire, pour voir le dénouement de ce roman héroïque manqué ; ce jour terrible pour Lindane arriva enfin. Le 28 janvier 1775, Lindane se leva avec un tel abattement, qu'elle pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes. Mon Dieu ! comme madame est changée ! dit Rosalie en la regardant avec étonnement. Ah ! mon enfant, répondit Lindane, que ne suis-je, aujourd'hui, laide à faire peur ! Rosalie trouva ce souhait si bizarre, qu'elle

ne put se persuader qu'il fût sincère; avoit-elle entièrement tort?... Est-il une femme qui puisse véritablement desirer de guérir l'amour par le dégoût, quand l'amant malheureux est aimable, jeune et digne de son estime?... Je n'ose décider cette grande question. Quoi qu'il en soit, Lindane, assurément, n'avoit aucune envie de plaire, et elle étoit accablée d'inquiétude et de douleur. A midi, elle entendit une voiture entrer dans la cour. Elle n'avoit mis sur sa liste que le seul Valmire, c'étoit donc lui?... Elle pâlit, et fut prête à se trouver mal.... On monta rapidement l'escalier, sa porte s'ouvre avec impétuosité, c'étoit lui-même, c'étoit Valmire, qui, tremblant, hors d'haleine, s'élance dans la chambre, et vient se précipiter aux genoux de Lindane!.... O Valmire! dit Lindane, en versant quelques larmes, mon cher Valmire! relevez-vous.... Non! non! reprit Valmire, c'est à vos pieds que je dois être; c'est là que je devrois mourir!...— Sensible et généreux Valmire, écoutez-moi.... — Ah! laissez-moi respirer un moment....— Je veux vous parler.... — O vous! le modèle des

femmes ! O Lindane !...— Non, Valmire, je ne suis qu'une femme ordinaire; mais vous !... Quel héroïsme de sentiment et de fidélité !... — Arrêtez, Lindane, au nom du ciel, daignez m'épargner ! ... — Valmire ! ... — Lindane ! ... — Je ne puis soutenir vos regards ! — Et moi ! ...... Que vais-je vous apprendre ? — Comment ? Que me faites-vous entrevoir ? — La joie brille dans vos yeux : ah ! malheureux Valmire, vous ne m'entendez pas ! A ces mots, les pleurs de Valmire se séchèrent. Quoi ! Lindane, interrompit-il, avec le visage le plus épanoui, seroit-il possible !... Je suis malheureux, dites-vous ?... — Hélas ! ... le temps et l'absence ... — Achevez ... — Mon cœur a changé, un autre le possède !... Ingrate ! s'écria Valmire en se relevant, après ce que j'ai fait pour vous ! Accablez-moi de reproches, reprit Lindane en pleurant, je le mérite. Ingrate ! répéta Valmire, d'un ton plus doux, et je venois ici, plein d'émotion, de trouble et de remords !.. — Grand Dieu ! des remords ? dit à son tour Lindane, avec l'expression de la plus agréable surprise, vous ne m'aimiez plus ? —

Comment ne pas vous regretter en vous revoyant? — Vous êtes infidèle? — Je suis marié depuis deux ans. — Perfide!... A cette exclamation de Lindane, Valmire sourit, et Lindane se mit à rire; ils s'embrassèrent tendrement l'un et l'autre, en se promettant, pour dédommagement, un sentiment qui ne trompe point; ils se jurèrent une éternelle amitié. Ensuite ils se contèrent réciproquement leur histoire. Je fais grace au lecteur de celle de Valmire, parce qu'à dire le vrai, je n'y crois guère. Il profita du double avantage de voyageur et d'amant, pour composer un roman rempli de circonstances merveilleuses, qui, toutes, motivoient, ou du moins excusoient son inconstance; Lindane ne fut pas plus sincère dans son récit, et ils convinrent l'un et l'autre, qu'avec un tel concours d'événemens extraordinaires, et presque surnaturels, on n'avoit pu pousser plus loin la fidélité.

Quelques jours après, Lindane s'unit avec transport à l'indolent Gercour: l'événement prouva que son cœur avoit bien choisi. Le bouillant Valmire, entraîné par

son imagination, fit souvent gémir sa femme de ses écarts, et Gercour eut toujours une conduite uniforme. Lindane qui l'aimoit avec passion, ne fut jamais entièrement satisfaite d'un sentiment qui n'égaloit pas le sien; mais ne pouvant avoir ni crainte, ni jalousie, elle fut heureuse, son cœur eut toujours quelque chose à desirer, et son amour ne s'usa point. Elle fut aimée sans enthousiasme, mais elle le fut avec délicatesse et fidélité; et bénissant sa destinée, elle disoit : Ce n'est pas celui dont la passion approche le plus de la folie, qu'il faut préférer, mais celui dont l'amour ressemble le mieux à la douce et tendre amitié.

PAMROSE,

OU

LE PALAIS ET LA CHAUMIÈRE.

PAMROSE,

OU

LE PALAIS ET LA CHAUMIÈRE.

Le trait le plus intéressant de ce petit roman n'est point inventé, il est exactement vrai dans tous ses détails. L'auteur le tient d'une personne bien digne de foi, à tous égards, (mademoiselle Itzig) (1) qui connoît particulièrement un homme qui a vécu à la cour de la *bienfaisante princesse*, et qui a été témoin de cette action sublime. Cette princesse intéressante n'existe plus.

Une pauvre et malheureuse paysanne, accablée de fatigue, et tenant dans ses bras une petite fille de deux mois, côtoyoit lentement les bords du Rhin, sur la fin d'un beau jour d'été. Hélas! disoit-elle, j'apperçois les tourelles du palais! ... ah! si je pouvois y arriver!..., la princesse est

(1) De Berlin.

si bonne ! elle est mère, elle a un enfant qu'elle nourrit aussi! ... En disant ces paroles, l'infortunée voulut hâter sa marche; mais elle rencontra un caillou qui perça profondément ses pieds nus ; la douleur qu'elle éprouva, fut si vive, que, ne pouvant continuer sa route, elle s'assit sur une grosse roche, au pied d'un arbre. Dieu ! Dieu ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, je suis forcée de m'arrêter, et je vois le palais ! ... et mon enfant me demande en vain sa nourriture, mon lait est tari !... nous allons mourir sur cette pierre, et si près du palais ! ... Ses sanglots lui coupèrent la parole; l'enfant poussoit des cris aigus en cherchant avec sa bouche brûlante, le sein desséché de sa mère.... Innocente petite créature ! dit la mère désespérée.... ah ! si mes larmes et mon sang pouvoient te nourrir ! .... Mais, juste ciel ! elle ne crie plus, ses yeux se ferment ! .... dois-je donc mourir deux fois! avant de rendre le dernier soupir, faudra-t-il la voir expirer ! ... elle est immobile !... oh ! qui me délivrera de la vie ? ..... En achevant ces mots, elle jette un œil égaré sur le fleuve

rapide qui coule à côté d'elle : une horrible tentation, tout-à-coup, vient la saisir; l'excès du désespoir la ranime, son visage se recolore, elle presse avec force, contre sa poitrine, *son* enfant mourante ; dans cet instant l'enfant fait un mouvement, la mère tressaille, elle détourne la tête, elle retrouve des pleurs; ses regards se reportent vers les tourelles dorées du palais : qu'ils sont heureux, dit-elle, ces grands de la terre ! qu'ils sont heureux, entourés de leurs enfans dans l'abondance !.... mais ils meurent aussi, et le même Dieu nous jugera tous, et peut-être le villageois paroîtra-t-il devant lui, avec plus de confiance que le riche ou le prince !..... A ces mots, elle laisse aller doucement sa tête défaillante contre le tronc de l'arbre; elle élève et fixe ses yeux vers le ciel, et ses souffrances s'appaisent, elles deviennent vagues comme ses pensées : de si vives douleurs ne sont calmées que par une sublime espérance !.... le courage les fait supporter sans plainte, mais la pieuse résignation les assoupit.

La mort alloit bientôt frapper cette inno-

cente victime du malheur, lorsqu'une voiture, brillante et légère, passa rapidement dans ce lieu; c'étoit la princesse Amélie qui, placée dans la calèche du côté du fleuve, apperçut la première l'infortunée paysanne : ô Dieu! s'écria-t-elle! une femme, une mère évanouie! il faut la secourir. A ces mots, le postillon arrête, l'aimable et sensible Amélie s'élance hors de la caléche; un vieux seigneur de sa cour se précipite sur ses traces, pour lui donner la main; une grosse dame d'honneur appelle à grands cris un heiduque, pour l'aider à descendre; les pages, qui étoient à cheval, et en avant, reviennent, au grand galop, sur leurs pas... Dans tout ce mouvement, la dame d'honneur, oubliée, s'impatiente et gronde, et la princesse s'avançant vers la paysanne, voit, avec plaisir, qu'elle r'ouvre les yeux; la princesse lui présente quelques pièces d'or : oh! dit la malheureuse mère, cet or m'est inutile; c'est du lait qu'il me faudroit, je n'en ai plus ... et mon enfant se meurt!.... Comment? dit Amélie en frémissant, oui, reprit la paysanne, mon enfant meurt d'i-

nanition. A ces mots, Amélie pénétrée d'horreur et de pitié, regarde l'enfant qui lui rappelle celui qu'elle allaita, et dont la beauté frappante porte au comble la compassion qui la déchire. Hélas, dit-elle, vit-elle encore? ... en disant ces paroles, elle prend la main de l'enfant, et sent cette petite main serrer doucement l'un de ses doigts. Non, tu ne mourras point, s'écria-t-elle .... Alors elle se jette à genoux, passe son bras sous la tête de l'enfant, et lui donne son sein.

Oh! madame ... dit la paysanne en joignant les mains et les élevant vers le ciel : elle n'en pût dire davantage, les douces larmes de la plus vive reconnoissance inondèrent son visage, ne pouvant exprimer à sa sublime bienfaitrice ce qu'elle éprouvoit, elle aimoit mieux prier et la bénir, que la remercier (1).

Cependant l'enfant prit avec avidité le lait si pur qui lui rendoit l'existence; tous

(1) Tout ce qu'on vient de lire, comme on l'annonce dans l'avertissement, n'est point d'invention.

les témoins de cette scène intéressante la contemploient en silence, avec une surprise mêlée d'attendrissement et d'une sorte de saisissement, à l'exception de la grosse dame d'honneur, restée dans la calèche, s'éventant tristement, et ne voyant rien de ce qui se passoit; car les pages, le vieux courtisan et les domestiques qui entouroient la princesse, la lui cachoient entièrement.

Qui pourroit peindre le ravissement de la paysanne et de la princesse en voyant l'enfant se ranimer, reprendre le mouvement et des couleurs!..... au bout d'un demi-quart-d'heure, l'enfant, rassasiée et fortifiée, quitta le sein d'Amélie, la regarda et lui sourit..... La princesse, baignée de pleurs, lui donna un baiser maternel, et se levant aussi-tôt: allons vîte au palais, dit-elle, afin de procurer à cette pauvre femme les secours dont elle a besoin; qu'on la porte dans la calèche..... A ces mots, l'heiduque, soutenant la paysanne, suit la princesse qui portoit dans ses bras la petite fille, et qui monte dans la voiture, en faisant placer la paysanne à côté d'elle,

au grand étonnement de la dame d'honneur, fort scandalisée d'être obligée de céder à une paysanne la place du fond. Le vieux courtisan s'établit sur le siége du cocher, et l'on part.

La baronne de Klakenberg (c'est le nom de la dame d'honneur) (1), étoit la personne du dix-huitième siècle, la plus profondément attachée aux étiquettes ; elle pensoit que *nulle circonstance de la vie ne peut dispenser de les suivre en public* ; et elle trouvoit cette règle de conduite si parfaite, qu'elle la jugeoit très-suffisante pour former l'esprit, les mœurs et les sentimens des princes et des nobles : idée qui simplifie beaucoup l'éducation des individus de ces deux classes ; mais idée qui n'est pas aussi neuve que profonde ; car il semble qu'une assez grande quantité d'instituteurs l'ont eue long-temps avant madame la baronne de Klakenberg, quoique cette dernière s'en attribuât tout l'honnenr dans la petite cour de ****.

(1) Ce qui s'appelle en Allemagne, *grande-maîtresse.*

L'étonnement de la baronne s'accrut infiniment, lorsqu'elle apprit que la princesse Amélie venoit d'allaiter l'enfant de la pauvre femme ; *cela est assurément très-singulier*, fut la seule réflexion que lui inspira ce récit. On arriva au palais. La paysanne y fut logée, alimentée, couchée dans un bon lit ; une servante du palais se chargea de nourrir la petite fille, et après avoir rempli tous ces devoirs d'humanité, la princesse entra dans son appartement, et revit, avec plus de plaisir que jamais, son enfant au berceau : je viens d'en sauver un, dit-elle, Dieu me conservera les miens !.... L'enfant qui dormoit, se réveille en criant ; Amélie le prit sur ses genoux, et lui donnant le sein qu'il cherchoit : ô mon enfant ! continua-t-elle, je t'ai fait partager ta nourriture avec un être infortuné ; j'aime à penser que cette action est le présage de ce que tu feras volontairement, quand tu pourras comprendre les plaintes de l'indigent ; pour moi, je n'ai suivi que l'inspiration de l'amour maternel ; c'est toi, mon fils, que j'ai cru voir dans cette enfant mourante, c'est toi qui

m'as parlé pour elle ! ... Comme la douce Amélie prononçoit ces mots en regardant avec délices son enfant, la porte s'ouvrit, et le prince son mari, revenant de la chasse, entra dans la chambre. Ce prince étoit ce qu'on appelle *un bon prince*, c'est-à-dire, qu'il n'étoit ni brusque ni hautain; dans les rues et dans la campagne, il ôtoit son chapeau à tous les gens du peuple qui le saluoient; dans son palais, il causoit familièrement avec les courtisans, il ne manquoit pas de politesse avec les femmes; enfin, il sourioit presque toujours, rioit souvent aux éclats, et tout le monde s'accordoit à louer son *extrême bonté*. Cette bonté si vantée ne se manifestoit d'aucune autre manière; ce bon prince ne donnoit rien, n'aimoit personne, ne lisoit point, chassoit beaucoup, et passoit tous les jours, cinq ou six heures à table. Cependant, quand son favori, le comte de Sekendorf, lui conseilloit, par hasard, une bonne action (ce qui arrivoit rarement), il ne s'y refusoit pas. Alors, toutes les gazettes allemandes célébroient, à l'envi, la bienfaisance et la popularité de son altesse

sérénissime, qui, très-justement satisfait de son excellente réputation, croyoit, de fort bonne-foi, posséder toutes les qualités qui peuvent illustrer un prince.

La vertueuse Amélie n'avoit aucun crédit sur l'esprit de son époux qui n'approuvoit pas qu'elle nourrît ses enfans, car le comte de Sekendorf et la baronne de Klakenberg trouvoient assez étrange qu'une princesse souveraine fût nourrice. On auroit pu leur citer l'exemple de la reine Blanche, mère de saint Louis; mais ces vieilles pratiques d'un siècle si barbare, ne méritent guère d'être proposées pour modèles. La reine Blanche, à la vérité, savoit gouverner un royaume; elle n'avoit pas mal élevé son fils; elle avoit des mœurs, et ne manquoit pas de talens : mais ce n'étoit, au fond, qu'une dévote; d'ailleurs, elle portoit un vertugadin et des poches; elle n'étoit ni *grecque*, ni *philosophe*; et quant aux lumières et au mérite, qui pourroit la comparer à nos *femmes d'état*, qui ont pesé, dans leur sagesse, toutes les différentes formes de gouvernement, et qui sont également grandes politiques, pro-

fondes métaphysiciennes, bonnes *tacticiennes* (1) et même *prophètes ?* car elles ont prédit, quand nos ennemis, depuis six ans, étoient vaincus de toutes parts, que nous finirions par triompher d'eux; elles ont prédit, quand Bonaparte avoit soumis toute l'Italie, que Bonaparte battroit encore les Autrichiens; et quand Bonaparte eut rétabli le calme, offert la paix aux ennemis, et rappelé les fugitifs, elles ont prédit que ce héros sauveroit la France, et que tous les partis seroient d'accord pour l'admirer, le bénir et le chérir!..... Voilà des prédictions, sinon très-extraordinaires, du moins parfaitement accomplies.

Mais revenons à la princesse Amélie. Elle conta, avec simplicité, à son mari, l'aventure qui venoit de lui arriver. Le prince qui ne jugeoit jamais tout seul, ne sut pas trop ce qu'il devoit penser dans cette occasion; il quitta la princesse, et fut chez la baronne de Klakenberg, certain

(1) Il faut bien faire un mot nouveau, pour exprimer une chose nouvelle.

d'y trouver son favori qui s'y rendoit tous les soirs, à la même heure, depuis vingt ans. Le prince parla du récit que venoit de lui faire sa femme : on lui dit que la paysanne se mouroit, et on lui fit entendre que la princesse avoit fait une très-grande imprudence en allaitant l'enfant, sans doute fort mal-saine, d'une femme moribonde. Le prince fronça le sourcil, et demanda le professeur Gottingen (c'étoit son médecin). A cet ordre, la baronne fit un signe très-approbatif, et le comte observa qu'il étoit, en effet, indispensable de consulter un habile médecin. Le prince, extrêmement fier d'avoir eu, de lui-même, cette lumineuse idée, répéta plusieurs fois, d'un air capable, qu'il alloit faire expliquer nettement le professeur sur ce sujet. Ce n'étoit pas se proposer une chose facile, car le professeur Gottingen, charlatan mystérieux et taciturne, ne parloit guère que par monosyllabes ; et lorsqu'on le pressoit vivement, il ne répondoit jamais qu'avec ambiguité. Il vint, et il écouta le prince d'un air attentif et consterné ; ensuite, après quelques minutes de médi-

tation, il déclara qu'il falloit, avant tout, qu'il examinât la paysanne, son enfant, et le lait de la princesse. Tout cela fut exécuté. La pauvre princesse reçut de son mari une sévère réprimande. Le professeur lui prescrivit de prendre deux ou trois fioles d'un sirop de sa composition, et de sevrer le jeune prince qui avoit huit mois. Amélie promit tout ce qu'on voulut, mais quand elle se retrouva seule, elle jeta le sirop par la fenêtre, et continua d'allaiter son enfant; ce qu'elle fit avec succès, en secret, pendant trois ou quatre mois. Cependant la malheureuse paysanne mourut au bout de deux jours, ce qui fit beaucoup louer la prudence du médecin dont les drogues, disoit-on, préservoient, sans doute, la princesse d'une affreuse maladie; on ajoutoit qu'il étoit bien heureux que le jeune prince fût sevré, car le professeur ne cachoit point que le lait de la princesse étoit devenu un véritable poison : néanmoins la petite fille de la défunte paysanne se portoit à merveille, mais le professeur laissoit entendre qu'elle avoit dans le sang

une humeur scorbutique et scrophuleuse qui se développeroit tôt ou tard.

Amélie qui avoit interrogé la paysanne, savoit que cette femme infortunée possédoit une petite chaumière délabrée, auprès de Bingen; et que son mari, malade et au lit depuis deux mois, habitoit cette cabane. La princesse lui avoit envoyé des secours; et, trois jours après la mort de la paysanne, elle résolut d'aller voir ce malheureux paysan. Le prince étant parti pour la chasse, Amélie, accompagnée seulement du baron de Sargans (un vieux seigneur qu'elle aimoit beaucoup), et d'une femme-de-chambre de confiance, monta dans une petite calèche, et se rendit à Bingen.

Le paysan qui se nommoit Herman, savoit, depuis deux jours, la mort de sa femme. Amélie le trouva malade encore, et plongé dans la plus grande affliction. Herman étoit un homme de trente ans, né avec de l'esprit, une belle âme, et un caractère original. Fils d'un riche marchand de Mayence, il avoit reçu de l'éducation, et suivi des études jusqu'à l'âge de dix-huit ans; mais, à cette époque, son père

fit banqueroute, et mourut peu de temps après. Le jeune Herman, se trouvant sans aucune ressource, prit le parti de s'enrôler : il servit dix ans avec distinction dans les armées du roi de Prusse. Au bout de ce temps, ayant obtenu son congé, il épousa une jeune Silésienne, et revint, avec elle, dans son pays. Il acheta une petite chaumière et deux arpens de terre, près de Bingen; mais de mauvaises années, des chagrins, des maladies le firent tomber dans la plus affreuse misère : sa malheureuse femme, manquant d'alimens depuis deux jours, s'étoit enfin décidée à recourir à la princesse, et n'ayant pu continuer sa route, elle auroit péri avec son enfant, sur la rive du Rhin, sans la bienfaisance d'Amélie.

Je viens vous faire une proposition, dit la princesse au malheureux Herman : il me semble que je suis devenue la mère de l'enfant qui reçut de moi le secours maternel qui lui conserva la vie : voulez-vous me la laisser, je l'élèverai, et je me chargerai de son établissement? A ces mots, Herman soupira; et après un moment de

silence : Elle vous appartient, madame, répondit-il; sans vous, elle n'existeroit plus : je dois vous la laisser; d'ailleurs, que pourrai-je faire pour elle!..... Non, Herman, reprit la princesse, je ne veux point que la nécessité vous oblige à ce sacrifice; je vais vous assurer une pension qui, dans votre état, vous mettra dans l'aisance : que vous gardiez ou que vous me cédiez votre fille, cette pension est à vous; en voici la première année que je veux vous payer d'avance; en outre, je ferai faire à votre habitation les réparations nécessaires; on la meublera : par la suite, j'augmenterai votre petit domaine, et si vous préférez de garder votre fille, je vous promets de la doter, lorsqu'elle sera en âge d'être mariée : maintenant, choisissez. En disant ces paroles, Amélie posa une bourse sur une escabelle de bois. Herman, au lieu de répondre, regarda fixement Amélie, et ses yeux se remplirent de larmes. Eh bien! reprit Amélie attendrie, vous me la laissez donc? Ah! madame, répondit Herman, donnez-lui vos vertus; ce sera le plus grand de

vos bienfaits. Cependant, poursuivit-il, permettez-moi de ne point accepter de pension......... — Comment? — Non, madame, ce n'est pas un paresseux que vous devez protéger : il est digne de vous de secourir un infortuné qui n'a point mérité son sort, mais que ce soit en lui donnant seulement les moyens de reprendre le travail.

La princesse, surprise et charmée des sentimens et du langage d'Herman, le questionna avec ce vif intérêt qui fait si promptement naître la confiance. Herman lui conta son histoire; et, après un long entretien, il fut décidé, malgré la résistance généreuse d'Herman, non qu'il auroit une pension, car il la refusa obstinément, mais qu'il garderoit la bourse; que la chaumière seroit réparée et meublée; qu'il auroit des vaches, et trois ou quatre arpens de terre.

La princesse avoit de très-belles boucles d'oreilles, qui lui venoient de sa mère; elle les fit vendre secrètement : elle en eut dix mille francs, qui furent employés à relever la petite fortune d'Herman, qui

se trouva, quelques mois après, possesseur d'une bonne maison, d'une vaste basse-cour, d'une prairie, d'un champ de blé, d'un grand jardin. Amélie, en voyant l'abondance et la paix où elle avoit vu l'indigence et le désespoir, en recevant les bénédictions d'un homme honnête et reconnoissant, se disoit avec ravissement : Tout cela vient de ces lourdes pendeloques qui m'arrachoient les oreilles!...... Oh! seroit-il une femme assez abjecte, assez dénaturée, pour préférer au bonheur que j'éprouve, le plaisir puéril de porter de brillans pompons!

Non, ne calomnions point la nature humaine; non, presque toutes les femmes, dans la situation où parloit Amélie, eussent pensé comme elle. Mais il en est peu qui se mettent à cette épreuve; quand on n'a point de diamans, on veut en avoir; quand on en a, on les garde : on est dur par habitude, par oubli, par ignorance : pour aimer, il faut connoître; si l'on préfère si communément à la bienfaisance la frivolité, c'est, sur-tout, faute d'essais vertueux.

Cependant l'enfant d'Herman, malgré les prédictions du professeur Gottingen, reprit et conserva la plus brillante santé; rien n'égaloit sa fraîcheur, sa beauté et sa gentillesse. Dès qu'elle eut trois ans, *Amélie* la prit avec elle, et la nomma Pamrose. Tout cela fut extrêmement critiqué dans la société de madame la baronne de Klakenberg. *Que fera-t-on de cette petite fille? que deviendra cette petite fille?.....*, répétoit la baronne, en haussant les épaules....... Tandis que l'on désapprouvoit si judicieusement la conduite d'Amélie, cette aimable princesse se livroit à ses goûts bienfaisans, et ne s'embarrassoit guère de ce qu'on en pouvoit penser et dire. Elle étoit mère de deux garçons, l'un de l'âge de Pamrose, l'autre, nommé Frédéric, âgé de douze ans: ce dernier, malgré toutes les représentations d'Amélie, étoit excessivement gâté. Le prince, son père, mettoit de la dignité à dédaigner à cet égard les conseils d'Amélie: Je veux, disoit-il, que mes fils soient élevés d'après mes principes; et il n'avoit sur ce point ni *principes* ni notions; il ne se mêloit

pas le moins du monde de l'éducation de ses enfans; il s'en rapportoit uniquement au gouverneur de Frédéric, sans jamais lui faire une seule question sur son élève; le gouverneur avoit la même confiance pour le sous-gouverneur; et celui-ci accordoit précisément le même degré d'estime à un valet-de-chambre ignorant et flatteur, qui, de cette manière, étoit au vrai, le seul instituteur du jeune prince.

Amélie avoit consacré le rocher sur lequel la mère de Pamrose fut trouvée mourante : Amélie fit construire, à cent pas de ce lieu, une cabane au milieu d'un petit pré dans lequel on mit deux vaches. La chaumière fut donnée à une honnête et pauvre famille de paysans, pensionnée par la princesse, et chargée par elle d'aller souvent, dans le cours de chaque journée, visiter le rocher, et dans le cas où l'on y trouveroit de pauvres voyageurs fatigués, de leur offrir un vase rempli de lait. Le bon et sensible Herman obtint d'Amélie la permission de planter, à côté de l'ormeau qui ombrageoit le rocher, un cyprès et un rosier, emblême touchant de Pamrose

et de sa mère. Ce lieu fut nommé *le Rocher de l'Hospitalité*.

Pamrose, élevée à chérir son vertueux père, alloit souvent le voir, et le temps le moins agréable de sa vie, n'étoit pas celui qu'elle passoit dans la chaumière d'Herman. Ce dernier avoit un frère aîné qui, ayant fait une petite fortune dans le négoce, étoit revenu d'Angleterre depuis deux ans, et qui se dévouant à l'agriculture, ainsi qu'Herman, avoit acheté dans son voisinage une jolie ferme; dans laquelle il s'étoit retiré avec sa famille, composée d'une femme et de deux enfans, une fille de l'âge de Pamrose, et un garçon plus âgé de quelques années. Pamrose ne jouoit jamais dans le palais avec les jeunes princes ou avec les filles des dames de la cour, auxquelles leurs mères défendoient de se familiariser avec une petite paysanne; ainsi, elle trouvoit qu'on s'ennuie beaucoup dans un beau salon doré : mais reçue à bras ouverts dans la chaumière, par son père, sa petite cousine et le jeune William, son cousin, qui lui donnoit des fleurs, des fruits, des gâteaux, et qui

jouoit avec elle avec autant de gaîté que de complaisance, elle pensoit tout naturellement, sans aucun raisonnement philosophique ou moral, qu'on est beaucoup plus heureux dans une chaumière que dans un palais. Cette manière de penser se fortifia avec l'âge. Quand Pamrose eut atteint sa quatorzième année, sa bienfaitrice, dont elle étoit passionnément aimée, lui confioit souvent ses chagrins particuliers sur ses enfans. Pamrose qui avoit autant d'esprit que de sensibilité, connut facilement qu'Amélie n'étoit pas plus heureuse épouse qu'heureuse mère. Pamrose comparoit la situation de cette charmante princesse à celle de sa tante, la belle-sœur d'Herman, qui, chérie de son mari et de ses enfans, lui présentoit chaque jour, au milieu de sa famille, le tableau de la félicité la plus pure; et Pamrose se disoit en secret : non, le bonheur n'habite point ces demeures somptueuses; pour éviter les regards et l'envie du vulgaire, il s'est retiré avec l'innocence et la simplicité, sous l'humble toit du paisible agriculteur.

Pamrose ne se trouvoit jamais aux cé-

rémonies et aux fêtes de la cour ; mais on la voyoit quelquefois chez la princesse ; sa beauté fixoit déjà tous les yeux : elle joignoit aux charmes de la figure, les graces les plus attrayantes, et des talens ravissans. Elle n'avoit jamais vu son père qu'en visite, parce que ses maîtres occupoient toutes ses matinées ; mais, à quinze ans, ne prenant plus que rarement des leçons, aimant la lecture et les arts, et pouvant s'occuper seule avec fruit, elle obtint d'Amélie la permission d'aller, toutes les semaines, passer deux ou trois jours chez son père. Herman lui avoit arrangé avec la plus élégante simplicité, un petit appartement à côté du sien ; on y trouvoit un piano-forté, une harpe et des livres. Quand Pamrose se rendoit à la chaumière, elle laissoit dans le palais, ses beaux vêtemens et ses bijoux ; elle ne gardoit que le portrait d'Amélie, et se dépouillant d'ailleurs de tous les ornemens du luxe, elle mettoit un petit juste de paysanne, un jupon blanc, un chapeau de paille ; et sa figure, loin d'y perdre, y gagnoit : car si elle paroissoit charmante, vêtue d'un

lévite d'étoffe, elle étoit incomparable avec son costume champêtre : nulle autre paysanne ne pouvoit avoir la délicatesse de son teint et de ses traits, la blancheur de ses mains, et la grace de ses manières ; c'étoit une bergère de Virgile ou de Gessner. Elle trouvoit toujours chez son père toute sa famille rassemblée, qui s'y réunissoit pour la recevoir ; son oncle, sa tante, sa cousine Anna, et son cousin William, âgé alors de vingt ans. Herman avoit pour ce jeune homme les sentimens d'un père ; il s'étoit particulièrement occupé de son éducation. William aimoit le travail, il labouroit la terre, mais il lisoit, sur-tout durant les longues soirées d'hiver : il savoit un peu de musique, comme tous les paysans d'Allemagne, et comme la plupart d'entr'eux, il jouoit de la flûte avec justesse et agrément. Il ne manquoit jamais, lorsqu'on attendoit Pamrose, de cueillir presque toutes les fleurs du jardin de son père, de les apporter chez son oncle, et d'en orner la chambre de sa cousine ; en outre, sachant que Pamrose aimoit les oiseaux, il avoit fait dans le jardin d'Her-

man, une jolie petite volière : enfin, William étoit attentif, il avoit des manières douces, une physionomie intéressante, un cœur pur et profondément sensible. Pamrose aimoit William et la bonne Anna, comme *si* elle eût été leur *sœur*. Accoutumée, depuis sa plus tendre enfance, à regarder son cousin comme un frère, elle n'avoit jamais avec lui, cette espèce de timidité qu'elle éprouvoit déja avec les jeunes gens de l'âge de William ; mais ce dernier, depuis quelque temps, montroit plus de réserve, et moins de gaîté. Pamrose ne s'en appercevoit pas, parce qu'il avoit toujours pour elle la même complaisance et les mêmes attentions. Pamrose arrivoit toujours à la chaumière un samedi, afin de passer, avec sa famille, le jour entier consacré au repos. Le dimanche, on alloit le matin et l'après-midi à l'église, et les gens du monde, même les plus pieux, n'imaginent pas combien, pour les villageois, ces devoirs religieux sont doux à remplir. Les hommes seront toujours heureux de se trouver réunis, lorsqu'ils pourront penser que c'est, à-la-

fois, le même sentiment, et la même opinion qui les rassemble; ils se voient alors avec une bienveillance et un intérêt qui satisfont également leur cœur et leur amour-propre; et c'est ce qui ne se rencontre guère que dans une église de campagne : d'ailleurs, combien *l'église paroissiale* est, par elle-même, intéressante aux yeux de l'homme des champs! c'est là qu'il a reçu les premières leçons de la vertu! c'est à cet autel qu'il s'est marié! c'est ici qu'il a vu baptiser ses enfans! c'est là que, dans sa première jeunesse, il chantoit au lutrin avec tant de plaisir! c'est là qu'il vient prier avec foi! c'est là qu'il espère, et qu'il se console!.....

On peut se dégoûter des plaisirs que la morale austère désapprouve; on ne se lasse point de ceux qu'on regarde comme des devoirs sacrés, et qu'on se rappelle comme de bonnes actions. La pompe des cérémonies religieuses élève l'ame des paysans, et occupe délicieusement leurs loisirs; les grandes fêtes de l'année sont des époques dans leur vie : les enfans couronnés de roses qui suivent les processions nom-

breuses ; les mères et les vieillards qui les contemplent ; les jeunes filles qui parent de fleurs les autels, qui décorent les reposoirs, qui forment des crèches, et qui s'assemblent pour chanter des noëls, éprouvent des émotions plus vives que n'en peuvent inspirer toutes nos fêtes profanes, sur lesquelles nous sommes si promptement blasés.

Philosophes modernes ! avez-vous bien médité sur tout cela ? je ne le crois pas ; mais les amis de l'humanité doivent y penser.

Pamrose, lorsqu'elle quittoit la chaumière pour retourner au palais, étoit toujours accompagnée de William et d'Anna ; mais William, depuis plus d'un an, ne vouloit plus aller au palais : sans donner de raison de ce caprice, il s'obstinoit à rester au *rocher de l'Hospitalité* ; la bonne Anna conduisoit seule Pamrose, et en revenant, elle retrouvoit, sur le rocher, William assis près du rosier, et plongé dans la plus profonde rêverie.

Le prince royal de *** voyageant pour se rendre en Prusse, s'arrêta plusieurs

jours à la cour d'Amélie, il y eut, à cette occasion, des fêtes très-agréables, et le baron de Sargans en voulut donner une. Il imagina que Pamrose pouvoit être invitée chez un particulier, quoique le bal dût être honoré de la présence des princes. Amélie approuva cette idée, et Pamrose ne fut pas insensible au plaisir de paroître dans une brillante assemblée, à la suite de son auguste bienfaitrice. Pamrose entroit dans sa dix-septième année: jusques-là, élevée dans la retraite et dans la simplicité, nulle émotion de vanité n'avoit profané son jeune cœur; mais lorsque, la veille de la fête, on lui apporta le matin, de la part d'Amélie, un habit de satin blanc et de crêpe, garni de roses des champs, elle fut éblouie; aussitôt elle essaya ce charmant habit: alors, se regardant dans une glace, elle crut se voir pour la première fois; car, pour la première fois, elle se compara, dans son imagination, aux jeunes personnes de sa connoissance; et quand on se permet ce parallèle, on ne manque pas de le faire à son avantage.... Après cet examen, son pre-

nier mouvement fut de se dire : Je voudrois que William me vît avec cette parure ; et le second fut de penser au bal; Pamrose, contre son ordinaire, ne put s'occuper, durant tout le reste de la journée ; elle étoit à-la-fois agitée et distraite : c'étoit un samedi ; elle écrivit à son père qu'elle ne pourroit aller à la chaumière : sans trop savoir pourquoi, elle ne lui parla point de la fête ; mais elle lui demandoit instamment de lui envoyer, le lendemain, Anna et William, dans l'après-midi ; elle ajoutoit que si William ne venoit pas, elle seroit *véritablement fâchée contre lui.*

Le lendemain, après le dîner, Pamrose, seule dans sa chambre, se mit à sa toilette, et lorsqu'elle fut habillée, elle renvoya sa femme-de-chambre, elle s'assit dans un fauteuil, et prit un livre ; elle regardoit à sa montre, à toute minute ; elle attendoit William ; elle pensoit au bal ; et dans cette confusion d'idées, je ne sais quel instinct lui fit perdre tout-à-coup le desir de voir arriver William, et même lui fit craindre qu'il ne vînt. Chaque instant, chaque ré-

flexion augmentant cette crainte, son agitation devint si pénible, qu'elle eut envie, pour s'y soustraire, de se rendre chez Amélie, avant l'heure indiquée.... elle se lève, cherche ses gants et son éventail ! dans ce moment, elle entend la voix de William ; elle tressaille, elle rougit, une violente palpitation de cœur lui ôte la respiration.... La porte s'ouvre, et William et sa sœur paroissent. A l'aspect de Pamrose, belle comme un ange, et dans une parure éblouissante, la bonne Anna fait une bruyante exclamation, qui exprime son étonnement et son admiration ; mais William pâlit, il s'arrête à deux pas de la porte, il s'appuie sur le dos d'une chaise, en s'écriant : *Ah ! Pamrose !*..... Il prononça ce mot d'un ton de reproche si plaintif, que Pamrose en comprit toute la signification ; ses regards rencontrèrent ceux de William, elle lut dans son ame, et elle tomba dans un fauteuil, en fondant en larmes.... Anna, confondue de cette scène, s'en affligeoit, sans la concevoir ; elle considéroit, avec une extrême surprise, son frère consterné, et Pamrose en pleurs ; enfin William, ranimé

par la sensibilité de Pamrose, s'approcha d'elle : Chère Pamrose, lui dit-il, voilà pourquoi, depuis long-temps, je ne voulois plus venir ici; ce n'est pas dans un palais que j'aime à vous voir, ce n'est pas avec ces riches vêtemens qu'il m'est doux de vous regarder : ici, je ne retrouve plus Pamrose; ici, William n'est plus son frère!... Il l'est et le sera toujours, interrompit Pamrose. O William! poursuivit-elle, une vanité puérile m'a fait manquer de délicatesse; et quel tort avec ceux qu'on aime!... j'ai voulu que vous me vissiez sous cet habit, et maintenant je méprise, je déteste toute cette parure; je vais me déshabiller, je ne sortirai point.... Comme elle prononçoit ces paroles, on entra pour lui dire qu'Amélie la demandoit; William conjura Pamrose d'aller trouver la princesse; Pamrose, troublée, affligée, hésitoit : William et sa sœur la quittèrent, et Pamrose se rendit aux ordres d'Amélie.

C'étoit de bien bonne-foi que Pamrose auroit voulu pouvoir se dispenser d'aller au bal, cependant il fallut suivre Amélie qui s'apperçut bien que Pamrose avoit l'air

triste, mais qui attribua l'altération qu'elle remarqua sur son visage, à la timidité que lui causoit l'idée de paroître, pour la première fois, dans une grande assemblée. Amélie, après avoir bien examiné sa Pamrose avec toute la satisfaction d'une bonne mère, fit avertir la baronne de Klakenberg, qui vint aussi-tôt avec sa fille, jeune personne de dix-huit ans, vivante image de sa mère, et par conséquent vaine, sèche, dédaigneuse et très-impertinente. La baronne qui ne savoit pas que Pamrose dût aller au bal, fit un mouvement de surprise en la voyant : Quoi ! dit-elle, mademoiselle *Herman* va suivre madame ?.... Oui, madame, répondit Amélie ; ne la trouvez-vous pas bien mise ?.... — Assurément, l'habit est superbe. — Superbe, non ; mais il lui sied bien, convenez-en ? — Mais mademoiselle *Herman* n'est-elle pas bien étonnée de le porter ? — Oh ! point du tout ; des choses de cette futilité ne pourroient étonner que des sots. Mais le baron de Sargans nous attend : partons. En disant ces mots, Amélie sortit ; la baronne, furieuse, la suivit, en s'écriant : *Passez*,

ma fille; ce qui signifioit, prenez bien garde que la fille d'Herman ne passe avant vous. Mademoiselle de Klakenberg qui partageoit la noble indignation de sa mère, se précipita fièrement sur ses traces, en coudoyant rudement l'humble Pamrose qui ne songeoit assurément pas à lui disputer *des honneurs du pas le frivole avantage*. Dans la voiture, mademoiselle de Klakenberg, placée sur le devant avec Pamrose, s'établit de manière à chiffonner, autant qu'il lui fut possible, l'élégant habit qu'elle envioit. On parla peu; la baronne étoit outrée, sa fille n'avoit pas moins de dépit; la princesse, malgré sa douceur, étoit blessée, et montroit de la rancune; Pamrose, interdite et confuse, gardoit un morne silence.... On arriva chez le baron; tous les regards se portèrent sur Pamrose, et s'y fixèrent : elle effaça tout, on ne vit qu'elle. Le prince royal de *** dansa trois fois avec elle, et quitta le bal sans savoir qu'il existât une jeune personne de la plus ancienne, de la plus illustre naissance, nommée mademoiselle de Klakenberg. Au milieu de ces succès, Pamrose, simple, modeste et

timide, eut un maintien parfait; il est vrai que le souvenir de William la préservoit de la vanité : triste et très-mécontente d'elle-même, elle se reprochoit d'être au bal, elle y portoit une invincible distraction : l'envie même ne put la critiquer ; la haine contre elle ne fut que plus ardente.

Le fils aîné d'Amélie, le prince Frédéric, qui tenoit de son père de ne juger jamais que d'après les autres, fut très-frappé de l'enthousiasme que Pamrose inspiroit à tous les hommes. Jusqu'alors, il l'avoit à peine remarquée ; il n'avoit vu en elle qu'une fille fort réservée, ce qui convenoit peu à ses mœurs, et il avoit pensé, d'après l'opinion des dames de la cour, que Pamrose étoit une personne assez commune pour la figure, et sur-tout pour l'esprit ; mais les éloges qu'on lui prodiguoit firent une étrange révolution dans sa tête ; il se persuada subitement qu'il étoit éperdument amoureux d'elle, et le lendemain, il n'hésita point à confier cet important secret à son ami intime, le baron de Klakenberg, fils de la baronne. Ce jeune homme, âgé de vingt-six ans, et nourri

des écrits *philosophiques* de Voltaire et de Diderot, se croyoit un profond *penseur*, parce qu'il mettoit *en pratique* toutes les maximes épicuriennes et impies des philosophes qu'il admiroit : il conservoit toute la vanité d'un grand seigneur allemand; mais il avoit expié le ridicule de ce préjugé, en renonçant courageusement et sans retour, à tous les principes gothiques de la morale. Très-flatté de la confiance du prince *héréditaire*, et charmé de voir se former une intrigue de plus dans le palais, le baron confirma le prince dans l'idée qu'il avoit une passion violente, et par conséquent *invincible;* il lui persuada facilement qu'il ne devoit pas avoir le moindre scrupule de chercher à corrompre une jeune personne que sa mère chérissoit, et qu'elle avoit élevée, et même il lui soutint que la princesse, *au fond*, seroit fort aise qu'il aimât *cette petite fille*, parce que cet attachement pourroit le retirer d'une vie licencieuse qu'Amélie n'approuvoit pas. Le prince, ainsi conseillé, écrivit à Pamrose une déclaration d'amour dictée par le baron, et il mit cette lettre dans sa poche,

afin d'attendre une occasion favorable de la donner lui-même. Deux jours après, on amena au prince deux superbes chevaux et une calèche très-élégante qu'il avoit chargé l'un de ses écuyers de lui acheter. Ce fut justement à l'heure de la promenade que ce brillant attelage arriva dans la grande cour du palais, on prévint le prince que les chevaux n'étoient pas encore très-bien dressés, mais il se piquoit de mener parfaitement, et il conçut le projet d'engager sa mère et Pamrose à faire une petite promenade avec lui. Il monte dans le cabinet de la princesse, certain de la trouver seule avec Pamrose; il la presse de venir voir ses chevaux et sa voiture, et d'en faire l'essai : Amélie refuse d'abord, et finit par céder, mais à condition qu'on n'ira que jusqu'au rocher de l'Hospitalité. La calèche n'avoit que deux places; la princesse et Pamrose s'y établissent : le prince se met sur le siége, et il part avec empressement, sans attendre les pages, et sans appeler les valets-de-pied. A peine fut-il hors du palais, que les chevaux commencèrent à prendre de l'ardeur; Pamrose qui étoit fort peureuse, té-

moigna naïvement un peu de frayeur; le prince l'assura qu'il n'y avoit point de chevaux sur la terre qu'il ne fût en état de dompter. En disant ces paroles, il se leva d'un air triomphant, pour appliquer un grand coup de fouet; les chevaux ruèrent, et se cabrèrent d'une manière si violente et si extraordinaire, que le prince, qui étoit debout, perdit l'équilibre et fut jeté hors de la voiture. Amélie poussa un cri lamentable. Au même instant, les chevaux, n'ayant plus de conducteur, s'emportèrent en suivant la rive du Rhin qui conduisoit au rocher de l'Hospitalité; mais en courant avec une inconcevable rapidité, ils rasoient le bord de la chaussée, du côté du fleuve... Amélie et Pamrose, également épouvantées, et dans les bras l'une de l'autre, voyoient une mort inévitable, quand tout-à-coup, à trente pas du rocher, un homme s'élance à la tête des chevaux, et d'un bras vigoureux, les saisissant par la bride, les arrête, en s'écriant : *Pamrose, descendez! princesse, descendez!*...... Pamrose reconnoît avec transport cette voix libératrice; c'étoit William!..... Elle se ra-

nime, ouvre la portière, et, soutenant Amélie défaillante, elle descend avec elle, en bénissant et le ciel, et William!... Amélie s'assied sur la roche, en disant d'une voix foible: *Mon fils! mon fils! qu'est-il devenu?*......... En proférant ces mots, elle perdit l'usage de ses sens...... Pamrose, baignée de pleurs, la reçoit dans ses bras, en appelant William qui, après avoir fortement attaché les chevaux à deux arbres, vint se jeter aux pieds de Pamrose, heureux de s'y trouver, sous prétexte de secourir la princesse, dont il soutenoit la tête, tandis que Pamrose lui faisoit respirer des sels. Pamrose voyoit, pour la première fois, une personne évanouie, et son effroi égaloit son saisissement et sa douleur! O Dieu! s'écrioit-elle, la pâleur de la mort couvre son visage!.... elle ne respire plus!........ ah! dois-je la perdre! dois-je la voir mourir sur cette pierre où sa bienfaisance me rendit à la vie!.... Enfin Amélie r'ouvrit les yeux, et son premier mouvement fut de demander son fils. Dans ce moment, on vit arriver le prince; il boitoit un peu, car il étoit brisé de sa

chute; mais n'ayant aucune blessure dangereuse, il en étoit quitte pour une courbature et deux ou trois contusions. Amélie, à sa vue, se livra aux transports de la joie la plus pure; elle embrassa mille fois Pamrose, et remercia William avec une extrême sensibilité; elle l'appela son libérateur, et le prince, ennuyé, ou plutôt jaloux de toutes ces louanges, interrompit assez brusquement sa mère, pour l'engager à retourner à pied au palais. La princesse répondit qu'elle se trouvoit si foible qu'il lui seroit impossible de marcher. William offrit d'aller lui chercher une voiture avec d'autres chevaux, ce qui fut accepté. William s'éloigne en disant qu'il sera bientôt de retour; il vole à la voiture, y monte, s'y tient debout à la manière des paysans du Holstein, et, de la meilleure grace du monde, sans craindre les chevaux *indomptés*, il part au grand galop. Le prince, piqué de son audace, et sur-tout de son adresse, lui crie de laisser là sa voiture; William ne fait pas semblant de l'entendre, et poursuit sa route. Pamrose le suit des yeux avec une sorte de fierté mêlée d'in-

quiétude ; Amélie fait l'éloge de ce jeune homme ; Pamrose l'écoutoit d'un air attendri, et lorsqu'elle eut cessé de parler, elle lui baisa les mains, comme pour la remercier de rendre justice à William. Quoique le prince ne fût pas un grand observateur, ce mouvement naïf ne lui échappa point, et il connut, avec un dépit inexprimable, que William étoit son rival.

La voiture arriva, et l'on retourna au palais. Le prince Frédéric qui n'avoit point encore remis à Pamrose sa lettre d'amour, ne jugea pas à propos de la lui donner ce jour-là ; d'ailleurs, il vouloit consulter son confident sur sa jalousie : il étoit fort découragé, mais le baron se moqua de ses craintes, et d'une rivalité qu'il jugeoit si peu redoutable ; le prince reprit toute son ardeur, et le lendemain Pamrose reçut la lettre. Elle en fut indignée, et la porta sur-le-champ à sa bienfaitrice. Alors, cette dernière confia à Pamrose qu'elle avoit pour elle un grand projet d'établissement. Le comte de ***, poursuivit-elle, vous aime ; il a trente-cinq ans, il est estimable, il jouit d'une grande fortune, et

il est décidé à vous épouser; il n'a confié ce secret qu'à moi seul : nous étions convenus que ce mariage n'auroit lieu que dans un an, mais la folie de mon fils m'engage à le presser ; ainsi, ma chère Pamrose, allez dès aujourd'hui chez votre père, pour lui faire part de cette grande nouvelle, et pour lui demander son consentement : j'imagine, ajouta la princesse en souriant, qu'il ne le refusera pas. Dites-lui que le comte lui donnera une petite terre et une jolie maison de campagne, située près du château où vous passerez tous les ans sept ou huit mois, de manière que vous ne serez point séparée de ce bon père qui vous est si cher.

Pendant ce discours, Pamrose, saisie et tremblante, ne put retenir ses pleurs ; elle ne répondit rien, et le lendemain elle partit pour la chaumière. Lorsqu'elle fut seule avec son père, elle lui conta tout ce qui s'étoit passé entr'elle et la princesse. Eh bien ! lui dit Herman, quand elle eut cessé de parler, eh bien ! ma fille, que pensez-vous de cette proposition ? A cette question, Pamrose rougit et baissa

les yeux. As-tu de l'ambition ? reprit Herman. Non, mon père, répondit Pamrose, et je sens que ce mariage ne feroit jamais mon bonheur. A ces mots, le bon Herman embrassa Pamrose avec ravissement ! O ma fille, s'écria-t-il, tu ne sais pas combien tu me rends heureux !...... mais ne crois pas faire un sacrifice en refusant cette grande fortune ; si tu l'acceptois, que de dégoûts, que d'humiliations accompagneroient cette fausse grandeur ! tu quitterois une famille dont tu fais la gloire, pour de nouveaux parens qui rougiroient des tiens ; tu serois la dernière personne de ta classe, et en te fixant dans celle où le sort t'a placée, tes vertus, tes grâces et ta modération, t'y donnent à jamais le premier rang ; enfin, tu sacrifies la vanité, et toutes les fausses et puériles jouissances du luxe et de la frivolité, mais tous les vrais biens te resteront ; la paix, l'amitié, l'abondance, une habitation commode, des champs fertiles, un beau verger et des fleurs. Garde, ma Pamrose, garde à jamais cet humble vêtement, et ne donne ta foi qu'à celui qui la recevra avec

transport et reconnoissance, à celui dont tu connois les mœurs et le caractère. Ici, Herman s'arrêta, et Pamrose attendrie, fixant sur lui des yeux mouillés de pleurs, sembloit par ses regards lui demander *un nom* qu'il n'avoit point encore prononcé. *Eh bien* ! mon père........dit-elle enfin en rougissant. Veux-tu, reprit Herman, que j'appelle William ? — Oh ! non..... mais parlez-moi..... —. N'as-tu pas deviné le vœu de mon cœur et le sien ?..... — Mon père ! mon tendre père !..... — L'exauces-tu ce vœu que j'ai formé dès ton enfance ? — Mon père, disposez de votre fille. A ces mots, Herman se leva; il sortit précipitamment, et revint bientôt en tenant par la main William éperdu, qui, tombant aux pieds de Pamrose, n'exprima sa joie, son étonnement et son bonheur, que par ses larmes. On convint que l'heureux William recevroit dans un mois la main de Pamrose, mais qu'on ne parleroit de cet engagement, que lorsqu'on auroit obtenu la permission de la princesse.

Pamrose retourna au palais. En repre-

nant d'autres habits, en revoyant de beaux appartemens, et tout l'appareil du faste et de la grandeur, elle éprouva une sensation désagréable qui ressembloit au regret; elle s'en effraya, car elle ne concevoit pas que l'on pût envier un instant ce qu'on n'estimoit pas : elle ignoroit que ces inconséquences passagères viennent de l'imagination, et non du cœur; mais en pensant à William, à son père, cette impression fâcheuse se dissipa bientôt : elle descendit au fond de son ame; elle y trouva des sentimens qui lui rendirent toute sa tranquillité. La princesse montra beaucoup d'empressement de savoir la réponse d'Herman, et ce ne fut pas sans embarras, que Pamrose lui dit que son père refusoit son consentement. La surprise d'Amélie fut excessive. Herman a donc perdu la tête! s'écria-t-elle; mais consolez-vous, ma chère enfant, j'irai le voir demain, je lui parlerai, et........ — Oh! madame, il est irrévocablement décidé....... — Cela est impossible : que veut-il donc de mieux?.... — Un gendre selon son cœur, et souffrez que je le dise, suivant le mien....... —

Comment! et qui donc? — Celui qui sauva la vie de ma bienfaitrice. — William!...... — C'est lui que j'aime. — Vous préférez William au comte de ***!....... — C'est le choix de mon père...... — Et le vôtre?.... — Oui, *s'il* m'étoit permis d'en faire un. A cet aveu formel, Amélie profondément blessée, fut un moment sans répondre; ensuite, reprenant la parole : J'avoue, dit-elle, que je m'étois flattée de vous avoir inspiré plus d'élévation d'ame, et que je ne vous avois pas donné une éducation si distinguée, pour vous remettre dans l'état dont je vous ai tirée...... Ah! madame, s'écria Pamrose, vos bienfaits ne sont point perdus; Pamrose sera toujours pure et reconnoissante; les talens que je vous dois ne brilleront point, il est vrai, dans le monde, mais ils feront le charme de ma solitude, ils n'exciteront point l'envie, je jouirai du bonheur, sans inspirer la haine; enfin, daignez songer que je vivrai toujours près de vous, et que l'éclat du rang et de la fortune ne devoit point séduire un cœur sensible que vous avez formé. C'en est assez, Pamrose,

reprit Amélie d'un ton plus doux; réfléchissez encore avant de vous décider : dans huit jours vous me rendrez une dernière réponse.

Amélie, par un sentiment de vanité trop naturel, desiroit avec passion que son élève fît un mariage brillant ; cependant elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer intérieurement la résolution qui renversoit ses projets ; elle avoit elle-même une trop belle ame pour ne pas sentir, en y réfléchissant, que la véritable grandeur est dans le mépris des biens de convention, et qu'une personne commune auroit accepté avec joie la fortune que Pamrose dédaignoit. C'étoit beaucoup pour une princesse de penser tout cela ; mais Amélie n'en desiroit pas moins vivement de voir Pamrose épouser un grand seigneur.

Pamrose, au bout des huit jours, répéta tout ce qu'elle avoit dit dans la première conversation : Amélie eut de l'humeur, et bouda ; mais, reprenant bientôt sa bonté naturelle, elle finit par donner son consentement avec grace, en

ajoutant que, puisque William vouloit rester dans son état, elle donneroit, pour dot, à Pamrose, quelques arpens de terre, et un beau troupeau de moutons; mais elle exigea le secret sur toutes ces choses, et l'on convint que le mariage se feroit sans éclat et sans cérémonie, et qu'on ne le déclareroit qu'après la célébration. Dix jours avant l'époque fixée pour son mariage, Pamrose, se dépouillant, pour jamais, des habits qu'elle avoit portés à la cour, prit le costume de paysanne qu'elle ne devoit plus quitter. En s'habillant ainsi, son cœur étoit serré, et pour se justifier, à ses propres yeux, des mouvemens involontaires de foiblesse et de vanité, qui se mêloient à sa tristesse, elle se répétoit : *Je vais quitter ma bienfaitrice..... je ne regrette qu'Amélie!* La tremblante Pamrose se rendit chez la princesse qui l'attendoit dans son cabinet; Pamrose se jeta à ses pieds, en versant un déluge de pleurs. O mon enfant! dit Amélie en la pressant contre son sein, de vains préjugés m'ont fait combattre d'abord ta sublime résolution;

maintenant, je l'admire, et je reconnois que le choix d'un cœur pur et sensible, sera toujours celui de la raison! L'orgueil n'a pu t'éblouir; le bonheur sera ta récompense! tu le trouveras dans un genre de vie conforme à la nature, dans la fidélité d'un époux, et dans les vertus de tes enfans. Ah! ne regrette jamais l'éclat trompeur que tu sacrifies! Au milieu du faste qui m'environne, sous ces lambris dorés, si tu savois combien de pleurs j'ai répandus, combien de contrainte et d'ennui j'ai supportés, et combien il m'a fallu de sensibilité naturelle, de réflexions et d'efforts sur moi-même, pour ne pas me corrompre! va dans ton heureuse chaumière; va dans ce doux asyle, te mettre à l'abri du vice et des méchans; j'irai souvent t'y voir; et si tu ne m'étois pas aussi chère, c'est là seulement, désormais, que je pourrois connoître l'envie!.....

Pamrose, ranimée, encouragée par les caresses et les bénédictions de son auguste bienfaitrice, s'arracha d'auprès d'elle, et, suivie de la vieille servante de son père, qui l'étoit venue chercher, elle sortit du

palais pour se rendre à la chaumière.... A quelques pas du palais, elle s'arrêta, et se retournant pour le regarder : Adieu, séjour magnifique, dit-elle, adieu, demeure chérie de ma vertueuse bienfaitrice! Pamrose, élevée dans vos murs, n'y reparoîtra plus; Pamrose, désormais, sous son toit champêtre, ne sera plus enviée!..... Cette dernière idée, loin d'adoucir, dans ce moment, les regrets de Pamrose, en accrut encore la secrète amertume; ses larmes coulèrent : *Adieu*, dit-elle encore d'une voix plaintive; et, hâtant sa marche, elle s'éloigna précipitamment. Cette émotion douloureuse fut le dernier soupir d'une vanité naissante que la nature, l'amour et l'amitié devoient, à jamais, étouffer dans le cœur innocent et sensible de Pamrose. Elle rencontra William qui l'attendoit au rocher de l'Hospitalité. Le reste de la route fut pour elle un enchantement. Herman vint aussi au devant d'elle, et ce bon père reçut, avec ravissement, dans ses bras, Pamrose et William à-la-fois, Pamrose qui revenoit chez lui pour s'y fixer!....... Il

s'empressa de la conduire dans sa chambre ; elle y trouva une grande corbeille, envoyée par la princesse, et contenant le plus élégant trousseau dont les vêtemens avoient la forme des habits de paysanne. A côté de ce présent, étoit un autre don d'Amélie ; une table de bois d'acajou, couverte d'argenterie, et d'un équipage de thé en jolie terre anglaise : enfin, la princesse avoit encore envoyé, pour sa Pamrose, six orangers superbes, et une énorme quantité de pots de fleurs. Ma fille, dit Herman, jouis de toutes tes possessions, sans craindre que tant de bonheur réuni puisse exciter l'envie ; nous serons toujours simples, modestes, charitables ; les pauvres béniront notre opulence, et nos voisins n'en seront point jaloux ; ils s'attendoient tous à te voir devenir une grande dame ; en rentrant dans leur classe, tu les flattes, tu les ennoblis à leurs propres yeux ; ils te pardonneront, sans effort, ta supériorité : la préférence que tu donnes à la vie champêtre, suffiroit pour guérir de l'ambition, et pour nous venger de la hauteur des grands.

Ce jour fut un jour de fête. Anna devoit, le lendemain, épouser son amant, le fils d'un cultivateur du voisinage : on dansa toute la soirée, et Pamrose, rendue pour jamais à la simple nature, comparoit, avec délices, cette fête champêtre au bal si tumultueux et si triste du baron de Sargans. Il fut décidé qu'Anna se marieroit chez son père, et que toute la famille iroit le lendemain à la noce, et passeroit deux jours avec les nouveaux mariés.

Cependant, le prince Frédéric, n'ayant pas le moindre soupçon du mariage projeté de Pamrose, et vivement encouragé par les conseils du baron de Klakenberg, pensoit qu'il ne devoit nullement se rebuter, parce qu'une petite paysanne avoit eu l'impertinence de dédaigner sa déclaration d'amour : prenant le dépit de l'orgueil, pour l'emportement de la passion, il forma, de concert avec son digne ami, un complot audacieux qu'il résolut d'exécuter sans délai. Dès le lendemain, ayant pris toutes ses informations, il sut que Pamrose coucheroit, le jour même, chez

son oncle, et qu'elle seroit logée dans une petite chambre tout-à-fait isolée, n'ayant auprès d'elle, qu'une servante que Frédéric corrompit, et qui consentit à l'introduire chez Pamrose, quand tout le monde seroit couché.

L'innocente Pamrose, après avoir passé dans la joie le jour des noces de sa cousine, se retira dans la chambre, à minuit. On étoit au derniers jours de l'automne ; un vent impétueux s'élevoit, dans ce moment, avec tant de violence, que Pamrose en fut un peu effrayée ; elle se mit au lit, et elle commençoit à s'endormir, lorqu'elle entendit un léger bruit : elle avoit, sur une table, une lampe allumée, et regardant du côté de la porte, quelle fut son épouvante en voyant entrer le prince Frédéric !.. Elle pousse des cris perçans : Calmez-vous, dit le prince, je ne veux que vous parler ; vos cris ne peuvent être entendus ; rassurez-vous, et daignez m'écouter.... Pamrose, appelant en vain la servante, connut que cette indigne créature étoit corrompue par le prince. Désespérée, hors d'elle-même, elle se flatte qu'elle pourra fuir ; elle s'é-

lance hors de son lit : le prince veut la saisir dans ses bras. Animée d'un courage surnaturel, Pamrose se débat, en s'écriant : O Dieu, protecteur de l'innocence, secourez-moi !..... En disant ces paroles, elle repousse le prince avec tant de force, qu'il fait deux pas en arrière. Dans ce moment, le plancher s'entr'ouvre avec un bruit épouvantable ; un gouffre profond se trouve sous les pieds de Frédéric ; il y tombe, il disparoît, et le gouffre aussi-tôt se referme. O prodige inoui ! s'écrie Pamrose, en tombant à genoux..... Elle resta quelques minutes dans cette attitude ; ensuite, passant à la hâte une robe dans ses bras, et prenant sa lampe, elle s'élança hors de sa chambre, et fut réveiller son père. Herman fut étrangement surpris de voir paroître sa fille pâle, échevelée, à moitié nue, et à deux heures du matin. Elle étoit si troublée, si tremblante, qu'elle ne pouvoit parler ; elle répétoit seulement : O mon père ! un miracle, un miracle m'a sauvée !..... Enfin, se calmant un peu, elle conta tout ce qui venoit de lui arriver, et elle s'étonna beaucoup du peu d'effet que produisit sur

Herman le récit du prétendu miracle. Herman ne fut frappé que de l'infâme action du prince : Fils indigne de la plus vertueuse mère ! s'écria-t-il... peut-être est-il tué, ou dangereusement blessé !..... Restez ici, Pamrose, continua-t-il, ne retournez plus dans cette chambre fatale ; sans doute, c'est le ciel qui vous a préservée des complots du crime : cependant cet événement n'a rien de surnaturel ; je reviendrai bientôt, et je vous expliquerai cette étrange avanture. En parlant ainsi, Herman s'habilloit ; et, quittant sa fille, il fut réveiller son frère, William, et tous les domestiques. Il déclara publiquement ce qui venoit d'arriver. On peut juger du ressentiment et de la colère de William ; mais enfin, Pamrose avoit eu le bonheur d'échapper à cet affreux danger, et il desira, comme tous les autres, de porter à Frédéric un prompt secours. La chambre de Pamrose avoit une trappe formée par un large battant, posé à plat sur le plancher, s'ouvrant d'un côté par une charnière, et retenue de l'autre par des anneaux de fer : la chambre étoit située sur un vaste hangar qui, au lieu de

fenêtres, n'avoit que des arcades soutenues par des piliers ; le vent s'étant engouffré dans ce hangar, avoit soulevé le battant de la trappe dont les anneaux, par hasard, n'étoient pas fermés, et ce fut dans ce moment que Frédéric, repoussé fortement par Pamrose, tomba dans la pièce au-dessous de la chambre. Ces espèces de trappes se trouvent très-communément dans les chaumières d'Allemagne, et elles sont presque toujours au-dessus d'un hangar tel que celui que je viens de dépeindre (1). Herman n'avoit point dans sa chaumière de ces trappes dangereuses : Pamrose ne les connoissoit pas : elle entroit la nuit, pour la première fois, dans la chambre où Frédéric la surprit ; elle se coucha précipitamment, sans examiner cette chambre ; ainsi, l'événement de la trappe eut pour elle toute l'apparence d'un prodige.

Cependant tous les hommes de la chau-

(1) L'auteur de cette histoire, entrant étourdiment dans une de ces chambres, dans l'instant où le vent entr'ouvroit la trappe mal fermée, fut au moment de tomber dans le gouffre.

mière se rendirent avec des flambeaux dans le hangar ; on y trouva le prince Frédéric évanoui, avec un bras cassé : en reprenant connoissance, sa confusion fut extrême, il parut sentir davantage encore la douleur aiguë que lui causoit son bras. On attelle des chevaux à un *stulhwaggon*, on y porte le prince, et Herman le reconduit lui-même au palais.

La princesse, instruite de tout par Herman, se livra à la juste affliction que devoient lui causer la conduite de son fils, et la punition qu'il en recevoit. Cependant il ne souffrit que quatre ou cinq jours ; le bras fut très-bien remis, et les vives douleurs cessèrent. Amélie eut une longue explication avec lui ; le prince qui éprouvoit que rien ne refroidit l'amour comme un bras cassé, protesta qu'il étoit guéri de sa passion, et, pour s'excuser, rejeta tout sur le baron de Klakenberg dont les conseils l'avoient égaré : Amélie l'exhorta à rompre cette liaison, et le prince, sur-le-champ, écrivit à son *ami intime*, de ne jamais paroître devant lui. Très-satisfait d'avoir eu la force de faire ce sacrifice (qui ne lui coû-

toit rien du tout), et de triompher d'une *passion* qui n'avoit jamais été qu'une fantaisie, il se consola des disgraces qui lui procuroient l'occasion de montrer tant de grandeur d'ame; et comme il savoit que *l'amour excuse tout*, et qu'un jeune homme entreprenant et *bouillant* ne déplaît pas aux femmes, il se montra en public, avec son bras en écharpe, non-seulement sans embarras, mais avec la fierté douce et l'air intéressant d'un *héros blessé.*

Amélie voulant rendre hommage au caractère de sa chère Pamrose, publia hautement le refus qu'elle avoit fait d'épouser le comte de***; les dames de la cour, charmées de voir la belle Pamrose confinée à jamais dans une chaumière, la louèrent, sans effort, dans cette occasion: elles ne manquèrent pas d'épuiser, sur ce sujet, tous les lieux communs que l'on peut débiter sur le bonheur de se consacrer à la vie champêtre, à l'amour, à l'obscurité; elles ne pensoient pas un mot de tout cela, mais elles se flattoient de le persuader: on fit semblant de le croire, et pendant cinq ou six jours les conversations du palais furent

moins frivoles et moins insipides qu'à l'ordinaire.

Pamrose épousa William, qui vint demeurer dans la chaumière ; et lorsqu'un voyageur passe auprès de Bingen, on lui dit : Voulez-vous voir une superbe galerie, un beau cabinet de médailles, un grand parc à l'anglaise ? allez *au palais* ; mais voulez-vous voir l'image délicieuse d'une félicité pure et parfaite ? allez dans *la chaumière* du sage Herman.

LE
PHILOSOPHE
PRIS AU MOT,
OU
LE MARI CORRUPTEUR.

LE PHILOSOPHE PRIS AU MOT, OU LE MARI CORRUPTEUR

> J'ai exposé simplement vos passages, sans y faire presque de réflexions.
>
> PASCAL, *Lettres provinciales* (1).

CE fut vers la fin d'un dîner *philosophique*, chez le baron d'***, que le marquis de Clange, disciple chéri, et admirateur passionné des encyclopédistes, annonça

(1) Et je n'ai extrait aucun passage des ouvrages qu'une femme ne pourroit citer avec bienséance, *Candide*, et tant d'autres de Voltaire; *la Religieuse*, *Jacques le Fataliste*, etc. de Diderot; que seroit-ce si je n'avois pas eu cette délicatesse?

qu'il alloit enfin se marier ; un cri général d'improbation s'éleva. Quoi ! s'écria d'Alembert, vous allez sacrifier le seul bien réel : *la liberté !* ..... Il prononça ces paroles avec un ton de fausset plus perçant et plus aigre encore qu'à l'ordinaire ; car ce philosophe avoit contre le mariage, et même contre l'amour, je ne sais quelle humeur qui ressembloit beaucoup au dépit. Enfant de l'amour, il renia son père, que les Graces vengèrent, en fuyant à jamais le géomètre bel-esprit. Vous êtes jeune encore, dit Marmontel, quelle folie de prendre, au milieu de sa carrière, un engagement éternel ! Attendez, du moins, ajouta Diderot, que nous ayions établi le divorce. Laissez-le faire, reprit *****, n'avons-nous pas assez adouci les devoirs sévères du mariage?.... Mais, messieurs, répondit le marquis, accordez-vous donc, vous me désapprouvez, et cependant, vous avez tous déclamé contre le célibat. — Oui, assurément ; mais ce n'est pas le mariage entouré de toutes les absurdités et de toutes les entraves de la superstition que la philosophie peut aimer....

Avez-vous là mon *Supplément au Voyage de Bougainville ?* .... — Belle demande ! de tous vos écrits, le plus fort et le plus philosophique ! — Eh bien ! quand nous en serons là, quand les esprits seront assez éclairés pour adopter, comme *principes*, de telles vérités, nous vous permettrons de vous marier. — J'épouse une enfant de quinze ans.... Est-elle jolie ? demanda Marmontel. Elle est charmante, répondit le marquis, elle a beaucoup d'esprit naturel, et je vous promets de lui faire aimer la philosophie. Vous savez que le *patriarche de Ferney* recommande, sur-tout, pour l'intérêt de la bonne cause, de *gagner les jeunes femmes*. — Oui, mais je crois que ce n'est pas sur *les maris* qu'il s'en repose. — A quinze ans, avec un cœur neuf et sensible, et une tête romanesque, on peut regarder un mari (du moins pendant quelques mois) comme un amant ; et je saurai profiter, pour former sa raison, de ces premiers momens d'enchantement et d'amour. Vous en recueillerez le fruit, reprit d'Alembert, d'un ton solennel ; vous vous formerez, pour l'avenir, une com-

pagne aimable, à laquelle vous aurez donné des lumières et toutes *les vertus d'un honnête homme.*

Le marquis de Clange, âgé de trente-trois ans, et d'une figure agréable, avoit dans l'esprit plus de finesse que d'étendue; il se croyoit *profond*, parce qu'il approuvoit toutes les opinions philosophiques, reçues alors par presque tous les gens du monde. Il avoit, dans la conversation ordinaire, de la grace et de la légéreté; mais lorsqu'il vouloit raisonner, il répétoit avec une pédanterie ridicule, tous les lieux communs de son école, et si par hasard on s'avisoit de les combattre, il sourioit avec pitié, et n'écoutoit plus; il n'opposoit *aux préjugés*, que le dédain et le silence; c'étoit ce qu'il appeloit de la *tolérance*; il n'en avoit point d'autre, car d'aillenrs, il méprisoit et il haïssoit ceux qui ne pensoient pas comme lui. Quoiqu'il eût une excessive vanité, il n'étoit point fat; une grande sensibilité le préservoit de ce travers; ses passions étoient impétueuses, et il avoit adopté avec transport, toutes les maximes modernes qui les favorisoient;

quant aux autres principes philosophiques, relatifs à la politique, à *l'égalité*, aux *droits de l'homme*, etc., il ne les regardoit que comme de simples spéculations, il ne les avoit jamais médités, il ne s'en montroit enthousiaste que pour faire valoir son esprit et son caractère, et il n'en étoit pas moins attaché aux avantages brillans que lui procuroit une grande naissance, et son rang à la cour. Il devoit épouser une riche héritière ; Julie de Volmas (c'étoit le nom de cette jeune personne) avoit eu le malheur de perdre les auteurs de ses jours, dans les premières années de son enfance ; sa grand'mère, qui vivoit dans une province éloignée de Paris, s'étoit chargée de son éducation ; Julie reçut d'excellens principes et de vertueux exemples, et elle en profita ; mais elle perdit à quatorze ans son dernier appui, sa grand'mère mourut ; elle fut remise alors sous l'autorité d'un vieux tuteur qui la fit venir à Paris, et la mit dans un couvent. Elle avoit une grande fortune, une figure charmante, et toutes les graces de la jeunesse et de l'innocence ; sa main fut de-

mandée par les hommes les plus brillans de la cour, le marquis de Clange obtint la préférence. Il eut la permission d'aller voir Julie à son parloir; il en devint passionnément amoureux; il étoit aimable, et Julie applaudit avec transport au choix de son tuteur: Julie, pieuse, douce, ingénue et sensible, avoit le germe précieux de toutes les vertus; elle conservoit de sa grand'mère un souvenir touchant; toutes ses leçons étoient présentes à son esprit, son cœur les approuvoit. Rien ne lui en paroissoit sévère, elle les avoit suivies, sans effort, jusqu'à cette époque: elle ne voyoit qu'un nouveau devoir à remplir, celui de révérer et de chérir un mari; mais ce devoir lui paroissoit si doux, elle aimoit celui qu'elle alloit épouser.

Le mariage se fit le premier de mai, le jour où Julie eut quinze ans accomplis; cette circonstance, la fraîcheur et la naïveté touchante de la jeune épouse, produisirent le jour de ces noces, des couplets de chansons un peu moins communs, qu'ils ne le sont ordinairement en semblable occasion. Julie, pour la première fois de

sa vie, porta des vêtemens magnifiques, une parure éclatante, et entendit le langage séducteur de la galanterie; souvent, durant le cours de cette journée, la vanité causa des distractions à l'amonr, et souvent aussi, ces deux sentimens se confondirent ensemble, et s'exaltèrent l'un par l'autre.

Julie, suivant l'usage, avoit reçu dans sa corbeille de mariage une bourse remplie d'or, et cette bourse contenoit cinq cents louis. Julie étoit charitable, et elle se promit en secret d'employer cette somme à délivrer des prisonniers. Elle devoit partir sous quinze jours, avec son mari, pour une maison de campagne, située à deux lieues de Paris; elle prit la résolution de faire l'action bienfaisante qu'elle méditoit la veille de son départ, car les visites et les devoirs de famille ne lui laissoient pas la possibilité de disposer d'une matinée.

Le surlendemain de son mariage, on lui annonça qu'il falloit s'aller montrer aux spectacles; sa grand'mère l'avoit élevée sans rigorisme, et sans lui interdire, pour

l'avenir, les spectacles; elle lui avoit seulement conseillé d'y aller peu, en ajoutant qu'elle feroit mieux encore de n'y point aller du tout. Julie témoigna avec sincérité le desir de se dispenser de suivre sa belle-mère à l'Opéra; sa belle-mère parut disposée à respecter son scrupule, mais le marquis de Clange le combattit par les moqueries les plus piquantes. Julie ne put supporter le malheur de paroître ridicule aux yeux de celui qu'elle aimoit, il ne la persuada point dans ce moment (on n'est point séduite lorsqu'on est humiliée), mais il l'emporta sur ses principes; elle les sacrifia à l'amour, et sur-tout au respect humain, et elle fut à l'Opéra. L'enchantement de la musique et du spectacle, le plaisir de fixer sur elle tous les regards et d'être admirée, changèrent promptement les dispositions intérieures de Julie. Son mari, placé derrière elle, jouissoit de toutes ses sensations; il crut avoir remporté une grande victoire. De retour chez lui, il eut avec Julie un assez long entretien sur ce sujet. Ma charmante Julie, lui dit-il, vous avez trop d'esprit, pour conserver des pré-

jugés de femmelette et de provinciale, et je suis sûr que vous en sentirez bientôt tout le ridicule. Julie, charmée d'entendre louer *son esprit*, par un homme qui passoit pour en avoir tant, assura qu'elle retourneroit à l'Opéra avec plaisir : de son côté, le marquis lui dit que d'ailleurs il seroit charmé qu'elle conservât des *sentimens religieux* ; il ajouta qu'il en avoit lui-même : cette assurance enchanta Julie, car elle ignoroit encore la véritable signification de cette phrase, employée si souvent par les déistes.

Les jours suivans, Julie fut présentée à la cour; ensuite, on la mena plusieurs fois à la Comédie, et enfin, le marquis la fit dîner avec les philosophes ses amis. Elle entendit des conversations qui lui parurent étranges, elle ne les comprit pas, et dans la crainte de donner mauvaise opinion de son esprit, elle n'osa en demander l'explication. Mais un jour, les philosophes parlèrent du luxe, et en firent le plus grand éloge; l'un d'eux soutint gravement qu'une *femme galante* est beaucoup plus *utile à l'état*, en faisant travailler les marchandes

de modes et les ouvriers, que *la dévote* ne peut l'être, *en soignant des malades, secourant des pauvres et délivrant des prisonniers* (1). Tout le monde fut de son avis, et le marquis, sur-tout, donna les plus grands applaudissemens à cette idée. Un autre philosophe ajouta que *la bienfaisance n'est qu'une foiblesse, à moins qu'elle ne serve à l'utilité publique* (2). Ainsi, ces actes isolés de charité qui n'ont aucune influence générale, comme, par exemple, de soigner en secret des individus inutiles et souffrans, et tant d'autres actions de cette espèce, ne sont pas vertueuses, et ne prouvent que de la *foiblesse*. Ainsi, lorsqu'il s'agit de donner, de secourir, de faire du bien, il faut calculer posément si ces actions pourront *servir à l'utilité publique*. Julie, très-surprise, écoutoit en silence ; ces discours n'avoient rien d'abstrait, elle pouvoit les comprendre, et elle en fut trop frappée, pour les

(1) Cette sentence se trouve dans le livre *de l'Esprit*, d'Helvétius.

(2) *Vie de Turgot*, par M. de Condorcet.

oublier. Le lendemain la conversation ne roula que sur l'amour de la patrie, on étala des sentimens romains qui touchèrent beaucoup Julie. Deux ou trois jours après cette conversation, elle fit plusieurs courses chez des marchands; elle n'avoit jamais vu de belles boutiques, elle fut éblouie, elle se rappela alors la définition d'une *bonne citoyenne*; Julie aimoit *sa patrie*, et chez Baulard (1), et chez Sikes (2), elle renonça totalement au projet de délivrer des prisonniers, et les cinq cents louis, à peu de chose près, furent dépensés en chiffons et en marchandises anglaises. Julie, rentrée chez elle, éprouva bien quelques remords; mais elle se répéta : j'ai fait l'action la plus utile à l'état, qu'une femme puisse faire. Des auteurs, *des grands hommes* le disent, et c'est l'opinion de mon mari qui a tant d'expérience, tant d'esprit et des sentimens si religieux : ces réflexions la tranquillisèrent entièrement.

Le lendemain, Julie étant seule dans

---

(1) Marchande de modes.

(2) Bijoutier.

un cabinet, vit entrer la femme-de-chambre qui l'avoit élevée, et qui lui conta qu'elle avoit découvert, dans le quartier, un pauvre vieillard et sa femme, malades l'un et l'autre, et manquant de tout. Ce récit, dont les détails étoient extrêmement touchans, émut tellement Julie, qu'elle résolut d'envoyer à ce couple infortuné trente louis qui lui restoient encore. Sans annoncer son dessein, elle se leva pour aller chercher de l'argent dans sa chambre : elle passa d'abord dans son salon, elle y trouva une marchande qui lui montra une garniture de dentelle si fine, si belle, que Julie ne put s'empêcher de l'examiner. Julie n'avoit que des dentelles choisies par sa belle-mère, et dont tous les dessins *gothiques* avoient, au moins, trois ou quatre ans; les jeunes femmes de sa famille critiquoient amèrement cet article de sa parure; ainsi elle fut bien tentée de la dentelle qu'on lui offroit, on l'assuroit que le dessin en étoit tout nouveau... Sans se décider et sans renvoyer la marchande, elle passa dans sa chambre, et là, elle se mit à réfléchir à ce qu'elle de-

voit faire. Si je donne cet argent à ce pauvre vieillard et à sa femme, dit-elle, je ferai une action qui n'aura pas la moindre *utilité publique*. Il est vrai qu'elle satisferoit mon cœur; mais c'est une *foiblesse;* et si j'achète la dentelle, je contribuerai à encourager nos manufactures de Flandre.... Ici, Julie se représenta vivement la beauté de la garniture, et elle n'hésita plus. Allons, dit-elle en prenant l'argent, il faut suivre son devoir, j'achèterai la dentelle. A ces mots, elle retourna dans le salon, et s'empara philosophiquement de la garniture. La femme-de-chambre revient solliciter pour les pauvres vieillards. La marquise lui dit de leur envoyer un louis; la bonne femme-de-chambre représenta que ce secours ne seroit pas suffisant. Allez, reprit gravement Julie, *mes principes* ne me permettent pas de donner davantage.

On partit pour la campagne. Le marquis adoroit sa femme; Julie, ingénue, vive et gaie, joignoit au charme de la candeur les graces les plus piquantes. Le marquis, accoutumé à flatter les femmes

pour leur plaire, se conduisoit avec la sienne, non comme s'il eût voulu l'attacher à lui, mais comme s'il eût été nécessaire de la séduire.

C'est en confondant ainsi tous les sentimens, que l'on est parvenu à dénouer les liens les plus respectables et les plus sacrés. La mère qui ne veut être *que l'amie* de sa fille, perd l'autorité de ses conseils et la dignité touchante de son caractère. Pourquoi renoncer aux droits de la nature ? et quel titre, quel nom peut valoir ce doux nom de *mère ?* L'échanger, c'est descendre, c'est tout perdre. Le mari qui ne veut être *que l'amant* de sa femme, forme un projet très-dangereux, et prend un rôle impossible à soutenir. Cependant Julie, élevée dans la persuasion qu'un mari est un protecteur, un guide, un maître, trouva très-doux de n'entendre parler que d'amour et de parfaite égalité. Ah ! disoit-elle, quelle triste, quelle fausse idée on m'avoit donnée du mariage! Ma bonne grand'mère étoit incapable de mentir : elle me parloit avec sincérité; mais son mari apparemment étoit un ty-

ran, et elle a cru que tous les hommes lui ressembloient.... Ces réflexions furent encore fortifiées par la lecture. Julie n'avoit jamais lu de romans; son mari lui ouvrit une bibliothèque qui en étoit remplie; elle vit alors qu'*un amant* est l'esclave le plus soumis et le plus dévoué aux volontés de sa maîtresse : elle vit que c'est lui qui doit toujours obéir; ce fut une grande découverte pour elle. Ah, ah! dit-elle à son mari, tu ne m'as pas instruite de tous mes droits; ne crains rien, je n'en abuserai pas, mais il est bon de les connoître. Le marquis, séduit par sa grace et sa naïveté, lui répondit en effet comme *un amant*; et Julie, de la meilleure foi du monde, le prit au mot. En même temps, elle étoit si bien née, elle avoit naturellement tant de douceur, qu'elle n'exerça son empire qu'avec délicatesse et des formes aimables; mais elle connoissoit son ascendant, et elle se promit bien d'en profiter dans toutes les occasions essentielles.

Un jour que tous les beaux-esprits se trouvoient rassemblés chez la jeune mar-

quise, on parla de l'amour, et l'on *convint* unanimement qu'une *grande passion* est invincible, que son énergie la justifie toujours, et que d'ailleurs l'amour, loin de pouvoir égarer, épure, exalte la vertu, alors même qu'il est illégitime, et que lui seul enfin donne la véritable bonté (1). Julie, au fond de l'ame, fut très-étonnée qu'un amour adultère pût produire de tels effets; mais comment en douter, quand elle voyoit s'accorder, sur ce point, dix personnes, d'un esprit supérieur, et qui toutes parloient de la vertu avec enthousiasme ?.... Ce jour même, elle eut une longue conversation, tête-à-tête, avec son mari; elle l'aimoit à la folie, et lui exprimoit ses sentimens avec une candeur touchante. Ma chère Julie, lui dit le marquis, conservez toujours cette ingénuité qui vous caractérise; une seule chose dégrade les femmes, c'est la fausseté. Promettez-moi, que si jamais vous preniez pour un autre le sentiment que

---

(1) Ces *vérités morales* sont sur-tout développées dans plusieurs ouvrages nouveaux.

vous avez pour moi, vous m'en feriez l'aveu. Ah! ciel, s'écria Julie, quelle odieuse supposition! Je vous assure, mon ami, qu'indépendamment de la tendresse que j'ai pour vous, j'ai reçu des principes qui suffiroient pour me mettre à l'abri d'une si coupable foiblesse.... — Je veux tout devoir à vos sentimens. Il est très-possible que, par la suite, un autre objet puisse vous plaire; alors ne me trompez pas, je cesserai d'être votre amant, mais je serai toujours votre ami. L'amour ne se commande pas; je regretterai sans doute le bonheur, mais je n'aurai point le droit de me plaindre; je pourrai vous conserver mon estime, et je jouirai de cette douce consolation. Ici, le marquis s'arrêta pour observer l'effet que produisoit sur Julie un discours qu'il croyoit sublime, et qui, dans son opinion, devoit donner la plus haute idée de son esprit et de sa grandeur d'ame. Julie, stupéfaite, le regardoit fixement en silence, ne sachant s'il parloit sérieusement, ou s'il faisoit une plaisanterie. Je vous étonne, reprit le marquis en souriant, cette manière de penser n'est pas

commune, elle demande une force de caractère qui n'appartient qu'à un très-petit nombre d'hommes..... Quoi ! s'écria la marquise, quoi ! mon ami, si je devenois infidelle, et si je vous le disois, vous ne vous fâcheriez pas ? vous ne me mépriseriez pas ? — Non, parce que je suis incapable d'une injustice. Je me flatte que le sentiment qui nous unit sera durable ; mais enfin si, contre mon attente, votre cœur se détachoit du mien ; si, par une séduction, trop souvent irrésistible, il étoit entraîné vers un autre objet, je ne songerai plus qu'à vous donner d'utiles conseils, à vous guider, et à vous éclairer, si votre nouveau choix pouvoit compromettre votre bonheur. Je vous le répète, soyez toujours sincère, ne vous avilissez jamais par des artifices qui révolteroient sur-tout un caractère tel que le mien ; ne me déguisez rien, et dans toutes les suppositions possibles, comptez sur une indulgence sans bornes. — Et vous, mon ami, si vous changiez pour moi, me le diriez-vous ? — Assurément ; cette sincérité doit être réciproque. — Mais cet aveu me feroit tant

de peine ! — Va, rassure-toi, nous sommes nés pour nous aimer toujours.

Cet entretien laissa de profondes traces dans l'esprit de Julie ; elle y pensoit sans cesse, elle étoit tentée d'admirer cette générosité ; cependant elle sentoit bien qu'il étoit impossible de l'accorder avec les maximes de l'Evangile : elle avoit encore un profond respect pour la religion, quoiqu'elle eût déjà perdu une grande partie de sa piété. Elle voyoit clairement que son mari avoit, à cet égard, des opinions fort différentes ; elle s'en affligeoit, et trouvoit ce sujet si grave, qu'elle n'osoit lui en parler ; elle craignoit confusément de ne pouvoir le ramener, et de paroître à ses yeux trop crédule. Il y avoit une chapelle dans la maison, on y disoit la messe tous les dimanches, et le marquis ne manquoit point d'y assister ; mais au bout de quatre mois, la marquise voulut aller à confesse, et passer ce jour-là dans la retraite ; il fallut le dire à son mari, il fit quelques moqueries, Julie répondit un peu sèchement, qu'elle avoit promis à sa grand'mère mourante, d'aimer toujours la religion, et

qu'elle tiendroit son serment. Mais, ma chère, reprit le marquis, votre grand'-mère étoit une femme de beaucoup d'esprit, qui, je vous assure, ne croyoit pas un mot de tout cela. Ma grand'mère n'étoit certainement pas une hypocrite, dit Julie en pleurant. Ne croyez donc pas, interrompit le marquis, que je veuille attaquer sa mémoire; je respecte celle qui dévoua ses dernières années à ma Julie, et si elle existoit, je la chérirois, mais je puis vous protester qu'il est reconnu qu'elle n'avoit aucun préjugé; du moins tant qu'elle a vécu dans le monde, elle a paru les mépriser tous. Elle a cru nécessaire, en province, d'avoir l'air de s'y soumettre; c'étoit en elle une bienséance, et non de l'hypocrisie; moi-même, quand je suis dans mes terres, je me conduis ainsi. — Quoi! l'on vous a dit que ma grand'mère, quand elle habitoit Paris..... — Avoit beaucoup de philosophie. — Qu'est-ce que la philosophie? — C'est de ne croire que ce que la raison conçoit et approuve. — Mais il y a tant de choses, que les savans même, dit-on, ne peuvent concevoir.... — Revenons

à votre grand'mère : n'avez-vous pas vu chez mon oncle, le vieux comte d'Orgimont? — Oui. — Eh bien! il a été pendant quinze ans l'amant de votre grand'mère. — L'amant de ma grand'mère! cela est incroyable..... Et qui pourroit se souvenir de cela? — Lui-même, et plusieurs autres vieillards ses contemperains. — Ma pauvre grand'mère! elle étoit si vieille, si sourde! il est impossible qu'elle ait eu un amant. — C'est un fait, et avant le comte d'Orgimont, elle a eu le maréchal de R***.... — Si vous saviez tout ce qu'elle disoit contre les amans, vous ne pourriez jamais croire cela. — J'espère que vous ne supposez pas que je sois capable d'inventer de semblables histoires? — Ah, Dieu! je suis certaine que vous en êtes persuadé. Mais vous n'existiez pas dans ce temps-là. — Le comte d'Orgimont a conservé toutes les lettres de votre grand'mère; mon oncle en a vu plusieurs; il m'a dit qu'elle écrivoit d'une manière très-passionnée. — Des lettres d'amour de ma grand'mère! comme cela doit être curieux! après cela on peut tout croire. Je ne serai plus étonnée de rien, si

ma grand'mère a écrit des lettres d'amour.....

Quelques jours après cette conversation la marquise se mit à lire les *OEuvres de Voltaire*, se promettant de feuilleter ensuite les livres des autres philosophes. Ce *plan d'études*, joint aux entretiens philosophiques qu'elle écoutoit chaque jour. étendit rapidement ses idées. Au bout de cinq mois de mariage, la douce et naïve Julie commençoit à perdre de sa *niaiserie*, et à disserter elle-même, assez passablement, sur les *passions ;* elle avouoit déjà que *bien des choses* dans la religion *répugnoient à sa raison.* On applaudissoit à ses progrès, on l'enivroit de louanges sur son esprit, et l'on développoit ainsi en elle une émulation *de gloire* dont on pouvoit tout attendre pour l'avenir.

Le marquis desiroit passer tout l'automne à la campagne ; mais Julie, avec autant de décision que de grace, voulut retourner à Paris, et loua deux loges aux spectacles, l'une à l'Opéra, l'autre à la Comédie. Le marquis avoit eu, avant son mariage, des liaisons *très-intimes* avec la

comtesse de C*** ; c'étoit une femme de la cour, d'une conduite scandaleuse, mais qui jouissoit de toute la considération que peuvent donner l'éclat de la naissance et la fortune. Le marquis pensoit qu'un homme ne doit jamais se brouiller avec la femme dont il a été l'amant; et qu'alors même qu'il vient de la quitter, il est de *bon goût* de paroître assidûment chez elle : c'est ce qu'on appeloit *des procédés.* Cette conduite préservoit un homme de tout le blâme que peut attirer l'inconstance. Et c'est ainsi que *l'usage du monde*, entièrement perfectionné de nos jours, étoit devenu, dans presque toutes les circonstances de la vie, la sauve-garde du mépris, et le supplément de la sensibilité.

Le marquis, ayant d'ailleurs des intérêts d'ambition qui l'engageoient à ménager la comtesse, mena sa femme chez elle, et ne cacha point ses motifs à Julie. Cette dernière se sentit d'abord de l'éloignement pour une femme qui avoit une si mauvaise réputation ; ensuite elle la trouva aimable, elle s'amusa chez elle, et finit par la prendre en amitié. Ce fut alors que tous les prin-

cipes de l'éducation *provinciale* se trouvèrent véritablement ébranlés. On ne se rappeloit distinctement de la vieille grand'-mère, qu'une seule chose (qui n'étoit qu'une calomnie), c'est qu'elle avoit eu pour amans le maréchal de R*** et le comte d'Orgimont. On opposoit avec succès ce souvenir à quelques petits scrupules incommodes que l'on éprouvoit encore quelquefois.

Bientôt Julie convint nettement qu'il est impossible d'avoir de l'esprit, et de conserver de la religion, et que si Pascal et Bossuet eussent pu lire *Candide, la Pucelle* et l'*Esprit*, ils n'auroient pas manqué de travailler à l'*Encyclopédie*, au lieu de s'amuser à écrire ces pensées, ces discours, ces oraisons funèbres qui ne contiennent pas une idée philosophique. Julie s'affligeoit aussi que ce pauvre Fénélon, persécuté pour son Télémaque, eût pris la peine inutile de composer ce poëme, refait philosophiquement dans un tout autre style, sous le titre de *Bélisaire*. Enfin Julie rejeta le christianisme pour suivre la *religion naturelle*. Elle devint déiste, et par

conséquent une parfaite moraliste; car, comme on le lui avoit répété souvent, *la morale n'est corrompue que par son mélange avec la religion* (1), et c'est pourquoi les incrédules ont des mœurs si pures et si austères. Le marquis, enchanté de l'essor rapide que prenoit sa femme, répétoit avec orgueil à ses amis : Ne vous l'avois-je pas dit, que je la rendrois philosophe ? Dans une effusion de cœur, il avoua à Julie que, toute réflexion faite, il étoit matérialiste et même athée. Ma chère Julie, ajouta-t-il, *parlons franchement ; il n'y a point d'ame ; ce systême, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple* (2). Et moi, dit Julie, je doute de tout. Vous êtes sceptique? reprit le marquis. Oui, répondit Julie, charmée de ce mot scientifique, oui, je suis sceptique : et l'on s'empressa d'annon-

(1) M. de Condorcet. *Vie de M. Turgot.*

(2) Voltaire. *l'A. B. C.* L'auteur répète formellement la même chose dans ses *Lettres de Memmius*, et dans plusieurs ouvrages, et il l'insinue dans presque tous ses autres écrits.

cer à toute la société que Julie, après de profondes méditations, se bornoit invariablement au *scepticisme*.

Julie réussit parfaitement dans le monde. On trouvoit en elle un mélange piquant de finesse, de franchise et d'ingénuité, et ce goût vif pour les amusemens, qui, joint à l'esprit, répand tant d'agrément dans la société. Julie se livroit avec ardeur à la plus extrême dissipation, mais elle aimoit toujours passionnément son mari; d'ailleurs elle étoit si jeune, qu'aucun homme n'eut l'idée de s'occuper d'elle. Rien, dans le cours de cet hiver, ne troubla la tranquillité de ces deux époux. Seulement, au printemps, le marquis se permit quelques représentations sur l'énorme dépense et les dettes de Julie. En vérité, mon ami, répondit-elle, j'ai sur-tout dépensé tout cet argent, par un sentiment de bienfaisance pour faire travailler des ouvriers; puisqu'il vaut mieux *acheter* que *donner*, j'ai cru ne pouvoir faire trop d'emplettes. Fort bien, dit le marquis en souriant; mais, en faisant *ces bonnes actions*, il faut tâcher de ne pas vous ruiner. Julie fit peu d'attention à

cette leçon; elle étoit devenue trop *bonne citoyenne* pour se décider facilement à modérer son patriotisme. On passa l'été et l'automne dans les maisons des princes, et à Fontainebleau. Julie vit à Lille-Adam une étrangère dont la beauté faisoit beaucoup de bruit : sa célébrité, plus encore que sa figure, fixa sur elle les regards du marquis; il eut envie de lui plaire, il y réussit. Julie s'en aperçut un peu : elle n'étoit pas tout-à-fait formée, elle ne vit que de la coquetterie d'un côté, de la galanterie de l'autre; elle eut de l'inquiétude; elle questionna, et le marquis lui donna l'exemple d'une sincérité parfaite. Il fit un aveu qui, quelques mois anparavant, auroit indigné Julie, mais qui, à eette époque, ne lui causa que du dépit et de la douleur. Le marquis l'assura qu'il l'aimoit toujours avec la même passion, elle en douta; il ajouta que la franehise expioit tous les torts. Julie trouva qu'il ne falloit plus eombattre cette idée, et même, de ce moment, elle l'adopta véritablement.

L'hiver ne s'écoula pas sans orages. Julie passoit une grande partie de sa vie chez la

comtesse de C***. Elle y voyoit les hommes les plus estimables de la société; elle paroissoit en distinguer un; il s'appeloit le vicomte de Murcé : c'étoit un homme à bonnes fortunes; il avoit quarante-cinq ans, fort peu d'esprit; mais rien ne déguise la médiocrité comme un ton décidé et un grand usage du monde. Le vicomte de Murcé avoit cette espèce de douceur qui vient de l'insouciance et du manque de caractère, mais qui préserve, comme la bonté, de l'aigreur et du ressentiment. Il ne disputoit jamais que pour soutenir la conversation; et, dans la crainte de s'appesantir, il se contentoit communément d'entamer une discussion, et de la laisser terminer aux autres. Manquant de la finesse et de l'esprit qui rendent observateur, il ne remarquoit que les petits ridicules les plus frivoles : une expression, un mot de *mauvais ton* étoit, pour lui, la chose la plus frappante; il s'en moquoit, dans sa société, d'une manière assez plaisante. Ce genre de critique le rendoit redoutable, et lui donnoit beaucoup de considération. Ses décisions, sur ce point, étoient des espèces d'oracles; on les citoit

comme des sentences sans appel, et l'on répétoit unanimement qu'il avoit *un goût parfait*, quoiqu'à tout autre égard, ses jugemens n'eussent pas le sens commun. Il connoissoit parfaitement les femmes, et il avoit un ascendant particulier sur les jeunes personnes; il savoit les amuser, gagner leur confiance et les faire valoir; il établissoit leur réputation d'esprit et d'agrémens. On desiroit son suffrage, afin d'en obtenir beaucoup d'autres, et souvent, en faisant tant de frais pour lui plaire, on se trouvoit engagée sans avoir su prévoir où pouvoient conduire toutes ces avances, et l'intimité qui en devenoit la suite.

Le marquis, qui étoit plus amoureux que jamais de sa femme, ne vit pas, sans ombrage, sa liaison avec le vicomte. N'osant montrer son inquiétude, il tâcha d'éloigner Julie de la comtesse, mais tous ses efforts furent inutiles. C'est vous, lui dit la marquise, qui m'avez menée chez elle, j'y répugnois; maintenant que je la connois, je l'aime. Cependant, dit le marquis, vous ne pouvez l'estimer. — Pourquoi donc? Elle a eu dix amans. — Mais elle est si

franche ! elle ne s'en cache pas, je vous assure....— Cette indécence même est un tort de plus. — Ne m'avez-vous pas dit que la sincérité expie toutes les fautes ? — Oui, les foiblesses, mais un tel déréglement !.... Si elle étoit capable d'une passion véritable, je l'excuserois. — Mon ami, aviez-vous une *grande passion* pour cette étrangère dont vous avez été l'amant à Lille-Adam? — Peut-on comparer les mœurs d'un homme à celles d'une femme ? — Cela se pourroit très-bien si l'on n'avoit pas de préjugés. Souvenez-vous de la relation d'*Otahiti* (1) que vous m'avez fait lire !..... Au reste, je n'approuve point la conduite de la comtesse, je la condamne par sentiment, et non par principes; ainsi, l'indulgence envers elle est une justice et un devoir.

Le marquis ne sachant que répondre, prit en secret la résolution de se brouiller avec la comtesse. Il saisit un prétexte frivole pour lui faire une scène très-violente,

(1) *Supplément du Voyage de Bougainville* de Diderot.

et il rompit avec elle d'une manière éclatante. Il imaginoit que Julie alors n'oseroit plus la voir. Il se trompa. Julie, avec sa décision enfantine, et ses principes philosophiques, donna tout le tort à son mari, et déclara positivement qu'elle ne sacrifieroit point son amie; et dès le lendemain de la rupture elle fut souper chez elle. La comtesse s'attendrit, l'accabla de caresses; le vicomte loua *son caractère* avec enthousiasme. Ainsi, Julie fut bien persuadée que l'on fait une action héroïque en résistant aux volontés de son mari, en convenant qu'il est injuste, et en affichant un grand sentiment pour ceux qui sont devenus ses ennemis. Elle rentra chez elle, et revit le marquis sans aucun embarras; il voulut lui faire des reproches, elle lui sauta au cou, le caressa, plaisanta; il essaya de la raisonner, de lui faire comprendre ses devoirs; elle parla d'amour, d'égalité, lui répéta ses propres phrases, et le philosophe commença à s'effrayer de l'usage que son aimable disciple faisoit déjà de ses leçons. Lorsqu'un homme se laisse subjuguer par une femme de cet

âge, l'empire qu'il accorde n'a point de bornes, parce que le despotisme d'un enfant n'est tempéré par aucune réflexion sensée : et comment se fâcher contre un objet séducteur qui rit, qui pleure, qui caresse avec tant de grâce? comment gronder sérieusement un être charmant dont la révolte ne paroît être qu'une mutinerie pleine de gentillesse, et dont la déraison ressemble à l'innocence ?

Le marquis n'osant, ne pouvant parler en maître, eut recours à la prière ; mais Julie prétendit que, puisqu'il reconnoissoit son tort, il devoit le réparer, et se raccommoder avec la comtesse; il voulut s'en défendre, et Julie lui coupant la parole, en mettant sa main sur sa bouche : je l'ordonne à mon amant, dit-elle; s'il a toujours pour moi le sentiment qu'il m'inspire, il obéira. Le pauvre marquis se soumit; Julie le mena en triomphe chez la comtesse, il y fut de la plus mauvaise grace du monde, on le reçut avec une dignité remplie de sécheresse. Cette démarche lui donna un ridicule; le vicomte s'en moqua plaisamment *en petit comité* ;

où loua Julie, et même on la fit rire aux dépens de son mari, et elle perdit entièrement le peu de considération qu'elle avoit conservé pour lui.

On étoit à la fin d'avril, et Julie n'avoit nulle envie d'aller à la campagne; mais le marquis reçut un courrier qui lui apprit que sa mère, qui étoit à Bordeaux, se mouroit d'une fièvre maligne. Julie avoit un bon cœur, et malgré le chagrin qu'elle éprouvoit de se séparer de sa société, et de s'éloigner de Paris, elle n'hésita point à suivre son mari; elle partit. Elle trouva sa belle-mère fort malade encore; Julie la soigna et la veilla avec affection, quoiqu'elle eut souvent entendu dire que *dans les grands principes de l'intérêt de la patrie, il est utile d'éteindre l'amour paternel et filial; que tous ces liens de pères et d'enfans peuvent nuire à ceux de citoyens, et produisent seulement des vices sous l'apparence de vertus; de petites sociétés dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindroient à la fin dans les ames, toute espèce d'amour pour la*

patrie........ et qu'on ne peut soustraire les peuples à ces calamités qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, et en déclarant les citoyens enfans de l'état. C'est le seul moyen d'étouffer les vices (1). La marquise connoissoit ces maximes; aussi, ne se crut-elle point obligée de rendre de tels soins à sa belle-mère; elle cédoit aux mouvemens de son cœur qui, dans quelques occasions, influoient encore sur sa conduite, en dépit de la philosophie.

Lorsque la malade fut convalescente, la marquise reçut des visites et les rendit; on lui donna des fêtes. Elle se plut à Bordeaux, y passa toute la belle saison, et ne revint à Paris, avec sa belle-mère et son mari, que sur la fin du mois de décembre. Précisément à cette époque, le marquis fut obligé d'aller recueillir une succession en Dauphiné, et de partir précipitamment. Il laissoit à regret sa femme à Paris; mais, depuis quelques mois, il étoit parfaitement content de sa conduite,

---

(1) *De l'Esprit.*

il comptoit beaucoup sur la surveillance de sa mère, et d'ailleurs il se flattoit de revenir avant six semaines.

Aussitôt que son mari fut parti, Julie courut chez la comtesse; elle fut reçue à bras ouverts. Elle revit le vicomte qui, plus en faveur que jamais, venoit d'être reçu *chevalier de l'ordre;* elle trouva que ce cordon bleu ajoutoit encore à l'élégance et à la noblesse de sa figure : l'idée qu'on attachoit à cette décoration la rendoit, sur-tout aux yeux des femmes, la plus belle parure d'un homme, et celle qui lui seyoit le mieux. La marquise, dévouée à cette société, y passoit sa vie; sa belle-mère voulut lui faire des représentations à ce sujet, Julie les reçut avec légéreté, s'en moqua avec ses amis; et ne changea rien à sa conduite. Un jour ayant dit devant le vicomte qu'elle aimoit la danse, il annonça un moment après qu'il donneroit un bal, mais il refusa d'en désigner le jour. Lorsque Julie se retira, il sortit en même temps, et lui donna le bras. En descendant l'escalier, il lui demanda quel jour elle fixoit pour le bal.

Julie, émue, le regarda avec surprise, et le vicomte, répondant à sa pensée, dit seulement : et à quelle autre?....... La marquise fut charmée de ce peu de mots; les femmes aiment les réticences, et qu'on les devine (quand elles ne veulent rien cacher), c'est-à-dire, qu'on leur épargne l'embarras de s'expliquer. Elles trouvent dans ce langage mystérieux, dans ces phrases coupées, ces petits mots qui sous-entendent tant de choses, une certaine délicatesse qui leur plaît, et une sorte de pénétration qui les touche; elles ont tort; l'amour et la sensibilité s'expriment rarement ainsi. La langue du cœur est riche, abondante, harmonieuse, mais elle manque de finesse et de précision.

Julie fut *à la fête donnée pour elle*, tout y flatta sa vanité; la somptuosité du bal, les éloges prodigués à celui qui le donnoit, *la gloire* de fixer sur elle l'attention et les regards de l'homme dont tout le monde vantoit le goût, la grâce et la magnificence, le plaisir de voir que le vicomte s'occupoit d'elle trop exclusivement, pour que ses sentimens ne fussent

pas remarqués...... la jalousie de quelques femmes, la curiosité, l'étonnement, l'humeur et le dépit des autres; que *d'émotions heureuses* produisirent ces différentes observations, et toutes ces pensées !....... Le vicomte demanda à Julie la permission d'aller chez elle, et il y fut le lendemain. Là, il déclara ses sentimens; il ne supposoit pas qu'une femme si supérieure eût des *préjugés*. Comment démentir une opinion si glorieuse? Entre un amant et une femme philosophes, il ne s'agit que de savoir si l'on se convient, ou si l'on ne se convient pas, puisque tous les deux s'accordent à penser qu'il faut suivre les impulsions *de la nature;* que l'amour, même illégitime. dès qu'il est violent, ne peut qu'*épurer* l'ame et perfectionner *la beauté*. Les philosophes écrivent quelquefois, comme on sait, de longs romans; pourquoi ces ouvrages sont-ils si singulièrement ennuyeux? C'est, sur-tout, parce que les auteurs, par condescendance pour les lecteurs vulgaires, ne conduisent pas franchement les intrigues d'amour avec la rapidité qu'exigeroient les caractères.

Quand on est d'accord sur la croyance et sur les principes, un *oui*, ou un *non* suffisent, et l'amour, traité *philosophiquement*, n'admet plus ces petits détails d'incertitudes, de résistance, de combats, de remords, qu'il faut laisser aux écrivains médiocres. L'amour, ainsi dépouillé de toute la puérilité des *préjugés*, n'offre plus que de *grands traits*, mais il n'a plus de nuances, et ne sauroit certainement former, avec vraisemblance, des romans en plusieurs volumes.

Le roman de Julie et du vicomte fut très-*philosophique*; tout fut arrangé, décidé, conclu dès ce premier rendez-vous. On se promit de se revoir tous les jours, et au bout d'un mois, tout le monde sut, à n'en pouvoir douter, que le vicomte de Murcé étoit l'amant de la marquise de Clange. Cependant le marquis revint; il arriva à midi; il avoit voyagé toute la nuit, pour revoir un peu plus tôt, après deux mois d'absence, la femme qu'il adoroit, et dont il étoit mécontent; car depuis cinq semaines, il n'avoit reçu d'elle que cinq ou six petits billets bien froids.

Il trouva la marquise seule dans sa chambre ; elle le reçut avec amitié, mais avec un calme dont l'amour ne sauroit se contenter ; il le lui reprocha. Julie garda le silence ; son mari, étonné, la pressa de parler. Sans doute, je le dois, dit enfin Julie, avec l'air du monde le plus tranquille ; mais, mon ami, je crains de vous faire de la peine..... — Comment ? — Il faut que je vous fasse une confidence...— Une confidence ! — Oui, mon ami, et j'ai l'enfantillage d'être, sinon embarrassée, du moins un peu troublée.... — De grace, expliquez-vous. — Je sais à quel point vous êtes au-dessus des préjugés ; en ne vous cachant rien, je n'ignore pas que je me mets à l'abri de tout reproche : je me rappelle parfaitement nos conventions... — Au fait, que voulez-vous dire ? — Mon ami, la passion ne se commande pas, vous serez toujours mon ami le plus cher ; mais... — Vous ne m'aimez plus ?.... — Je n'ai plus d'amour pour vous ; j'aime le vicomte de Murcé... A ces mots, le marquis pâlit, la douleur et la colère le rendirent immobile ; et Julie, ne lui supposant qu'un cha-

grin involontaire, reprit la parole : Voilà, dit-elle avec attendrissement, ce que j'ai craint ; je vous afflige !.... Cependant je vous avois promis une parfaite sincérité, j'ai dû tenir mon serment. Et vous, mon ami, vous m'avez donné votre parole de me conseiller, de me guider.... Je me flatte que vous ne blâmerez point le choix que j'ai fait, il est généralement approuvé.... — Comment ! le vicomte de Murcé est votre amant ? — Oui, mon ami, et depuis six semaines. Il a, pour moi, la passion la plus violente.... Perfide ! s'écria le marquis, pouvez-vous avoir l'inconcevable effronterie de me déclarer, avec un tel sang-froid, votre ignominie et ma honte ? A ces mots, Julie se mit à rire : ces grands mots-là, dit-elle, pourroient effrayer une pensionnaire qui sort du couvent ; ils m'auroient fait bien peur, il y a trois ans ; mais aujourd'hui !... — Non, cette profonde corruption, à dix-huit ans, est incompréhensible !... — Si vous me desiriez tous les scrupules de l'ignorance et de la superstition, il falloit me les laisser, je les avois. — N'y a-t-il pas un mi-

lieu entre la superstition et le mépris de tous les principes ? — Des principes ! j'ai tous les vôtres et ceux de vos amis. Je suis bonne, compatissante, tolérante, je suis sincère, je ne vous trompe point; que pouvez-vous me reprocher?... mais j'excuse un premier mouvement, je suis sûre que vous en sentirez bientôt l'injustice et l'extravagnce, n'est-ce pas, mon ami?... Le marquis, ne pouvant ni répondre, ni contenir sa fureur, sortit brusquement, sans proférer une parole. Julie, qui n'étoit pas même émue, sonna ses femmes et se mit à sa toilette.

Cependant le marquis se trouvoit d'autant plus à plaindre, que son malheur étoit son ouvrage, qu'il le sentoit enfin, qu'il n'y voyoit point de remède, et qu'il étoit plus amoureux que jamais. Une jeune femme, pervertie par un amant, peut être éclairée sur son égarement, on peut lui prouver qu'elle a été séduite et trompée, parce qu'on avoit intérêt à l'abuser et à la séduire; mais la corruption qui vient d'un mari est sans ressource. Un mari seul peut donner aux sophismes af-

freux du vice tout le poids et toute l'autorité de la raison. En corrompant sa femme, il parle, il agit contre lui-même; comment ne pas le croire? Ce désintéressement, ou, pour mieux dire, cette imprévoyance de la folie, en donnant à des discours insensés l'apparence de la vérité la plus impartiale, dissipe tous les doutes et détruit à jamais jusqu'au germe des remords.

Le marquis ne savoit à quel parti s'arrêter; il falloit absolument renoncer à l'espoir de changer les opinions de Julie, et de modérer sa philosophie. Enfin Julie, avec ses idées d'indépendance, méprisoit l'autorité d'un mari, et se moquoit de ses ordres. Que faire donc? fermer les yeux sur ses désordres? mais on étoit amoureux. Se battre avec le vicomte, Julie trouveroit cette action atroce et remplie d'inconséquence, et le meurtrier de son amant deviendroit pour elle un objet d'horreur. Se séparer d'elle? l'amour encore s'y opposoit. D'ailleurs elle n'avoit que dix-huit ans, son déshonneur étoit constaté; mais nul éclat public n'autorisoit à un parti

si violent..... Après avoir fait toutes ces réflexions désespérantes, le marquis prit une résolution bizarre qui, du moins, s'accordoit mieux avec sa conduite passée et les sentimens qu'il avoit eu l'imprudence de montrer jusqu'alors. Il écrivit à Julie un billet conçu en ces termes :

« Votre cruelle indifférence m'a percé le
» cœur ; vous avez changé, et je vous
» aime toujours avec passion...... Laissez-
» moi du moins l'espérance qu'avec le
» temps je pourrai réclamer ce cœur géné-
» reux et sincère, ce cœur qui fut à moi,
» et sans lequel je ne puis vivre ! » Enfin, dit Julie, voilà une lettre raisonnable et touchante! Elle se rendit chez son mari, l'embrassa, lui promit toutes *les consolations de l'amitié;* elle fut ensuite à l'Opéra, et de là souper chez son amie, la comtesse de C***.

Le marquis avoit vendu sa maison de campagne, Julie vouloit en avoir une; le marquis lui dit le même soir qu'on lui en offroit une charmante à quatre lieues de Paris, et il lui proposa de l'aller voir le lendemain. Julie y consentit; et il fut con-

venu qu'on prendroit des chevaux de poste, afin d'aller plus lestement. On étoit au mois de mars, le temps étoit beau, on partit le lendemain à dix heures du matin. Au bout d'une heure et demie, Julie remarqua que l'on devroit être arrivé. Le marquis répondit qu'on avoit pris le chemin le plus long, et, sur-le-champ, il parla d'autre chose. Enfin, on s'arrêta devant une maison de poste; on avoit fait six lieues, et Julie fut étrangement surprise de voir qu'on atteloit à la voiture un nouveau relais de chevaux de poste. Que signifie ceci? demanda-t-elle avec émotion; où me conduisez-vous donc?..... — Dans une terre charmante que je possède en Touraine.... — En Touraine!...... quelle trahison et quelle tyrannie!..... — Ma chère Julie, rendez-moi plus de justice, je ne suis point un tyran; si je me conduisois en mari offensé, j'aurois ordonné; je ne veux être qu'un amant passionné, mais je suis un amant malheureux et jaloux, et je vous enlève....... Et moi, reprit Julie, je m'échappe. En disant ces mots, elle voulut ouvrir la portière; le marquis prit ses deux

mains dans les siennes, et la retint avec force immobile à sa place. Dans ce moment la voiture partit au grand galop. Quelle indigne violence! s'écria Julie en pleurant; qu'y gagnerez-vous, poursuivit-elle, je vous haïrai, et je me sauverai. Point du tout, reprit froidement le marquis, vous vous amuserez en Touraine; vous y trouverez fort bonne compagnie, je vous y donnerai des fêtes ravissantes; nous y jouerons la comédie, et vous y oublierez un fat beaucoup trop médiocre par son esprit, pour tourner la tête d'une jolie femme, et beaucoup trop vieux pour vous plaire. Malgré les promesses du marquis, Julie voulut encore s'affliger et se plaindre; mais le marquis lui représenta qu'un enlèvement est un événement glorieux pour une femme, et presque indispensable dans un roman; Julie se calma, et, sur la fin du voyage, elle eût même assez de *force d'esprit* pour s'égayer et pour plaisanter elle-même sur cette aventure.

Arrivée dans son château, elle en trouva la situation agréable; elle reçut des visites, on lui procura des amusemens, et elle com-

mença à penser que l'on pouvoit passer sans désespoir quelques mois en Touraine.

Le marquis avoit un fils naturel, âgé de dix-huit ans, qu'il avoit fait élever philosophiquement, mais avec soin. Il se nommoit *Belmont*. Quelques années après la naissance de cet enfant, le marquis déclara qu'il ne vouloit pas qu'on lui donnât la plus légère notion de religion; mais que lorsqu'il auroit quinze ou seize ans, on lui proposeroit d'en choisir une à son gré; ce qui fut ponctuellement exécuté : ce systême alors étoit fort à la mode; les esprits forts le trouvoient parfaitement raisonnable. Quand le jeune Belmont eut seize ans, son père un jour lui dit très-gravement que sa raison étant formée, il étoit en état de réfléchir sur les différentes sectes du christianisme, et qu'il le laissoit le maître de se faire catholique, ou luthérien, ou calviniste, ou quaker, etc., etc., etc. Belmont, concluant naturellement de cette indifférence que son père ne croyoit à aucune religion, demanda naïvement pourquoi l'on excluoit de son choix les religions juive et mahométane? Le marquis ne s'attendoit

pas à cette question, et il éluda d'y répondre. Quelques jours après, Belmont prit des informations sur la quantité de volumes qu'il falloit lire pour acquérir les lumières qui pouvoient le guider dans son choix, il connut que sa vie entière, en la supposant longue, ne suffiroit pas à cette étude; ce qu'il avoit entendu dire vaguement du paradis de Mahomet, lui donnoit une inclination particulière pour cette religion; mais comme il ne savoit pas le turc, il fut obligé de renoncer au projet d'étudier le *Koran* et la *Sunna*. Dans ces entrefaites, on le fit entrer au service. Il partit pour sa garnison, emportant avec lui quelques livres philosophiques, à la vérité choisis, que lui avoit donnés son père; mais il aimoit la lecture, il étoit curieux, il voulut lire les *œuvres complètes* des philosophes qu'il admiroit, et il devint l'un de leurs plus zélés disciples. Il avoit une figure charmante, de l'esprit, beaucoup d'audace et de vivacité dans le caractère, des talens agréables, des manières remplies de grace, et des passions plus impétueuses encore que celles de son père. Son régiment se trou-

voit en garnison à deux lieues de la terre du marquis, il s'empressa d'aller voir celui que la bienséance alors ne lui permettoit pas d'appeler son père en public, mais auquel il avoit toujours donné ce nom dans ses lettres et dans leurs entretiens particuliers. Julie n'avoit vu Belmont que dans les commencemens de son mariage. Il étoit alors si jeune et si timide, qu'elle n'avoit remarqué que sa jolie figure; mais il fixa toute son attention lorsqu'elle le revit au bout de trois années, leste, confiant, brillant, et vivement occupé d'elle. Par les ordres de la marquise, on fit faire un théâtre et l'on joua la comédie. Les rôles d'*amoureux* et d'*amoureuses* furent parfaitement remplis par la marquise et par Belmont. Ce dernier n'avoit jamais vu de femme aussi séduisante que Julie, il prit pour elle une passion que nul principe ne combattoit. Les livres de ses maitres l'avoient familiarisé depuis long-temps avec les idées révoltantes d'adultère et d'inceste (1). La reconnois-

(1) *Les Lettres Persanes* qui contiennent un épisode dont l'intérêt est fondé sur les amours in-

sance qu'il devoit à un père qui le chérissoit, ne l'arrêta pas; il avoit si souvent entendu dire que la passion excuse tout, *justifie tout!*........ Julie, aussi *éclairée*, aussi intrépide que lui, s'aperçut promptement du sentiment qu'elle inspiroit; elle laissa prendre des espérances, et bientôt un aveu formel les confirma. Alors Belmont sollicita un rendez-vous secret; on lui opposa, pour la forme, quelques scrupules; il étoit bien jeune, il s'effraya, s'affligea; il écrivit un billet passionné, qu'il lui remit le soir à une répétition de comédie. Julie tenoit un sac à ouvrage dans lequel elle enferma ce billet en attendant qu'elle pût le lire à son aise; mais son mari, qui déjà soupçonnoit cette intrigue, avoit, du coin d'une coulisse, tout observé et tout vu. Il dissimula, et, durant toute la répétition, il ne

---

cestueux d'un jeune homme et de sa sœur; le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot, dans lequel on déclare nettement que l'*inceste* d'un père avec sa fille, loin d'être un crime, est une chose qui ne répugne ni à la raison, ni à la nature, et qui même, dans certain cas, peut être une *bonne action*.

quitta pas sa femme un seul instant. Après la répétition, il lui donna le bras pour la reconduire dans le salon ; sur-le-champ il proposa de danser; Julie voulut aller dans sa chambre, il la suivit, sous un prétexte naturel, et avec l'air le plus simple ; Julie ne lui croyant aucun soupçon, mit le sac dans un tiroir de commode, dont elle n'osa prendre la clef, ensuite elle sortit de sa chambre, rentra dans le salon, et se mit à danser; alors le marquis disparut, il fut s'emparer du sac, et s'enfermer dans son cabinet; il trouva la lettre, l'ouvrit, et lut ce qui suit :

(1) « Comment as-tu la puissance de » supporter l'état où je suis? de refuser un » mot qui le feroit cesser comme par en- » chantement; je ne te reconnois pas, tu » permets à tes idées sur la vertu d'altérer » ton caractère : prends garde, tu vas l'en- » durcir, tu vas perdre cette bonté par- » faite, le véritable signe de ta nature

---

(1) Cette letre entière n'est qu'une *citation.* L'auteur de ce Conte ne sait pas faire parler des amans *philosophes.*

» divine...... Ne va point, par de vaines » subtilités, distinguer en toi-même la » conscience de ton cœur ; interroge-le ce » cœur.... il t'entraîne vers moi, c'est ton » Dieu, c'est la nature, c'est ton amant » qui te parle..... Crois-moi, il y a de la » vertu dans l'amour, il y en a même dans » ce sacrifice entier de soi-même à son » amant, que tu condamnes avec tant de » force.... Je veux te lier pour jamais, je » veux affranchir ton ame, violemment et » sans retour, de tous les scrupules vains » qui la retiennent encore..... Oublie tout » ce qui n'est pas nous, nos ames se suffi- » sent; anéantissons l'univers dans notre » pensée, et soyons heureux ».

Quoiqu'après la lecture de cette lettre le marquis fût transporté de fureur, il vit néanmoins avec plaisir que Julie n'avoit pas encore consenti tout-à-fait à *l'anéantissement de l'univers*.

Il envoya chercher Belmont, et aussitôt qu'il l'apperçut : Vous êtes, lui dit-il, un ingrat et un monstre; sortez à l'instant de chez moi, et n'y reparoissez jamais. A ces mots, il lui tourna brusquement le

dos, et se rendit dans le salon. Julie n'y étoit plus; elle cherchoit vainement son sac dans sa chambre, elle questionnoit toutes ses femmes, elle étoit dans une extrême agitation. On vint l'avertir que le souper étoit servi : il y avoit beaucoup de monde, il fallut s'aller mettre à table. Elle chercha inutilement des yeux le jeune Belmont. Quelqu'un demandant ce qu'il étoit devenu, le marquis répondit froidement *qu'une lettre* venoit de l'obliger de retourner à sa garnison. Alors la marquise connut, à n'en pouvoir douter, que son mari avoit volé le sac à ouvrage, et qu'il possédoit la lettre qu'elle n'avoit pu lire; le dépit et la colère lui ôtèrent tout son embarras, et tout le reste de la soirée elle fut avec son mari d'une aigreur et d'une impertinence très-remarquables. Le pauvre philosophe, entièrement subjugué, fut déconcerté par cet étrange conduite; cependant, quand il se retrouva seul avec sa femme, il voulut faire quelques reproches, mais on lui coupa la parole, en lui débitant avec impétuosité une demi-douzaine de maximes philosophiques qu'on

tenoit de lui; il se borna donc, pour cette fois, à se plaindre du peu de *sincérité* que l'on avoit eu pour lui dans cette occasion. Ce reproche vous sied bien, dit Julie en haussant les épaules; vous m'avez corrigée de ma candeur par la manière extravagante dont vous avez reçu ma première confidence... Le marquis fut presque réduit à convenir qu'il avoit tort; il implora son pardon. Julie, décidée à le tromper désormais, sentit que le moyen d'y parvenir étoit de se racommoder avec lui; ne jouant plus que le rôle d'une courtisane avec son mari, elle le réduisit par quelques caresses et des graces, lui laissa toutes ses inquiétudes, et reprit tout son empire.

Le lendemain, le marquis reçut de son fils une lettre conçue en ces termes:

MONSIEUR,

Vous avez découvert le secret de mon cœur, il a dû vous déplaire, et je m'en afflige; mais ma conscience ne me reproche rien, et j'ose vous dire sans détour que je

n'ai vu, dans la manière dont vous m'avez traité, que de l'inconséquence et de l'injustice. Je ne suis point *ingrat*, car je vous aime, je vous honore, et je reconnois avec plaisir vos bienfaits ; le plus grand de tous est de m'avoir donné une excellente éducation qui m'a garanti du joug de la superstition, et qui me délivre des entraves des préjugés. Vous avez voulu que je fusse l'élève et le disciple de la nature, j'ai profité de toutes vos leçons. Comment pouvez-vous m'appeler *un monstre*, parce que je cède à l'attrait irrésistible des graces et de la beauté? *Les passions sobres font les hommes communs* (1); voudriez-vous que je fusse un homme vulgaire? *Le sentiment est l'ame des passions; or, le sentiment n'est point libre, ce n'est point parce qu'on le veut qu'on aime ou qu'on hait; il ne peut donc être criminel* (2). J'ai dû respecter votre repos; c'est ce que j'ai fait; je ne me suis point vanté du sentiment que j'inspirois; je n'ai point pris de

(1) Helvétius. *De l'Esprit*.
(2) *De l'Esprit*.

confidens; je n'ai eu ni indiscrétion, ni fatuité : que pouviez-vous exiger de plus d'un homme dans le délire de la passion ? Vous ne m'objecterez pas cette sentence triviale : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît*, car nous avons lu tous les deux, dans les ouvrages du philosophe que nous adorons, que ce n'est là *qu'une maxime de justice raisonnée*, et que la *loi naturelle dit seulement : Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible* (1). Rien ne motive donc le traitement injurieux que j'ai reçu de vous. Ah! les outrages dont vous m'avez accablé, ne me confirment que trop la vérité de cette sentence philosophique : *On n'aime plus ses enfans, dès qu'ils ont atteint l'âge de l'indépendance* (2). Je cesserai de me présenter chez vous, mais je me flatte que d'ailleurs vous voudrez bien ne tyranniser ni mes sentimens, ni ma conduite.

---

(1) J. J. Rousseau. *Discours sur l'Inégalité des Hommes.*

(2) *De l'Esprit.*

Daignez songer *que toute espèce de dépendance étant injuste, le fils ne dépend pas plus du père, que celui-ci de sa progéniture* (1), *et que, pour l'amour filial, il n'est pas d'une obligation si générale, qu'il ne puisse être susceptible de dispense :* enfin (souffrez que je vous le dise), *un père dont on n'éprouve que des témoignages de haine, toute la distinction qu'on lui doit, c'est de le traiter en ennemi respectable* (2).

Je suis avec respect, etc.

BELMONT.

Cette lettre, exécrable autant qu'insolente, fit frémir le marquis; il avoit lu dans des livres toutes ces choses, et même, sans y réfléchir, il en avoit approuvé plusieurs; mais lorsqu'on lui en faisoit l'application, lorsqu'il les voyoit tracées de la main de son propre fils, il en sentoit enfin l'odieuse extravagance et toute l'é-

(1) *Code de la Nature.*
(2) *Les Mœurs.*

normité. Cet infortuné philosophe, indignement outragé, étoit battu, terrassé par deux enfans qui n'employoient contre lui que les armes qu'il avoit eu l'imprudente sottise de leur donner lui-même. Un repentir tardif, des regrets inutiles mettoient le comble à son malheur. Il envoya, sur-le-champ, un courrier à Paris, et peu de temps après, Belmont reçut, du ministre, l'ordre de quitter la Touraine, et d'aller dans un autre régiment qui étoit à la Rochelle. Belmont, outré de rage, au lieu d'obéir, se cacha dans les environs; de là, il écrivit encore à Julie une lettre pleine de fureur, de ressentiment, de menaces effrayantes, et dans laquelle il finissoit par lui dire, que si elle *ne juroit pas de ne plus connoître d'autres liens, d'autres devoirs que l'amour, il iroit se briser, à ses yeux, la tête sur des pierres qui feroient rejaillir son sang jusqu'à elle* (1). La marquise, malgré toute sa philosophie, fut épouvantée d'un amour si féroce; elle porta la lettre à son

---

(1) Passage extrait d'un livre nouveau.

mari, en le priant de la délivrer des poursuites de cet amant forcené. Le marquis, en dépit de ses opinions *libérales*, obtint une lettre-de-cachet, et Belmont fut saisi, arrêté et conduit à Pierre-Encise; mais on cacha cette rigueur à Julie; le marquis avoit trop souvent, devant elle, parlé contre les lettres-de-cachet, pour oser lui donner cette nouvelle preuve de son inconséquence. Julie crut simplement que Belmont étoit conduit à la Rochelle; et, quelque temps après, on lui dit qu'il s'étoit embarqué pour passer aux Colonies. Julie resta six mois en Touraine; elle ne s'y ennuya point; le colonel du régiment de Belmont étoit aimable et jeune encore: il acheva de faire oublier le vicomte de Murcé. De retour à Paris, la marquise n'éprouva pas le moindre empressement de retourner chez la comtesse de C***; loin de désirer d'y revoir le vicomte, elle craignoit de l'y rencontrer: cette société cessoit de lui plaire, et *son amie* cessoit de l'intéresser. Les philosophes ne voient dans l'amitié qu'un commerce mercenaire, dont l'intérêt est l'u-

nique base; ils réservent toute leur énergie pour l'*amour* et pour *la passion* de la gloire ; ils prétendent qu'*un homme d'esprit, en prédisant l'instant où deux amis cesseront de s'être utiles, peut calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse* (1). Le marquis avoit, pour ami intime, un homme moins âgé que lui, petit-fils du vieux comte d'Orgimont, qui après avoir fait pendant trois ans la guerre en Amérique, étoit enfin revenu depuis cinq mois pour recueillir la succession de son grand-père, mort l'année précédente. Le comte d'Orgimont venoit d'épouser une jeune personne de la cour, proche parente du marquis, et ce mariage resserroit encore le lien de l'ancienne amitié qui les unissoit. Le comte d'Orgimont entroit dans sa trentième année; élevé par des parens éclairés et sages, il avoit toujours eu pour la religion ce profond respect, cette admiration fondée, qui conduisent nécessairement en peu de temps à

(1) Helvétius. *De l'Esprit.*

la parfaite conviction : avec une grande ame et des penchans vertueux, il ne trouvoit rien d'effrayant dans l'austérité des maximes et des principes de la religion; cette vertu perfectionnée, toujours soutenue par une espérance sublime, élevoit tous ses sentimens, et plaisoit à son imagination; il lui sembloit que le plan de la vie, formé par un esprit éclairé sur de si nobles idées, n'avoit plus rien de vulgaire, et préparoit, en dépit même de la fortune, la destinée la plus glorieuse et la plus désirable. Ce ne fut point en vain que cette lumière céleste l'éclaira dès ses plus jeunes ans; son cœur s'élança vers la vertu par un mouvement naturel; dès qu'il put l'entrevoir, il ne travailla, il n'étudia que pour la discerner mieux, et lorsqu'il l'eut connue, il jura de la suivre, et chaque pas dans cette route heureuse, l'affermissant dans ses opinions, il ne s'en écarta jamais et s'y fixa sans retour. Sa figure majestueuse et régulière frappoit au premier coup d'œil; mais la douceur et la simplicité de ses manières formoient avec sa taille imposante un contraste qui avoit

quelque chose de touchant; la sérénité de son regard peignoit le calme parfait de son ame, mais on voyoit que cette paix si douce étoit l'ouvrage heureux de la vertu, et non le résultat de l'indifférence. Tout en lui annonçoit la bonté et la sensibilité; enfin, il joignoit à l'égalité d'humeur la plus aimable, une tournure d'esprit originale et piquante. Quoiqu'il eût banni de son ame toute espèce d'aigreur et d'intolérance, il étoit naturellement enclin à tourner en ridicule tout ce qui lui paroissoit déraisonnable ou vicieux; l'usage du monde et ses principes réprimoient dans la société ce penchant, mais ne l'avoient pas détruit. Malgré l'extrême différence d'opinions, il aimoit sincèrement le marquis, parce qu'il reconnoissoit en lui d'excellentes qualités. D'ailleurs, la fausse philosophie lui paroissoit si absurde, qu'il ne pouvoit croire que l'on fut véritablement attaché à de telles erreurs, et il étoit persuadé que lorsqu'on avoit quelqu'élévation dans l'ame et de la sensibilité, on devoit finir par les abjurer. La jeune Cécile, comtesse d'Orgimont, âgée de vingt

ans, avoit tous les charmes et toutes les vertus de son sexe; belle sans coquetterie; spirituelle sans prétentions, sa modestie et sa timidité, en lui donnant les grâces les plus intéressantes de la jeunesse, ne lui permettoient pas de montrer les qualités brillantes qui la distinguoient, mais on l'examinoit avec un intérêt qui les faisoit deviner; car la bienveillance est, en sens contraire, aussi pénétrante que peut l'être la malignité. Julie vit avec étonnement le comte d'Orgimont; il lui parut d'abord extrêmement imposant. Par un instinct dont elle ne pouvoit se rendre compte, elle n'osoit en sa présence se livrer à sa coquetterie : cette contrainte fixa sur lui son attention et sa pensée. Bientôt elle sentit que l'homme qui la réprimoit avoit acquis sur elle une sorte d'empire que nul autre encore n'avoit eu. Elle le craignoit, et cependant elle désiroit sa présence; elle trouvoit dans toute sa personne quelque chose de si distingué, qu'elle le regardoit et l'écoutoit avec un intérêt de curiosité qu'aucun autre homme ne pouvoit lui inspirer. En le connoissant davan-

tage, elle admira son esprit, et fut charmée de sa gaieté; mais cet homme si aimable, si supérieur étoit *dévot ;* quel étonnant phénomène! ..... Il paroissoit sensible, il étoit si jeune encore !... avoit-il donc de la *passion* pour sa femme? c'est ce qu'on se promit d'examiner. Les nouveaux époux s'aimoient avec cette tendresse pure, confiante et délicieuse qui dure toute la vie; mais qui n'a rien de frappant pour de certains observateurs qui, déifiant la fureur et la folie, veulent en trouver l'empreinte dans tout ce qui est grand, touchant et sublime, et prétendent que la bizarrerie et les écarts les plus monstrueux sont les attributs du *génie*, et que l'emportement, l'extravagance, la frénésie et la férocité sont inséparables du véritable amour (1). Madame de Sévigné

---

(1) Le style de nos jours est devenu si *énergique* que ce mot affreux, *féroce*, est employé pour exprimer la violence d'un amour intéressant. Dans une des nouvelles de madame de Staël, l'héroïne dit : *Je m'examinois avec une attention féroce.* Dans une autre nouvelle du même auteur, l'hé-

a dit d'une femme de son temps, qu'elle étoit *recueillie dans sa beauté;* on pouvoit dire de Cécile qu'elle étoit *recueillie dans son bonheur*, et il ne lui inspiroit point des transports, parce qu'elle le sentoit toujours également. Jamais elle n'exprimoit ses sentimens avec véhémence; la passion a des accès, la profonde sensibilité n'en a point, elle est toujours la même dans tous les instans.

Les femmes galantes, non-seulement par envie, mais par le mauvais goût que donne nécessairement la dépravation, trouvent toujours que les femmes vertueuses sont insipides : comment pourroient-elles sentir le charme de la pudeur, de la douce sérénité et des grâces simples et naïves? Julie, après beaucoup d'observations, se persuada que Cécile n'étoit point assez brillante, et n'avoit point assez d'*énergie* pour être aimée de son mari. Cette prétendue découverte lui causa la joie la plus

roïne dit qu'elle commence *à devenir féroce*. Pour renchérir, les héroïnes passionnées finiront par dire qu'elles deviennent *sanguinaires, etc.*

vive; elle s'interrogea elle-même sur ce mouvement, et elle connût enfin qu'elle avait une violente passion pour le comte. En effet, elle avoit eu pour le marquis une tendresse véritable; mais, dans un temps où l'innocence et la pureté de son ame l'avoient préservée de cet emportement de passion, qui, dans une femme, vient presque toujours du déréglement ou de l'imagination; elle n'avait eu de l'amour, ni pour le viconte de Murcé, ni pour son amant actuel. Le comte étoit l'homme le plus distingué et le plus aimable qu'elle eût jamais connu, il étoit à-la-fois austère et brillant, jeune, beau, sensible, et cependant armé contre toutes les séductions. Quelle gloire que celle d'une telle conquête!... Julie commença par se brouiller avec son amant, qui fut irrévocablement congédié. Ensuite, elle mit beaucoup plus de décence dans sa conduite, et beaucoup moins de philosophie dans ses discours. Cette réforme lui valut des succès qu'elle regarda comme les présages d'une victoire complète. Elle observa que la comtesse qui jusqu'alors ne l'avoit traitée qu'avec une

réserve extrêmement froide, venoit un peu plus souvent chez elle, et lui montroit plus d'amitié. Le comte aussi étoit infiniment plus aimable avec elle; bientôt même une sorte d'intimité s'établit entr'eux. Julie montroit de la confiance, demandoit des conseils, on répondoit en plaisantant; mais les plaisanteries étoient douces; elles avoient de la grâce, et quelquefois un ton de sentiment. Un jour on se trouva tête-à-tête : Julie s'étonna d'éprouver encore une émotion de crainte et de pudeur; elle fut embarrassée, elle aimoit..... Cependant elle sut dissimuler son trouble, et fit avec sa grâce accoutumée, les frais de la conversation. Peu à peu, elle mit l'entretien sur les passions en général, et enfin sur l'amour, et tout-à-coup, affectant de prendre l'air et le ton de la bonhomie, elle demanda au comte s'il avoit pour sa femme une passion violente. Non, répondit-il, et Cécile n'en inspirera jamais. Pourquoi donc? reprit négligemment Julie, charmée de cette réponse. — Si les anges descendoient sur la terre, ils n'inspireroient point de *passions impétueuses*; en les aimant avec ivresse,

avec égarement, on profaneroit leur nature divine, ou, pour mieux dire, des qualités célestes, et l'image touchante de l'innocence et de la pureté ne sauroient produire de tels sentimens. J'aime Cécile comme les cœurs tendres et généreux aiment la vertu; je sens combien la douce et profonde admiration que j'ai pour elle m'élève et m'honore; et néanmoins ce sentiment si pur ne peut m'énorgueillir : on ne doit s'applaudir que d'un effort. Je ne pourrois changer pour Cécile qu'en perdant à-la-fois mon goût naturel, toutes les inclinations de mon cœur, toutes les lumières de mon esprit, les principes que j'ai toujours révérés et suivis, et la raison qui m'a guidé depuis que j'existe, voilà comme je l'aime. Quelle réponse pour une femme vaine et passionnée, qui méditoit le projet d'une déclaration, et qui confusément se flattoit d'en obtenir une!.... Julie tremblante, abattue, n'osoit plus soutenir les regards du comte; l'éloge qu'elle venoit d'entendre la flétrissoit à ses propres yeux. Un repentir tardif, un remords importun, la consternoient sans l'éclairer encore; elle rougis-

soit d'elle-même sans espoir de se relever, et son ame étoit bouleversée par tous les tourmens que peuvent causer la jalousie et la plus profonde humiliation. Naturellement peu capable de feindre, il lui fut impossible de cacher le trouble affreux qu'elle éprouvoit; elle gardoit le silence. Le comte reprit la parole, il parla de choses indifférentes; Julie ne répondit que par des monosyllabes foiblement articulés. Enfin, une visite survint, le comte sortit; Julie se plaignit d'un violent mal de tête, on la laissa seule, et alors, pour la première fois depuis quatre ans, elle fit des réflexions raisonnables et désespérantes. Elle compara les sentimens frivoles et méprisables qu'elle avoit inspirés, à cet attachement pur, inaltérable que le comte avoit pour sa femme, et elle connut enfin que l'orgueil qui conduit à toutes les dépravations de la galanterie, pourroit seul, mieux entendu, retenir et fixer dans la route glorieuse de la vertu. Elle se rappela, avec une sorte d'effroi, la manière dont elle étoit traitée dans le monde depuis un an, le ton léger des hommes avec elle, la froi-

deur cérémonieuse des femmes qui jouissoient d'une bonne réputation, les dédains exprimés délicatement, mais sous tant de formes, dont elle étoit l'objet, les épigrammes, les censures indirectes, l'agitation continuelle et fatigante qui détruisoit sa santé, les inquiétudes renaissantes, les dépits secrets et le bonheur intérieur entièrement perdu ! Et quels étoient les dédommagemens de tant de honte et de peines réelles ? les flatteries de quelques jeunes gens sans mœurs, et de viles intrigues sans amour ! Julie, rendue momentanément à la raison par la douleur et par le sentiment, étoit trop dominée par sa nonvelle passion, pour éprouver d'autres remords que ceux que l'amour lui inspiroit ; elle gémissoit sur-tout de son abaissement, parce qu'elle sentoit qu'une femme avilie ne pourroit jamais séduire celui qu'elle adoroit ; elle regrettoit la vertu, sinon comme le seul bien réel, du moins, comme un charme desirable. Enfin, au milieu des pensées tumultueuses qui l'agitoient, elle maudissoit, avec raison, les funestes leçons qu'elle

avoit reçues de son mari, et, sans chercher à s'éclairer sur ses erreurs, elle ne pouvoit plus aimer des principes corrupteurs que le comte d'Orgimont méprisoit.

Sous le prétexte d'un dérangement de santé, Julie passa plusieurs jours renfermée dans sa chambre. L'hiver venoit de finir; le marquis étoit à la campagne, dans une société brillante, aux environs de Paris. Julie, plus exaltée que jamais par l'amour et le repentir, fit dire au comte, qu'elle desiroit lui parler; il vint. Alors, sans lui faire l'aveu de ses sentimens secrets, elle lui confia des égaremens que personne n'ignoroit; elle lui montra ses regrets, ses remords; elle les peignit d'une manière touchante, c'étoit le seul moyen d'intéresser qu'il lui restât. Enfin, elle implora un conseil: quelqu'austère qu'il puisse être, ajouta-t-elle, donné par vous, je le suivrai, sans hésiter. Le comte l'écouta d'abord d'un air froid et sévère; ensuite, ému par plusieurs traits de sentiment et d'ingénuité, il s'attendrit; il vit que cette malheureuse victime de la philosophie moderne étoit née avec une

belle ame. Vous n'êtes, lui dit-il, que dans votre vingtième année, tout peut se réparer encore. Quittez un séjour dangereux pour vous, décidez votre mari à passer avec vous deux ans dans une terre. Vous reviendrez heureuse et raccommodée avec vous-même, vous aurez retrouvé la paix, et le monde vous rendra toute son estime. Je ne desire, je ne veux que la vôtre, s'écria-t-elle, et je ferai tout pour l'obtenir. M. de Clange revient demain, je lui parlerai sans délai, et je le presserai avec tant d'ardeur, que je suis sûre de le décider à partir sous huit jours. Julie parloit de bonne-foi; son cœur se déchiroit en pensant qu'elle alloit se séparer du comte; mais il louoit sa généreuse résolution, et elle trouvoit, dans cet éloge, tout le courage dont elle avoit besoin. Aussi-tôt qu'elle vit son mari, elle lui fit part de son projet, et elle ne lui cacha point qu'il étoit fondé sur le desir de ramener, en sa faveur, l'opinion publique. Le marquis, quelques mois plutôt, eût approuvé ce dessein; mais il n'étoit plus amoureux de Julie; il venoit de former une intrigue nouvelle et

brillante, il se moqua de ce goût subit pour la retraite, et il déclara nettement qu'il vouloit rester à Paris. Julie, pour prouver au comte sa sincérité, le conjura de parler à son mari; le comte fit cette démarche avec zèle, et sans aucun fruit.

Si le marquis eût profité des dispositions généreuses de Julie, cette dernière, si jeune encore, auroit pu retrouver, dans la solitude et le souvenir du passé, les vertus que de pernicieux exemples avoient étouffées dans son cœur, sans les détruire entièrement. Plaignons la jeunesse qui s'égare, et n'en désespérons point; elle est imprudente et légère, mais elle est si flexible! Julie, lassée du désordre de sa vie, étoit prête à y renoncer; et son mari, qui l'avoit éloignée de la vertu, l'empêcha d'y retourner. Dans cette dernière occasion Julie avoit montré de si bons sentimens, elle se conduisoit si bien depuis trois mois, que le comte prit pour elle une véritable amitié. Julie le voyoit plus souvent que jamais, et, maîtrisée par son cœur et par son imagination, sa passion pour lui prenoit chaque jour de nouvelles forces; il lui

témoignoit un tendre intérêt, et plus elle l'examinoit avec sa femme, moins elle pouvoit se persuader qu'il eût pour Cécile un grand attachement. Julie n'avoit ni assez de lumières et de délicatesse, ni même une sensibilité assez profonde, pour qu'il lui fût possible de concevoir que l'on pût aimer avec fidélité, lorsqu'on n aimoit pas avec fureur: elle reprit l'espérance, et bientôt toute l'imprudence de sa conduite. Son secret lui échappa dans une conversation particulière avec le comte; ce dernier, interdit et frappé d'étonnement, feignit de ne le pas comprendre; Julie, alors, perdant toute pudeur, s'exprima avec la véhémence de la passion la plus impétueuse. Lorsqu'elle eut cessé de parler, le comte la regardant de l'air le plus froid, lui répondit avec toute la sécheresse d'un mépris que la politesse pouvoit à peine déguiser. Julie, parvenue au dernier degré d'abaissement, fut anéantie. L'état où elle étoit toucha le comte: il le témoigna. Je ne veux point de votre pitié, lui dit-elle, laissez-moi. Il obéit, et la quitta. Le lendemain, le comte partit avec sa femme pour une

terre qu'il avoit en Poitou, avec l'intention d'y passer six ou sept mois.

La marquise, humiliée, désespérée, s'abandonna pendant quinze jours à la plus violente douleur ; ensuite elle chercha des distractions. Son mari la négligeoit, elle ne voyoit plus l'objet de sa passion ; il la fuyoit, il la dédaignoit : elle n'avoit senti, dans toute son amertume, l'ignominie du déshonneur qu'à cette époque. Est-il une honte plus accablante, plus irréparable que le mépris fondé de ce qu'on aime ?.... Délaissée, abandonnée, sans amis, sans guide, sans protecteur, avilie à ses propres yeux, Julie, pour s'arracher à elle-même, à ses regrets, à ses remords, à son amour, se livra à de nouveaux égaremens ; il lui sembloit qu'en bravant ainsi l'opinion de l'homme qu'elle avoit adoré, elle se vengeoit et se séparoit de lui sans retour..... Elle épuisa tous les excès. Son mari, qui avoit pris un autre attachement, lui laissoit à tous égards une entière liberté ; cependant, comme Julie, par sa prodigalité et le faste ruineux d'une femme galante, dérangeoit beaucoup sa fortune,

il lui représenta qu'ayant plusieurs enfans, elle devoit du moins pour eux modérer sa dépense. Julie, plus philosophe que jamais répondit qu'avant tout il falloit jouir, et qu'en mettant à fonds perdu sur les têtes de ses enfans une partie de son bien, ils auroient toujours la même aisance. Mais vos petits-enfans? reprit le marquis. Bon! dit Julie, on est bien insensé de penser à sa postérité! qu'*étiez-vous pour vos aïeux, il y a quatre siècles? rien. Regardez avec le même œil des êtres à venir, qui sont à la même distance de vous. Soyez heureux, vos arrière-neveux deviendront ce qu'il plaira au destin qui dispose de tout* (1).

---

(1) Diderot. *Salon de l'année* 1767. Julie auroit pu citer à ce sujet, du même auteur, un passage beaucoup plus philosophique encore : le voici: « Dis-moi si, dans quelque contrée que ce soit, » il y a un père qui, sans la honte qui le retient, » n'aimât mieux perdre son enfant, un mari qui » n'aimât mieux perdre sa femme, que sa fortune » et l'aisance de toute sa vie »? — *Supplément au Voyage de Bougainville.* Il faut avouer que les philosophes du dix-huitième siècle ont également calomnié la nature humaine et la religion.

La conduite dépravée de Julie avoit entièrement éloigné d'elle le comte d'Orgimont et sa femme; et Julie, au bout de quelques années, n'eut d'autre souvenir de son ancienne passion pour le comte, qu'une haine violente pour Cécile, dont elle envioit la réputation, et sur-tout le bonheur. Malgré ses désordres, la marquise n'étoit point bannie de la société, parce qu'elle avoit toujours une bonne maison; que son mari ne se plaignoit point d'elle, et qu'elle avoit toujours avec lui le ton de la douceur et de la déférence, ce qui lui coûtoit peu; car, étant née avec un bon cœur, elle avoit conservé pour lui une amitié sincère. Une scène de bal, une aventure d'éclat acheva d'avilir Julie, en joignant le ridicule et le scandale public à l'opprobre: le marquis, enfin, se fâcha et parla de séparation. Julie alors eût été perdue sans ressource, c'est-à-dire, privée de ses enfans, et reléguée pour jamais, ou dans un couvent, ou dans la classe abjecte des femmes chassées de la cour et de la bonne compagnie; mais un ange vint à son secours. La pieuse, la vertueuse Cécile accourut chez elle, et se-

condée par son mari, la raccommoda avec le marquis; ensuite Cécile se montra partout, à la cour et à la ville, avec cette femme jugée depuis long-temps, et qu'on étoit prêt à condamner par une sentence irrévocable; l'appui généreux que lui prêtoit la vertu, la sauva. Cécile ne pouvoit justifier Julie, mais elle obtint son pardon. Julie fut plus humiliée du bienfait que du danger qu'elle avoit couru. Elle ne pouvoit regarder comme un bonheur ce qui faisoit la gloire de sa rivale, et cet ascendant de la vertu étoit pour le vice une nouvelle flétrissure. Julie, depuis cet événement, mit un peu moins de *franchise* et plus de ménagement dans sa conduite; elle ne vouloit pas avoir une seconde obligation de ce genre à la comtesse d'Orgimont.

Quelques mois avant la révolution, Belmont qui avoit passé quatre années à Pierre-Encise, et le reste du temps en Amérique, revint enfin à Paris. Il n'étoit point changé, mais il avoit acquis de l'expérience. Durant son séjour en Amérique, il avoit montré une brillante valeur (car, philosophes ou non tous les Français sont braves); le marquis le

revit avec attendrissement, le reçut en père. Belmont étoit séduisant, il ne lui fut pas difficile de regagner un cœur sensible, sur lequel il avoit tant de droits. La révolution éclata; Julie, à cette époque, avoit vingt-huit ans. Plusieurs personnes religieuses et modérées espérèrent d'abord que cette révolution, qui commença par réformer les lettres-de-cachet, les droits de chasse, et beaucoup d'autres abus, pourroit être avantageuse à la France; elles se trompèrent: elles n'avoient ni calculé, ni connu l'extrême influence des idées philosophiques les plus extravagantes; elles en virent bientôt le pouvoir; leur illusion dura peu. Il n'en fut pas ainsi de Julie; enivrée des principes philosophiques, son enthousiasme pour la révolution augmentoit à mesure qu'elle voyoit mettre en pratique ce qu'elle avoit admiré dans des livres. Le marquis, non par conviction, mais par défaut de vues et par foiblesse de caractère, fut d'abord du parti constitutionnel; il ne croyoit possible, ni l'abolition de la royauté, ni les crimes qui se commirent par la suite; cependant un secret pressentiment lui don-

noit une tristesse invincible et une grande incertitude dans ses démarches ; il n'eût rien fait de marquant, et n'auroit même pas montré d'opinion tranchante, sans la haine et les fureurs du parti contraire ; les disputes de sociétés devenant tous les jours plus vives, l'animosité qu'on lui montra excita la sienne ; par dépit, par colère et par l'esprit de contradiction que ces mouvemens inspirent, il soutint avec zèle le parti auquel il n'étoit que très-légèrement attaché, il montra pour *la liberté* une ardeur qu'il n'avoit nullement, et comme tant d'autres, il s'engagea par ses discours, sans avoir fait une seule réflexion sérieuse sur ces grandes questions. Julie, accoutumée à le prendre au mot sur tout ce qu'il disoit, le crut d'autant mieux en ceci, que les opinions exagérées qu'il soutenoit souvent, s'accordoient parfaitement avec les livres et les entretiens philosophiques dans lesquels elle avoit puisé tous ses principes ; elle alloit même beaucoup plus loin que son mari, et toujours d'après ses lectures. Belmont l'entretenoit dans cet enthousiasme, il en avoit un lui-même encore plus exalté ;

cependant la marche rapide de la révolution, approuvée en général par Julie, effrayoit beaucoup le marquis : entouré de gens passionnés, il n'osoit montrer ses inquiétudes et son mécontentement, et cette contrainte lui causoit une agitation dont sa santé se ressentit; il tomba malade, et bientôt les symptômes les plus alarmans firent craindre pour sa vie; il eut une fièvre maligne avec un délire continuel; cet état dura plus d'un mois. Pendant tout ce temps, Julie ne le quitta point, et lui prodigua les soins les plus tendres. Au bout de trente-cinq jours il reprit sa connoissance, et le médecin commença à donner quelqu'espoir de guérison. Ce jour même, Julie apprit que l'on avoit décrété à l'assemblée nationale l'abolition des droits féodaux et de la noblesse : d'après les principes et les sentimens qu'elle supposoit à son mari, elle imagina que cette nouvelle le charmeroit, quoique cet événement lui ravît son rang et la moitié de sa fortune; mais songe-t-on à cela quand il s'agit des *droits de l'homme et de la félicité de toutes les nations?* Quel bonheur, dit-elle, qu'il ait repris sa

connoissance dans ce jour mémorable! quelle joie je vais lui causer! le vœu qu'il forme depuis vingt ans est enfin exaucé.... En parlant ainsi, elle vole dans la chambre de son mari, elle s'approche de son lit, et entr'ouvrant ses rideaux d'un air triomphant : ranimez-vous, réjouissez-vous, mon ami, s'écria-t-elle, je viens vous mettre du beaume dans le sang, mon ami, nous sommes tous égaux; plus de décorations, plus de titres, plus de noblesse, plus de droits féodaux, l'assemblée nationale vient d'anéantir toutes ces sottises dont nous avons tant gémi.... A ces mots, le marquis pâlit en regardant fixement Julie: ah! bon Dieu! dit-elle, j'aurois dû le préparer; dans l'état de foiblesse où il est, la joie peut lui causer un saisissement funeste!.... En effet, cette prétendue joie fit évanouir le pauvre malade, et le médecin appelé fut très-surpris de le trouver à la mort. Néanmoins les secours de l'art le rappelèrent à la vie : sa convalescence fut très-longue, mais il parvint enfin à recouvrer la santé. Le parti républicain prenant chaque jour de nouvelles forces, le marquis s'y livra,

en détestant intérieurement cette *phisolophie* destructive, mise en pratique, qu'il avoit tant admirée dans des livres. Cependant, en paroissant approuver *les principes*, il abhorroit, ainsi que sa femme, les injustices et les cruautés qui se commettoient, et loin d'y prendre part, il employoit tout son crédit à les prévenir lorsqu'il le pouvoit. Le jeune Belmont, plus fidèle à ses maîtres, approuvoit tout sans restriction. Ses livres favoris lui avoient inspiré avant la révolution le plus grand mépris pour la France. Il n'appeloit les Français que *des Welches*; il prétendoit que, sans le *quinzième chapitre de Bélisaire, le dix-huitième siècle eût été dans la boue* (1). *Il soupiroit, en disant :*

Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens (2) ?

Il s'écrioit : *Malheureuse France ! tous les sages qui vivent dans ton sein font gloire de te renier pour leur patrie, tu*

---

(1) Voltaire.
(2) *Ibid.*

es aujourd'hui la plus avilie des nations, et le mépris de l'Europe (1). Avec de telles idées, Belmont desiroit que la révolution régénérât cette *malheureuse France*; il vouloit que l'on détruisît tout lien avec le ciel et toutes les puissances humaines, afin que la philosophie régnât seule. Il s'écrioit dans les salons, dans les cafés, dans les rues, dans les tribunes et dans des pamphlets, des journaux, des libelles : « Peuples de la terre, voulez-» vous être heureux? démolissez tous les » temples et renversez tous les trônes (1); » c'est la philosophie qui doit tenir lieu » de divinité sur la terre; elle seule éclaire » et soulage les humains. Fuyez les tem-» ples, c'est l'imposture qui y domine; » n'écoutez plus vos maîtres, substituez » aux uns et aux autres l'écrivain de génie; » la nature l'établit seul prêtre de la vé-» rité, seul organe incorruptible de la » morale; il est le magistrat né de ses

---

(1) *De l'homme, de ses facultés, et de son éducation.*

(2) *Révolution de l'Amérique.*

» concitoyens (1). Vous qui vous faites in-
» solemment adorer du haut de ces trônes
» qui n'en imposent qu'à l'ignorance,
» fléaux du genre humain, hommes qui
» n'en avez que le titre ; rois, princes,
» empereurs, chefs, souverains ; vous
» tous enfin, qui, en vous élevant au-
» dessus de vos semblables, avez perdu
» les idées d'égalité, de sociabilité, de
» vérité, je vous assigne au tribunal de la
» raison; écoutez : la stupidité, la crainte,
» la superstition, voilà vos titres.....
» Tant de milliers d'hommes, dépouillés
» par votre dureté, enhardis par le sen-
» timent de la liberté, encouragés par le
» vrai droit naturel dont la philosophie
» leur expliquera les immuables princi-
» pes, oseront enfin un jour réclamer
» hautement leurs droits..... Ils ont des
» bras; s'ils ne peuvent s'en servir à cul-
» tiver une portion de terre en propriété,
» qu'ils s'en servent à purger cette même
» terre, des monstres qui la dévorent (1) ».

(1) Histoire philosophique et politique de l'établissement des Européens dans les Deux-Indes.

(2) *Le prophète philosophe.*

Belmont auroit pu s'exprimer avec plus de laconisme et de franchise, en disant tout simplement : Il faut dépouiller ou tuer tous les rois, tous les nobles et tous les prêtres, afin de donner toutes les richesses et tout le pouvoir aux philosophes; mais de si belles pensées méritoient bien d'être embellies et relevées par toute la pompe de l'éloquence. Tous ces discours affligeoient vivement le marquis; mais depuis la révolution, il ne voyoit presque plus Belmont, devenu un personnage important dans le parti républicain. D'ailleurs le marquis ne savoit que trop que l'enthousiaste Belmont auroit méprisé ses conseils. Il voulut en donner quelques-uns à Julie, dont l'indécence, même dans sa manière de se mettre, n'avoit plus de bornes. Les jeunes personnes commençoient à s'habiller en Vénus antiques; déja, se couvrant de légères draperies blanches collées contre leurs corps, elles ressembloient, de loin, à des fantômes enveloppés dans des linceuls, et de près, elles avoient l'air de femmes sortant du bain.... Le marquis se récria contre cette mode. Mais, répondit

Julie, vous m'avez dit vous-même plus d'une fois, que *la pudeur n'est qu'un préjugé ou une fausseté* (1), *et que même la corruption des mœurs n'est point incompatible avec la grandeur et la félicité d'un état*. (2). D'ailleurs, disiez-vous encore, *pourquoi enfermeroit-on une femme qui marcheroit toute nue dans les rues, et pourquoi personne n'est-il choqué, en voyant des statues absolument nues* (3)? Julie, qui n'étoit modérée en rien, aimoit passionnément les arts; un danseur, jeune et beau, lui inspira tant d'enthousiasme, qu'elle voulut le recevoir chez elle, et ce fut bientôt avec une *telle intimité*, que le marquis en parut choqué; Julie répondit, avec sa bonne mémoire ordinaire, qu'*une femme angélique, une créature céleste* (madame de Warens), avoit eu pour amant son laquais, et que le plus grand des philosophes avoit admiré cette *singularité*.

(1) *De l'Esprit.*
(2) Même ouvrage.
(3) Dictionnaire philosophique de Voltaire.

Pour moi, continua Julie, j'ai un goût beaucoup moins extraordinaire; j'aime un jeune homme charmant, couvert de gloire: car il a déjà reçu trois ou quatre couronnes de laurier; et souvent les héros guerriers n'en obtiennent pas tant. Enfin, mon amant excite chaque jour l'enthousiasme du public et celui des journalistes; il danse *avec génie*, il aime avec fureur (1): l'égalité établie ne permet plus d'admettre des distinctions absurdes; de quoi vous étonnez-vous donc? Le marquis fut obligé de se taire, sous peine de passer pour un mauvais patriote; il regrettoit amèrement le comte d'Orgimont, dont les lumières et la sagesse auroient pu lui être utiles. Le comte avoit émigré depuis long-tems; mais, pour l'intérêt de ses enfans, il avoit laissé sa femme en France, qui, après avoir vendu une partie de ses biens, dont

(1) On sait qu'aujourd'hui les mots *gloire* et *génie* s'appliquent aux comédiens, aux chanteurs, aux danseurs, qui sont si souvent accablés sous les *lauriers* que tant d'amateurs passionnés jettent à pleines mains sur les trente-deux théâtres de Paris.

elle avoit fait passer l'argent à son mari, s'étoit retirée dans une petite terre en Franche-Comté, où elle vivoit obscurément avec sa famille.

Les idées républicaines étoient devenues presque générales; cependant une ombre de royauté subsistoit encore. Belmont faisoit avec acharnement les motions les plus incendiaires; il proposoit la loi agraire, il disoit que *le premier qui osa clore et cultiver un terrain, fût l'ennemi du genre humain, qu'il falloit l'exterminer; que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne* (1). Non-seulement il assuroit que la révolution préparoit le bonheur de la France, mais il prétendoit qu'elle seroit très-utile aux progrès des beaux-arts, et sur-tout à la littérature; et c'est en effet ce que prouvoient déjà tant de discours *éloquens*, tant d'orateurs fameux, s'élevant miraculeusement de la poussière, et que l'on pourroit comparer à ces forcenés combattans, issus d'un monstre, que la fable nous représente armés de

(1) J.-J. Rousseau.

poignards, s'élançant tout à coup des entrailles de la terre, avec le seul instinct d'une aveugle fureur, se précipitant les uns sur les autres, et ne sortant du néant que pour tout détruire autour d'eux, et pour s'exterminer (1). Et la poésie, ajoutoit Belmont, comme elle va devenir sublime! quelles odes sur la *liberté*, quels hymnes *à la raison*, quels chants patriotiques vont immortaliser notre littérature! car, *c'est lorsque la fureur de la guerre civile arme les hommes de poignards, et que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite et verdit; il en veut être arrosé: il se flétrit dans les temps de la paix et du loisir* (2); et c'est pourquoi les tragédies du grand Corneille, celles de Racine et de Voltaire sont si mauvaises; les œuvres de Boileau si insipides, les pièces de Molière si médiocres, les odes du grand Rousseau si peu poétiques, les premiers vers du

(1) Les guerriers nés des dents du Dragon, semées par Cadmus.

(2) *De la poésie dramatique*, de Diderot.

chantre des Jardins si mal tournés, etc etc.; c'est que le *laurier d'Apollon* ne *s'agitoit* point, qu'il n'étoit point *arrosé de sang*; qu'il n'y avoit point de *guerre civile*, et *que le sang ne couloit pas à grands flots sur la terre.*

On a remarqué que les Anciens qui ont donné une pique et un casque à Minerve, auroient pu donner aussi un dard piquant à Clio, à Thalie, et un bouclier à ses sœurs pour les garantir des traits de la satire, et que néanmoins ils n'ont jamais représenté les Muses armées (1); parce qu'ils pensoient qu'elles sont sur-tout amies de la paix et de la solitude: mais les philosophes ont trop de *génie* pour adopter des idées si communes.

Enfin les républicains triomphèrent, la royauté fut abolie!......... Quelques jours après, le marquis vit Belmont, et il ne put s'empêcher de lui montrer sa douleur et son effroi; Belmont répondit avec férocité: le marquis se fâcha, Belmont s'emporta, et le marquis voulant lui rappeler qu'il

(1) C'est *Elien* qui fait cette remarque.

étoit son père, Belmont lui reprocha avec insolence sa détention à Pierre-Encise, et son voyage en Amérique. Vous méritiez une punition, reprit le marquis; d'ailleurs plusieurs années se sont écoulées depuis l'époque dont vous parlez; est-il possible de conserver si long-temps un tel ressentiment contre un père!... Oui, repartit Belmont, je le conserve: *les grandes ames sont celles qui savent le mieux haïr; les honnêtes gens sont les seuls qui ne se reconcilient jamais; les fripons savent nuire ou se venger, mais ils ne savent point haïr.* (1). C'est vous-même qui m'avez appris ces maximes, et quand vous me les enseignâtes, j'étois dans l'âge où l'on ne reçoit point de foibles impressions. Tous vos préceptes sont gravés ineffaçablement dans ma tête; ne vous étonnez donc point que je les mette en pratique. Après tout ce que vous m'avez fait souffrir, tout ce que je vous dois, comme je vous l'ai mandé jadis, c'est de vous traiter en *ennemi respectable.* Ainsi, je vous aver-

(1) M. de Condorcet. *Eloge de M. Turgot.*

tis que vous êtes devenu très-suspect, que l'on se dispose à vous signifier l'ordre de quitter la France, que peut-être même on vous arrêtera sous peu de jours, au lieu de vous déporter, et que vous ferez très-sagement de vous sauver sans délai. Scélérat! s'écria le marquis, cet avertissement prétendu n'est que la menace d'une prompte dénonciation! je t'épargnerai un parricide, je partirai. En effet l'infortuné marquis se hâta de se sauver, n'emportant avec lui qu'une modique somme qui ne pouvoit le faire subsister long-temps ; mais Julie lui promit de lui faire parvenir des secours; il ne compta guère sur cette promesse, quoiqu'il fut persuadé qu'on la lui faisoit de bonne-foi; mais peut-on attendre d'une femme galante, de la suite dans sa conduite, de la prudence et de l'activité dans les affaires, et de la constance dans son amitié? Une femme sans mœurs, toujours légère, frivole et nécessairement égoïste, n'est véritablement occupée que de ses intrigues : apres avoir sacrifié la vertu, l'honneur, la réputation, l'estime de sa famille, le repos d'un époux à ses honteux plaisirs,

comment ne leur sacrifieroit-elle pas encore des amis absens dont elle n'attend plus rien?... Elle pourra, par intérêt, par vanité, quelquefois même par obligeance, rendre quelques services quand il ne sera pas nécessaire de renoncer pour long-temps à ses habitudes; mais cette patience inaltérable, cette persévérance d'une solide amie, on ne doit l'attendre que d'une femme vertueuse, celle-là peut seule être véritablement généreuse et sensible.

Le marquis passa sans obstacle dans les pays étrangers. Julie, quelques mois après son départ, divorça. Elle voyoit alors, presque tous les jours, Belmont, qui se déclara son protecteur dans le parti démagogue: Julie lui reprochoit souvent la férocité de ses opinions. Belmont assuroit qu'il agissoit sans scrupule, parce que *nous n'avons point d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par le temps, par l'exemple, par notre tempérament et par nos réflexions*(1), et qu'ainsi le crime et la vertu ne sont que des choses arbi-

(1) Voltaire. *Dictionnaire philosophique.*

taires; et lorsqu'on lui parloit en faveur des enfans infortunés des proscrits condamnés à la mort, il repondoit : *il faut, ou consoler par de grandes récompenses, ou proscrire les enfans des factieux. L'un est plus humain, l'autre est plus sûr : car, qu'est-ce qu'un enfant à qui une récompense fait oublier la mort de son père* (1)? Belmont se glorifiot tellement de ses principes, de son amour pour la liberté, et de sa haine pour les prêtres et pour les princes, qu'il désiroit qu'on lui fît l'application de ces deux vers *fameux* :

Et ses mains ourdiroicnt les entrailles du prêtre.
Au défaut d'un cordon pour étrangler les rois (2).

Aussi, quand Julie, prévoyant le sort funeste du malheureux Louis XVI, montra l'horreur qu'elle éprouvoit, on lui ferma la bouche, en faisant l'éloge de l'assassin Brutus (3), et en lui citant cette maxime

---

(1) Diderot.

(2) Les *Eleutéromanes* de Diderot.

(3) Eloge mille fois répété dans les œuvres de Diderot et de tant d'autres philosophes.

politique : *le supplice public d'un roi change l'esprit d'une nation pour jamais* (1). La philosophie, comme on voit, répond à tout. Belmont, malgré son ardent patriotisme, se fit, par son arrogance, beaucoup d'ennemis dans son parti même : au commencement du règne de la terreur il fut dénoncé, et peu de temps après mis en prison. Julie ne craignit point de se compromettre pour le servir. Au milieu des crimes de la révolution on n'a point vu d'hommes manquer de courage, ni de femmes (même les moins estimables d'ailleurs) avoir la lâcheté de renier leurs maris proscrits. Julie obtint la permission d'aller voir Belmont dans sa prison. Ce dernier fut jugé et condamné. Julie malgré l'épouvante que lui causa ce jugement précipité, se rendit, comme de coutume, à la prison. Cette action fut louable ; mais les femmes intrigantes et dépravées sont beaucoup moins portées que les autres à éviter les scènes terribles et pathétiques ; elles y retrouvent un cœur; et l'éclat et

(1) Diderot.

les incidens extraordinaires leur plaisent; l'ame avilie, et, par conséquent, desséchée, unie à une ardente imagination, donne le besoin des émotions violentes; blasée sur toutes les jouissances d'une douce sensibilité, elle recherche naturellement ce qui n'y suppléera jamais, l'agitation et les grandes secousses.

Belmont ne montra point cette résignation sublime, cette fermeté majestueuse de l'homme religieux; l'espérance ne le consoloit point, mais l'orgueil l'enivroit encore et le soutenoit; prêt à tout quitter, il n'agissoit toujours, il ne parloit que pour les témoins qui l'environnoient, que pour obtenir un frivole et dernier applaudissement. Ne croyant qu'au *néant*, il assuroit ses amis qu'il renonçoit sans regret à la faculté d'aimer et de connoître, et qu'il entroit avec insouciance, dans cette nuit horrible et profonde...... Si de tels discours pouvoient être sincères, il faudroit que celui qui les tient fût le plus stupide et le plus insensible de tous les êtres. Au moment de la mort, le courage n'est vrai et n'est digne d'admiration que

dans l'homme vertueux; mais dans l'impie, il n'est qu'un jeu théâtral, ou qu'une démence.

Belmont ne devoit être exécuté que le lendemain. Pour se soustraire au supplice, il demanda très-froidement à Julie de lui procurer du poison : malgré toute sa philosophie, Julie frémit. Non, dit-elle, n'attendez point de moi cet affreux service : je ne crois qu'à la religion naturelle, mais l'action que vous me proposez me fait horreur!.... la main d'une femme pourroit-elle présenter du poison?... pourrois-je me décider à précipiter le terme de votre vie, ne fût-ce que d'une minute? Non, Belmont, quand j'aurois le dessein de m'immoler après vous, je n'aurois pas la force de vous empoisonner, ce courage barbare seroit atroce dans une femme.

Julie persista dans sa résistance, et Belmont fut décapité. Julie, quelques mois après, perdit sa liberté; on l'enferma dans une maison d'arrêt, où elle retrouva la vertueuse comtesse d'Orgimont, qui, malgré la perfection de sa conduite et sa rare prudence, n'avoit pu échapper à la per-

sécution générale contre les nobles. Il y avoit beaucoup de monde dans cette maison; les prisonniers étoient assez bien logés, et se voyoient entre eux. Julie y fit de nouvelles connoissances, y forma de nouvelles intrigues, y montra la coquetterie qu'elle avoit eue dans le monde, et presque la même gaîté, et parut s'y plaire, parce qu'elle y renouoit toutes ses habitudes, et qu'elle pouvoit s'y agiter et s'y étourdir, comme si elle eût été dans la société. d'ailleurs, le désir d'étonner par son courage, contribuoit beaucoup à lui donner cet extérieur de légéreté. Cependant elle voyoit, chaque mois, plusieurs de ses compagnons d'infortune disparoître pour aller à l'échafaud; elle répétoit dans ces occasions, deux ou trois phrases mélancoliques; ensuite, après avoir payé ce tribut de sensibilité, elle reprenoit toute sa vivacité habituelle. La comtesse avoit un maintien bien différent, celui que l'on doit avoir dans de telles calamités publiques. Elle avoit toujours la même douceur, mais elle étoit silencieuse et recueillie, et plus d'une fois, on la surprit bai-

gnée de larmes. Les philosophes de la prison triomphoient de voir *une dévote* plongée dans cette profonde tristesse ; Julie, sur-tout, se croyant enfin supérieure à celle qu'elle avoit tant enviée, jouissoit de cette gloire avec un orgueil qui la rendoit encore plus brillante. Un jour, se trouvant seule avec Cécile, elle vanta sa tranquillité, en l'assurant que sa santé n'avoit jamais *été* si bonne, et qu'elle n'avoit jamais dormi d'un sommeil aussi paisible.

Je ne vous conçois pas, dit Cécile en soupirant. Le changement affligeant de votre figure, reprit Julie, ne prouve que trop combien vous souffrez. Je suis sûre que vous dormez bien peu? — Et mon sommeil est si agité!.... — En vous regardant on l'imagine bien. Moi, je ne fais que les songes les plus doux, les plus rians... Pauvre Cécile, je parie que les vôtres sont affreux? — Affreux, en effet! je n'y vois que mon mari, ma mère et mes enfans, qui, de loin, me tendent les bras et m'appellent, sans que je puisse me réunir à eux.... Julie, qui n'avoit pas deviné ce

songe-là fut interdite un moment; ensuite, reprenant la parole : je suis mère aussi, dit-elle, et j'aime passionnément mes enfans, mais la philosophie fait surmonter une douleur inutile. — Elle ne sauroit vaincre des passions coupables; n'agit-elle donc que pour affranchir des sentimens légitimes? Elle enseigne qu'on doit se livrer à toutes les impulsions de la nature, pourquoi veut-elle en modérer les mouvemens les plus forts et les plus sacrés? — Et vous, Cécile, comment la religion ne vous préserve-t-elle pas de ce profond accablement? — La religion défend le désespoir et les murmures, mais elle recueille dans son sein les larmes d'une épouse et d'une mère. Je suis soumise, et je suis affligée. S'il faut mourir, je saurai supporter mon sort, et, dans l'attente d'une si douloureuse séparation, la tristesse peut-elle paroître une foiblesse, puisque, dans une telle situation, elle est à-la-fois une bienséance et le sentiment le plus naturel? Pourquoi cacherois-je ce qu'il faudroit feindre, si je ne l'éprouvois pas? Croyez-moi, ma chère Julie, ce n'est

pas au milieu des meurtres et de tous les désastres dont nous sommes les témoins, qu'une femme doit se vanter d'avoir conservé sa tranquillité. — Je trouve que toutes ces horreurs familiarisent avec l'idée de la mort, et détachent tout-à-fait de la vie... — Comment le sang qui coule peut-il détacher une mère de ses enfans?... Soyez plus sincère, et convenez que tout simplement l'image de la mort ne vous frappe point, parce que vous n'osez l'envisager, et que vous n'y pensez point. Les philosophes n'ont du courage qu'en fermant volontairement les yeux, et non en regardant fixement des objets effrayans. — Mais, en effet, dans notre systême, *il ne faut jamais penser à la mort.... La mort n'est rien, l'idée seule en est triste. N'y songeons donc jamais, et vivons au jour la journée; levons-nous, en disant: que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de l'amusement, c'est à quoi tout se réduit* (1).

Julie, fidelle observatrice de ces maxi-

(1) Voltaire. *Ses lettres.*

mes, continua de mener le même genre de vie, profanant, par une indécente gaîté, et par toutes les frivolités de la galanterie, la demeure mélancolique des victimes de la tyrannie. Elle resta près d'un an, avec la comtesse, dans cette prison. Enfin, il fut décidé que l'une et l'autre seroient *jugées ;* on indiqua le jour où ces infortunées seroient traînées au tribunal ; et ce jour funeste devoit être le lendemain. Après avoir reçu cet arrêt le matin au point du jour, Cécile s'enferma dans sa chambre, et ne parut plus. Julie avoit plus que jamais besoin de société ; elle resta durant la journée entière, dans le salon où tous les prisonniers se rassembloient. Fortifiée, exaltée par l'intérêt qu'elle inspiroit, Julie fixant sur elle tous les regards, ne s'occupoit que du soin de montrer une ame forte et supérieure : tout le monde étoit attentif ; toutes ses paroles étoient recueillies ; elle se croyoit une héroïne ; elle jouoit un rôle qu'elle croyoit sublime ; elle produisoit le plus grand effet ; et depuis long-temps accoutumée à tout accorder à la flatterie, elle étoit élevée au-dessus

d'elle-même par l'enthousiasme. Mais enfin à minuit il fallut se séparer de ses admirateurs ; Julie les quitta avec une sorte de terreur qu'elle eut beaucoup de peine à dissimuler ; elle crut en les voyant disparoître, que l'univers entier s'anéantissoit pour elle ; et en entrant dans sa petite chambre, tout son courage factice l'abandonna ; il lui sembla qu'elle pénétroit dans l'horreur du tombeau..... La voilà seule avec une conscience souillée de souvenirs honteux, et la mort est devant elle, et sous des traits menaçans et terribles !..... Julie, posant sa lumière sur une table : C'en est donc fait, dit-elle, demain avec le jour, il faudra comparoître devant les assassins, et de là, je serai sur-le-champ conduite à l'échafaud !... Elle frissonna.... et tâchant de repousser cette affreuse pensée, elle se leva, et fit, avec distraction, quelques pas dans la chambre ; elle s'arrêta devant une caisse remplie de fleurs ; elle contempla une rose épanouie, en disant : *Elle me survivra !*... Elle se détourna brusquement, et, se remettant dans son fauteuil, elle commença

lentement à se déshabiller ; elle tira sa montre, et après l'avoir montée machinalement : A quoi bon ! dit-elle en frémissant, le temps est fini pour moi ! avant que cette aiguille ait parcouru son cours ordinaire, je n'existerai plus !.... Le mouvement de cette machine, imprimé par ma main, durera demain encore, quand je serai pour jamais fixée dans l'éternelle immobilité !.... A ces mots, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, un froid mortel circula dans ses veines... Pour essayer de se distraire, elle voulut écrire ; mais se main tremblante s'y refusa ;.... elle laissa tomber sa tête appesantie sur le dos de son fauteuil ; jétant autour d'elle de sinistres regards : quel abandon ! s'écria-t-elle ; mais qui pourrois-je souhaiter près de moi ? quel est le cœur sur lequel je puis compter ? Durant ce court séjour que j'ai fait sur la terre, j'ai recueilli quelques vaines louanges ; mais, depuis quinze ans, ai-je goûté la douceur d'être aimée !... qui me pleurera ? qu'ai-je donc gagné en cédant à toutes mes impressions !.... Ces tristes réflexions en amenèrent beaucoup

d'autres, que Julie n'avoit jamais faites; leur nouveauté ajoutoit encore à leur effet terrible dans ce moment solennel; des idées religieuses achevèrent d'en augmenter l'horreur..... Julie éperdue, épouvantée, ne pouvant plus supporter la solitude effrayante de sa chambre, éprouva le plus violent desir de passer le reste de la nuit près de Cécile, quoique, depuis quelques mois sur-tout, elle se fût tout-à-fait éloigné d'elle, et qu'elle n'eût laissé échapper aucune occasion de tourner en ridicule sa piété, et ce qu'elle appeloit sa tristesse pusillanime. Néanmoins, certaine que Cécile passeroit la nuit en prières, et que par conséquent elle n'étoit point couchée, Julie se décida à l'aller trouver, malgré la certitude de la troubler, et l'idée qu'elle en seroit mal reçue; mais elle préféroit les reproches, les leçons même, tout enfin, au tourment de rester seule livrée à elle-même. Elle sort, traverse le corridor, et, trouvant la clef à la porte de la chambre de Cécile, elle entre; elle vit Cécile à genoux. Cette dernière, entendant du bruit, tourna la tête, et en

appercevant Julie, elle se leva et fut à elle les bras ouverts. Cécile ne pleuroit pas, son sacrifice étoit fait, elle en avoit déjà reçu le prix ; une puissance suprême élevoit son courage. Julie ne pouvoit être affectée que par des sensations ; tous les objets extérieurs faisoient sur elle de vives impressions. Cécile n'avoit jamais trouvé que dans son ame la source des peines, des plaisirs et de la joie ; rien ne la frappoit que l'idée de quitter les objets de son affection ; nul mouvement de terreur ne se mêloit à cette pensée ; qu'avoit-elle à craindre ?.... Le souvenir du passé faisoit sa gloire et sa sûreté ; elle tendoit vers le ciel des mains pures. L'imagination, ce rayon d'immortalité, cette faculté céleste, ne peut s'élever au plus noble degré d'exaltation, que lorsqu'elle n'a jamais été souillée ; c'est le véritable feu sacré dont le souffle impur du vice éteint la flamme. Cécile ne l'avoit jamais profané, elle en jouissoit avec ravissement dans ces momens terribles ; n'appercevant plus les objets matériels qui l'entouroient, elle ne voyoit que la perspective brillante du sé-

jour immortel.... Dans cette nuit ténébreuse, le son effrayant de l'horloge ne parvint pas une seule fois à sou oreille ; elle n'entendoit que les concerts mélodieux des anges ; mais à travers cette harmonie divine, elle pouvoit encore écouter les plaintes et les gémissemens du malheur.... La douleur de Julie n'étoit que de l'épouvante ou de l'égoïsme, douleur amère, insupportable, parce qu'elle est honteuse. Julie disoit : Qui me regrettera ? Cécile s'écria : Qui consolera ce que j'aime ? Sa douleur n'avoit rien de personnel, tout en étoit pur, touchant et généreux ; elle se confondoit avec l'idée des plus nobles devoirs, et, comme la vertu malheureuse, elle trouvoit en elle-même la force et la consolation.

Julie, dans les bras de Cécile, sentit s'affoiblir un peu ses terreurs ; il lui sembloit qu'un tendre embrassement de Cécile étoit un pardon magnanime qui devoit effacer une partie de ses fautes. Ma chère Cécile, dit Julie, j'interromps votre prière ?..... Ah ! répondit Cécile, s'attendrir avec une amie souffrante, c'est

être toujours avec Dieu. O généreuse Cécile ! s'écria Julie.... Elle n'en put dire davantage ; un déluge de pleurs lui coupa la parole. Cécile la pressa contre son sein ; et Julie, tombant à ses genoux : Angélique créature ! s'écria-t-elle, absous-moi de mes égaremens, tu le peux.... Oh ! délivre-moi du remords déchirant qui m'accable et qui m'épouvante !.... Dans cette affreuse demeure, privée de tous les secours de la religion, je n'ai que toi pour me réconcilier avec le ciel ! ne me rejette pas, ne me repousse pas..... Calme-toi, mon amie, dit Cécile, soumets-toi, repens-toi, et tes fautes seront pardonnées. Ma conduite fut bien moins méritoire que tu ne le crois. Je trouvai dans un époux un généreux protecteur, et le guide le plus vertueux. Si j'avois pu m'égarer, j'aurois été la plus insensée, comme la plus abjecte des créatures..... — O Cécile, tu vas recevoir une immortelle récompense !.... — Je ne puis m'enorgueillir de cet espoir. La bonté toute-puissante ne sauroit récompenser en moi que le soin que j'eus de mon bonheur ; je l'appréciai et je le

conservai. Au pied du tribunal suprême, je ne porterai en ma faveur que les bienfaits du ciel; je dirai : Je fus heureuse et paisible, je voulus toujours l'être.

Julie ne répondit que par des pleurs. Au bout de quelques minutes, voulant prier avec Cécile, elle lui témoigna le desir de réciter les prières même qu'elle avoit interrompues. Cécile lui donna son livre d'heures, en disant : Lisez-les, je les sais par cœur; je les dis tous les jours depuis un an; c'étoient les prières des agonisans! Julie frémit, le livre lui tomba des mains. Ah! s'écria-t-elle, je ne pourrois les articuler; mais je veux les entendre. Dites-les, chère Cécile, je vous écouterai. Cécile prit le livre, et, d'une voix assurée et touchante, elle récita ces prières lugubres et solennelles. Durant ce temps, une sueur froide inondoit le visage abattu de Julie; elle éprouvoit toutes les horreurs d'une agonie douloureuse, tandis qu'elle admiroit la douce sérénité répandue sur tous les traits de Cécile. Après deux heures de prières, Julie pâlit tout-à-coup. Oh! dit-elle d'une voix défaillante, j'aperçois les

premiers rayons de notre dernier jour !...
Rappelons notre courage, répondit Cécile, n'affectons point de braver la mort, mais ne montrons point de foiblesses ; des chrétiennes doivent mourir avec dignité. A ces mots, elle aida Julie à se relever ; elle la fit asseoir dans un fauteuil, elle l'engagea à boire un peu de vin, elle en but aussi ; ensuite, elle raccommoda la coiffure en désordre de Julie. Elle tira d'une armoire deux voiles ; elle lui en donna un, posa l'autre sur sa tête. Elle prit un paquet qui renfermoit quelques petits bijoux, et des lettres qu'elle avoit écrites à sa mère, à son mari et à ses enfans ; elle mit ce paquet dans sa poche, comptant en charger un ami fidèle. Toutes ces choses faites, elle s'assit à côté de Julie ; elle saisit la main tremblante et glacée de cette infortunée, elle la retint affectueusement dans la sienne, et, de l'autre main, tenant un livre de piété, elle lut tout haut. Au bout d'une heure, on entendit ouvrir des portes, et, un instant après, marcher dans le corridor. Julie resta immobile de saisissement et de terreur ; Cécile, troublée, lui serra la

main, et garda le silence..... On approche de la porte, on ouvre; ce n'étoit qu'une femme qui servoit les prisonnières, mais elle étoit en pleurs..... Que venez-vous m'annoncer? lui dit Cécile avec émotion. La femme répondit qu'elle n'avoit rien à lui apprendre; qu'elle pleuroit parce que son père venoit d'être envoyé au tribunal... Julie l'interrompit brusquement, en lui disant de sortir. O Julie, reprit Cécile, donnons encore une larme à la pitié!.... A ces mots, elle embrassa la pauvre femme. J'ai pensé à vous, Marianne, ajouta-t-elle; j'ai fait hier au soir un petit paquet pour vous; il contient deux robes de Perse, et quelques vêtemens pour vos enfans. En prononçant ces paroles elle lui remit le paquet, en glissant dans sa main quelques pièces d'argent. Marianne pleura encore, mais ce fut de reconnoissance. Dans ce moment, on entendit un bruit affreux dans la maison, des cris et un tumulte extraordinaire. Grand Dieu! s'écria Julie, on assassine les prisonniers!...... et elle s'évanouit. Cécile la secourut, et dans l'instant où Julie r'ouvroit les yeux, on vint leur dire

qu'elles étoient sauvées, que Robespierre étoit arrêté. Cécile tombe à genoux ; Julie se jette dans ses bras ; ensuite elle s'échappe, et court dans la maison pour y partager l'allégresse générale ; sa joie s'exhale en transports éclatans; celle de Cécile se concentre dans son ame, et, s'unissant à la piété reconnoissante, la pénètre d'un sentiment délicieux. Elle r'ouvrit le paquet qui contenoit ses lettres; elle les arrosa des plus douces larmes. O chers objets de ma tendresse ! dit-elle, le ciel nous réunira, puisqu'il m'arrache à la mort que j'ai vue de si près ! Je vous conserverai ces tristes écrits, un jour nous les lirons ensemble, en bénissant la Providence!.....

Deux mois après cet événement, Cécile et Julie recouvrèrent leur liberté. La première, après avoir arrangé ses affaires, se hâta de retourner en Franche-Comté. Julie resta à Paris. Comme elle avoit une très-grande fortune, on crut que les débris en seroient considérables; elle le pensoit elle-même. Il y a dans les personnes dépravées une légéreté qui semble incorrigible ; c'est sur-tout par défaut de réflexion qu'on s'é-

gare, et toutes les femmes vicieuses sont, au fond, frivoles et superficielles. Quoique Julie eût trente-quatre ans, elle oublia bientôt les terreurs et le repentir qu'elle avoit éprouvés ; les mœurs de ce temps ne pouvoient que révolter une personne qui auroit eu de l'élévation dans l'ame, et un esprit réfléchi ; mais elles entraînèrent Julie. Cette affreuse licence la familiarisa de nouveau avec toutes les idées qu'elle avoit abjurées. Elle ne put résister à la passion qu'elle crut inspirer à un jeune homme sans naissance, sans mérite et sans fortune, qui mit tous ses soins à la séduire ; elle se rappela tout ce que les philosophes avoient dit sur le divorce ; elle se crut libre, quoiqu'elle se fût mariée avant l'établissement de la loi, et qu'elle eût fait le serment solennel de ne jamais rompre le nœud qui l'unissoit au marquis ; elle céda à de pressantes sollicitations, et elle épousa son amant. Tandis que Julie terminoit, par cette dernière extravagance, sa carrière de galanterie, le marquis erroit toujours dans les pays étrangers. Sur la fin de la première année de son expatria-

tion, se trouvant absolument sans ressources, il eut la tentation d'entrer au service d'une des puissances ennemies de la France. Cependant ce parti répugnoit à son cœur; il s'enhardit en consultant quelques-uns des livres qui lui servoient de guide. *L'Oracle des Philosophes* lui dit:

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens, se sont fort tourmentés pour savoir si un homme qu'on a banni est encore de sa patrie; c'est à-peu-près comme si on demandoit si un joueur qu'on a chassé de la table de jeu est encore un des joueurs.... Mais peut-on porter les armes contre ses anciens concitoyens? Il y en a mille exemples (1)..... *On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France; c'est encore pis que se battre contre ceux qui vous ont banni* (2).

---

(1) Il en cite beaucoup d'anciens et de modernes.

(2) Voltaire. *Dictionnaire philosophique*, mot BANNISSEMENT. Il y a une extrême différence de

Le marquis changea de nom et s'enrôla dans les armées ennemies ; il avoit une valeur brillante, mais il trouva que la profession des armes est un métier fatigant et barbare, lorsque la gloire n'en est ni le but ni la récompense ; il fit deux campagnes, dont il ne retira pour tout fruit que des blessures et des remords. Il rencontra le comte d'Orgimont qui s'étoit fait négociant, et avec beaucoup de succès pour sa fortune. Le comte recueillit son ami malheureux qui fut charmé de pouvoir quitter le service. Les deux amis vécurent ensemble dans une ville d'Allemagne, tant que dura le règne de la terreur ; ensuite ils se rapprochèrent de la France, afin d'y solliciter leur rappel. Cécile fut seule chargée de l'obtenir : elle y travailla avec un zèle infatigable, et ne put néanmoins l'obtenir qu'au bout d'un an. Les deux amis rentrèrent enfin dans leur patrie. Le comte d'Orgimont y re-

---

se battre contre une armée dans laquelle se trouve un petit nombre d'individus de sa nation, ou de se battre, avec préméditation et par vengeance, contre une armée toute composée de ses compatriotes.

trouva ses affaires en bon ordre, une épouse fidelle, sensible, et jouissant d'une réputation parfaite. Cécile remit dans ses bras des enfans charmans, respectueux, reconnoissans, dociles, et formés d'après les anciennes maximes. Le marquis, grace aux soins généreux de Cécile, recouvra une petite terre qui, du moins, assura sa subsistance; on lui amena des enfans sans éducation et déjà gâtés par de pernicieux exemples. Il savoit que Julie étoit remariée depuis dix-huit mois, et il apprit que, totalement ruinée, elle étoit mourante de la consomption; l'indigne objet de son dernier attachement l'avoit abandonnée, et, après avoir divorcé, s'étoit remarié à la veuve d'un riche parvenu. Le marquis, pénétré de compassion pour la mère de ses enfans, pour la femme qu'il avoit adorée et qu'il avoit corrompue, se rendit chez elle pour lui offrir de l'emmener avec lui dans la terre qui lui restoit : il frémit en revoyant cette Julie, jadis si brillante, dans un triste galetas, livrée aux soins d'une vieille servante; Julie, dans sa trente-sixième année, sans amis, sans protecteurs, oubliée

du monde, ou l'objet du profond mépris de ceux qui se rappeloient son nom déshonoré; Julie enfin, seule, pâle, défigurée, environnée des ombres de la mort !.... Le marquis, par les offres les plus généreuses, essaya vainement de ranimer son ame abattue : il n'est plus temps, répondit Julie, tout est fini pour moi. Je suis touchée des sentimens que vous me montrez; mais quand je reviendrois à la vie, toute société entre nous est devenue impossible; un ressentiment mutuel, invincible, nous sépare; j'ai flétri votre nom, et c'est vous qui m'avez perdue. Vous devez me reprocher vos malheurs et votre honte, et je puis vous accuser de mes égaremens.... Si ce cœur desséché se r'ouvroit à la sensibilité, et se rattachoit à vous, comment pourrois-je vous pardonner de m'avoir rendue indigne de votre tendresse et de celle de mes enfans !.... Laissez-moi mourir; éloignez-vous, ce n'est point votre main qui doit fermer mes yeux ! Ah ! dans les justes terreurs d'une affreuse agonie, je maudirai peut-être le corrupteur de ma jeunesse !... Que l'expérience et notre infortune vous

éclairent ! abjurez les détestables maximes qui nous ont précipités dans cet abîme de maux.... Si vous avez le bonheur de trouver pour vos fils des épouses élevées dans des principes religieux, ne négligez rien pour fortifier en elles de tels sentimens ; n'oubliez pas que l'éducation d'une jeune personne ne peut être qu'ébauchée par une mère; que c'est un mari qui la perfectionne, ou qui la rend inutile, et qu'enfin le plus insensé des hommes est celui qui pervertit la compagne de sa vie, et la mère de ses enfans.

NOURMAHAL,

OU

LE RÈGNE DE VINGT-QUATRE HEURES.

HISTOIRE ORIENTALE.

NOURMAHAL,

OU

LE RÈGNE DE VINGT-QUATRE HEURES,

HISTOIRE ORIENTALE (1).

Le sultan Kousrou, fils Géangir, empereur du Mogol, avoit du courage, de l'esprit et des vertus ; mais des passions impétueuses, et une fierté de caractère que n'ont point ordinairement les enfans

(1) J'ai trouvé ce trait singulier dans les Voyages de Tavernier, il est très-authentique, et Tavernier rapporta des monnoies d'or qui l'attestent. Presque tous les détails relatifs au prince Kousrou, sont de mon invention; mais ce prince a existé : il se révolta, en effet, contre son père, et fut l'ennemi de la belle Nourmahal. Géangir, qui épousa Nourmahal, fut grand-père du fameux Aureng-Zeb; qui étoit sur le trône dans le temps des Voyages de Tavernier.

des souverains despotes de l'Asie, élevés dans la dépendance et dans la crainte. Son audace, qui se manifesta dès son enfance, plut à Géangir. Ce prince, né sensible et bon, rapprocha son fils de lui, et s'y attacha. Cependant, n'osant être père qu'à demi, il montra des défiances, prit des précautions qui blessèrent profondément l'ame généreuse et fière de Kousrou; et la tendresse de l'empereur ne fit d'autre effet sur ce jeune prince que celui que produisent sur un courtisan ambitieux, les distinctions de la faveur. On se confie avec abandon aux sentimens de la nature; qui jamais en a craint le changement? un cœur paternel est immuable. Mais les favoris des princes asiatiques sont comme les amans jaloux; sans cesse inquiets et soupçonneux, ils ont toujours le triste pressentiment de l'inconstance qu'ils redoutent, et se défient souvent des démonstrations d'amitié les plus tendres. Kousrou fit la guerre, avec de grands succès, sous les ordres de son père et du vaillant Abkar, général persan, attaché au service de l'empereur. Après une campagne très-brillante, dont la paix

fut le fruit, Kousrou demanda le gouvernement d'une province ; il ne l'obtint pas, et cette grace fut accordée à un simple sujet qui n'avoit aucun droit pour l'obtenir. La colère et l'indignation du jeune prince furent extrêmes ; Abkar, mécontent aussi, acheva de l'aigrir ; enfin, il se forma un parti, et il prit la résolution, non de détrôner l'empereur, mais de s'assurer, par la force, une souveraineté indépendante. Chékour, premier ministre de Géangir, découvrit et dénonça ces coupables projets ; Abkar et le prince furent arrêtés. L'empereur annonça le pardon de son fils, mais il prononça l'arrêt d'Abkar, cependant il lui accorda trois jours pour se préparer à la mort. Abkar avoit une fille unique âgée de quinze ans, d'une beauté ravissante ; élevée avec soin, elle savoit plusieurs langues, aimoit la lecture, et possédoit les talens les plus séduisans. Elle avoit tout ce qui fait réussir, de l'ingénuité dans les manières, de la grace, de la finesse et de la vivacité dans l'esprit, de la décision et de la patience dans le caractère ; elle avoit encore reçu de la nature un don plus pré-

cieux que tous les autres : une ame sensible, grande et généreuse. Aussi-tôt qu'elle apprit la condamnation de son père, elle se couvrit d'un voile, et suivie d'une esclave dévouée à ses volontés, elle s'échappa, pour la première fois, de la maison paternelle, et se rendit au palais du premier ministre Chékour. Sans vouloir dire son nom, elle demanda à lui parler, et fut admise dans son cabinet. Alors, levant son voile : Chékour, lui dit-elle, je viens vous proposer une action généreuse ; je suis la fille d'Abkar, je veux aller au palais de Géangir, je veux implorer la grâce de mon père, et c'est à l'ennemi d'Abkar que je m'adresse, pour me conduire aux pieds de l'empereur. Une jeune personne de quinze ans n'avoit pas dû calculer combien, politiquement, cette démarche extraordinaire étoit peu sûre. Avec toute la candeur de la jeunesse et de l'inexpérience, elle n'avoit compté que sur la sensibilité de Chékour, elle s'étoit flattée de toucher assez le cœur d'un vieux courtisan, pour lui faire surmonter d'anciens ressentimens.

Cependant Chékour, immobile de sur-

prise, regardoit fixement cette beauté merveilleuse qui, dans un âge si tendre, annonçoit un si grand caractère.... S'il la refusoit, elle pourroit trouver un autre moyen de pénétrer dans le palais de l'empereur; ce dernier étoit jeune encore, il aimoit les femmes....... Ces réflexions, faites rapidement, décidèrent Chékour à prendre un parti généreux: venez, dit-il, je me charge de vous guider, et je joindrai mes prières aux vôtres.... A ces mots, la naïve et charmante fille d'Abkar, pénétrée de reconnoissance, baissa son voile, et suivit Chékour. Admise en présence de Géangir, elle tombe à ses genoux, et lui demande, avec la plus douce éloquence, la vie de son père. L'empereur, profondément ému, la relève et la contemple un instant en silence; enfin, prenant la parole: qui pourroit vous résister, lui dit-il? Abkar est votre père, il est pardonné. Je lui laisse tous ses biens, qu'il les emporte dans la Perse, sa patrie, mais que la reconnoissance fixe sa fille auprès de moi. Restez à jamais dans ce palais;

votre père partira demain ; ce soir, vous recevrez ses adieux.

La fille d'Abkar, baignée de larmes, retomba aux pieds de Géangir, qui sur-le-champ la fit conduire dans son sérail. Depuis la mort de la mère du sultan Kousrou, l'empereur n'avoit point eu d'épouse, et s'étoit même promis de ne plus donner ce titre suprême. Cependant il fut si frappé de la beauté et des graces de la fille d'Abkar, que, dès le jour même, il la nomma *Nourmahal*, ce qui signifie *lumière du sérail*. Ce nom étoit d'un heureux augure, il ne présageoit pas une destinée commune ; celle qui le reçut, sentit qu'il lui assuroit des droits que ses rivales n'avoient pas.

Le lendemain, on donnoit dans le sérail une fête à Géangir. Nourmahal y parut avec un éclat digne de son surnom ; elle eut non-seulement le prix de la beauté, mais encore celui des talens ; l'empereur la vit danser, il l'entendit chanter et jouer du luth, et il en devint éperdument amoureux. Le soir, on se promena dans les jardins, et Géangir conduisant Nourmahal

loin de ses compagnes, s'assit avec elle sur un banc de verdure. Que je vous ai bien nommée! lui dit-il, vous seule brillez ici, vous effacez toutes les beautés qui s'y trouvent rassemblées, je n'y vois que Nourmahal!... A ces mots, Nourmahal soupira, en secouant doucement la tête; elle leva les yeux au ciel, et les fixa sur la lune brillante, dont les rayons sembloient se rassembler sur toute sa charmante figure. Seigneur, dit-elle, regardez cet astre qui nous éclaire, voyez la splendeur si douce qu'il reçoit du soleil.... il n'est point confondu avec toutes ces étoiles qui ne donnent point de lumière.... L'empereur étonné lui répondit avec émotion : Ah! parlez, charmante Nourmahal, parlez, quelle distinction desirez-vous? — Il en est une si glorieuse, et qui me seroit si chère, qu'il ne m'est pas possible d'arrêter ma pensée sur une autre!...—Quelle est-elle donc? — Le titre d'épouse du plus grand prince de la terre.

Cet aveu si brusque et si franc causa une extrême surprise à Géangir. Après un moment de silence : Quoi! Nourmahal,

reprit-il, quoi ! si jeune vous avez déjà une telle ambition ?... Seigneur, répondit-elle, daignez songer qu'avec l'éducation que j'ai reçue, et fille unique d'un homme élevé par vous aux premières dignités de cet empire, je n'ai jamais dû croire que je serois confondue dans la foule des esclaves d'un sérail. Je n'espérois pas, sans doute, attirer vos regards, mais je me croyois sûre d'obtenir la foi de celui qui me donneroit son cœur. Enfin, malgré le bonheur que j'éprouve à vivre sous vos loix, j'oserai vous dire, seigneur, qu'avant la disgrâce de mon père, je n'aurois point recherché le sort auquel il a fallu me soumettre.

Ce discours mit le comble à l'étonnement de l'empereur; il n'étoit point accoutumé à cette liberté de langage, et sur-tout à cette sincérité; à-la-fois séduit et blessé, il éprouvoit une impression si neuve et si extraordinaire, qu'il ne savoit s'il devoit montrer de la sévérité ou de l'indulgence. Ainsi donc, reprit-il, c'est à regret que vous vous trouvez fixée près de moi ? — Non, seigneur, parce que je vous aime. Mais,

si je ne sentois pas l'abaissement de ma situation, je ne serois pas digne du titre que j'ambitionne. — Savez-vous, Nourmahal, que j'ai refusé d'épouser la fille du roi de Perse ? — Je le conçois, vous ne la connoissez point ; ne suis-je pas au-dessus d'elle, si vous m'aimez, quel rang peut valoir votre amour ! .... Ici, Géangir touché, et trop vivement pressé, rompit cet entretien.

Lorsque Géangir se retrouva seul, il réfléchit à cette conversation, et il en fut effrayé. Nourmahal étoit la première femme bien élevée, instruite et spirituelle qu'il eût jamais connue, et il pensa, comme beaucoup de gens des pays policés, qu'un tel être est extrêmement dangereux ; cependant, malgré cet inconvénient, comment se défendre d'adorer Nourmahal ?... Laisser prendre un grand ascendant à une idole bien reconnue pour n'avoir pas le sens commun, c'est une chose toute simple, et qui ne peut nuire à la considération personnelle d'un homme, et à la gloire d'un souverain ; mais se laisser subjuguer par une femme d'esprit ! quelle honte ! quel

danger! ne peut-elle pas donner un bon conseil? ne supposera-t-on pas qu'elle est consultée, ne sera-t-elle pas vaine, orgueilleuse, impérieuse, turbulente, intrigante, artificieuse, sur-tout?... un esprit supérieur (quels que soient le cœur et le caractère) ne doit-il pas donner aux femmes tous ces vices?... C'étoit une opinion généralement reçue en Asie.

Ce fut un profond penseur que ce prince qui ne voulut pas épouser la belle Icasie, parce qu'elle lui fit une réponse si spirituelle, qu'il en fut épouvanté (1). Géangir connoissoit peut-être ce trait d'histoire. Quoi qu'il en soit, malgré son amour pour la belle Nourmahal, il prit la résolution de réprimer ses prétentions ambitieuses, et d'abaisser son orgueil. Il appela Chékour pour lui faire part de son plan, il lui conta sa conversation avec Nourmahal, et lui demanda ce qu'il pensoit d'un tel caractère. Le ministre vit clairement que le prince, en dépit de ses craintes, adoroit

(1) L'empereur Théophile. *Histoire du Bas-Empire.*

Nourmahal, et que cette dernière obtiendroit tout ce qu'elle pouvoit desirer; ainsi, il se garda bien de parler contre la favorite que l'on ne vouloit humilier un peu, que parce qu'on l'admiroit profondément. Il combattit donc le dessein qu'on lui confioit; mais l'empereur persista. Il ne faut pas, dit-il, qu'elle connoisse tout le penchant que j'ai pour elle, car elle en abuseroit. Enfin, je veux, sans aucune violence, et même avec toute l'apparence de la générosité, la forcer à se rétracter et à se contenter humblement de sa situation actuelle.

Chékour ne répondit rien, et l'empereur écrivit à Nourmahal un billet qui contenoit ces mots:

« Vous m'avez dit que vous n'étiez pas
» contente de votre sort; je ne suis point
» un tyran, et, malgré le charme que je
» trouve à vous voir, je vous rends maî-
» tresse absolue de votre destinée; vous
» êtes libre, Nourmahal, et si vous voulez
» aller rejoindre votre père, vous pouvez
» fixer l'instant de votre départ, mes
» bienfaits vous suivront, et vous aurez

» une escorte pour vous conduire en
» Perse ».

L'empereur qui trouvoit ce billet d'une finesse sublime, le lut tout haut. Vous sentez bien, dit-il, qu'elle ne sera pas tentée de partir ; les mœurs de l'Orient ne lui permettroient pas, si elle me quittoit, de songer désormais à l'hymen, après avoir passé deux jours dans un sérail; d'ailleurs, où pourroit-elle trouver la magnificence qui l'environne ici ? Je me flatte, aussi, que je suis aimé, il est donc certain qu'elle restera, et comme alors ce sera volontairement, je l'aurai forcée de renoncer à toutes ses prétentions, ou du moins elle n'en pourra plus parler.

Géangir envoya ce billet avec un superbe présent de pierreries. Une demi-heure après, il reçut la réponse suivante:

« La fierté que je vous ai montrée,
» seigneur, ne peut être condamnée par
» une ame aussi grande que la vôtre, je
» veux la conserver, elle m'est chère :
» laissez-moi, du moins, m'élever jusqu'à
» vous par mes sentimens.... Cependant,
» pour me rendre votre esclave volontaire,

» pour me fixer à jamais près de vous, il » vous eût suffi de me dire que j'étois né- » cessaire à votre bonheur. Cette gloire sa- » tisferoit, à-la-fois, mon cœur et mon or- » gueil. Le titre de votre épouse ne seroit » rien sans elle... mais, puisque vous me » proposez de m'éloigner, pour jamais, » sans m'exprimer un regret, je dois aller » rejoindre mon père..... Je partirai de- » main.

» Daignez, seigneur, reprendre vos ma- » gnifiques dons, ils me sont inutiles; que » ferois-je de ces éclatantes parures, à qui » voudrois-je plaire quand je ne vous verrai » plus?... je n'emporterai, en vous quit- » tant, que ma reconnoissance et ma dou- » leur.... ».

Géangir ne s'attendoit nullement à cette réponse qui lui causa autant d'attendrissement que d'embarras. Que ferai-je, Chékour? dit-il; certainement, je ne la laisserai point partir; je vous l'avoue, je ne pourrois, désormais, vivre sans Nourmahal..... Mais, à présent, comment la retenir, sans lui donner sur moi le plus dangereux empire? Si je lui fais connoître

toute ma passion pour elle, n'en doutez pas, elle voudra devenir mon épouse.... — Eh bien, seigneur, quelle femme rempliroit mieux ce rang suprême?..!.. — Y pensez-vous, Chékour? — Seigneur, j'ose vous le dire, la manière la plus digne de vous, de retenir celle qui ne demande pour rester, qu'un mot de tendresse, seroit de l'élever sur le trône impérial.

L'empereur ne répondit rien, mais cette liberté de Chékour ne lui déplut point, et l'adroit ministre savoit bien qu'il venoit de flatter son maître. Il servoit Nourmahal avec ardeur, parce qu'elle lui devoit déjà de la reconnoissance, et qu'elle en éprouvoit une très-vive; d'ailleurs, le prince Kousrou étoit l'ennemi de Chékour, et l'hymen de l'empereur achèveroit d'ôter à ce prince un reste de crédit et de pouvoir. Enfin, Géangir adoroit Nourmahal; il étoit aisé de prévoir qu'il finiroit par l'épouser, et hâter ce grand événement, assuroit, à jamais, la faveur du ministre qui avoit donné un tel conseil.

L'empereur passa le reste du jour sans revoir Nourmahal, il se contenta de lui

faire dire qu'elle pouvoit donner ses ordres pour son départ, et demander le nombre de palanquins qu'elle desiroit avoir. Nourmahal, douloureusement surprise, mais trop fière pour se plaindre, répondit que le cortége le plus modeste étoit celui qui conviendroit le mieux à sa situation; elle ajouta qu'elle partiroit le lendemain matin au point du jour.

En effet, le lendemain, la triste Nourmahal, vêtue d'une simple robe de mousseline, se couvrit d'un grand voile de cachemire; suivie d'une seule esclave, elle sortit du sérail, et descendit dans les cours, à six heures du matin. Elle monte, en soupirant, dans le palanquin qui l'attendoit, et elle part. Elle traverse plusieurs cours immenses, ensuite elle sort du palais; dans ce moment, elle ne put retenir ses pleurs..... Quel abandon, dit-elle, quel mépris!..... avec quelle cruauté il me renvoie!.... il n'a même pas daigné répondre un seul mot à ce billet si respectueux et si tendre!.... quel affront!... qu'ai-je donc fait pour mériter un semblable traitement!.... Tandis que Nourmahal

s'indignoit et gémissoit, le palanquin traversoit rapidement les rues de Delhy ; Nourmahal voulut aller moins vîte, on lui réqondit brusquement que l'on suivoit les ordres de l'empereur. Grand Dieu ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, je ne saurois donc trop promptement, a son gré, m'éloigner des lieux qu'il habite !....

Après une demi-heure de marche, on arrêta tout-à-coup, en disant qu'il falloit raccommoder quelque chose au palanquin. On fit descendre Nourmahal, en lui déclarant qu'elle seroit obligée d'attendre assez long-temps, et l'un des esclaves lui proposa d'entrer dans la grande pagode de la ville qui se trouvoit dans cette rue, elle y consentit. Après avoir passé la première porte de la pagode, Nourmahal s'étonna, en appercevant une grande affluence de peuple ; mais quelle fut son émotion, lorsqu'en entrant dans le temple, elle vit toutes les lampes allumées, et l'empereur magnifiquement vêtu, au milieu de ses courtisans et de ses gardes. La tremblante Nourmahal s'appuya contre un pilier.... Géangir s'avança vers elle,

et la prenant par la main : venez, lui dit-il, tout est préparé pour la cérémonie qui doit nous unir.... A ces paroles inattendues, Nourmahal, prête à s'évanouir de surprise, de saisissement et de joie, met un genou en terre devant l'empereur qui la relève, en posant sur sa tête une couronne de diamans : voilà, reprit-il à haute voix, Nourmahal, fille d'Abkar, que j'ai choisie pour épouse.....

L'heureuse Nourmahal reçut la foi de Géangir, et à la fin de la cérémonie, l'empereur monta sur un trône éclatant, élevé au milieu de la pagode ; la sultane s'assit un moment sur des carreaux de brocard d'or, placés au pied du trône ; ensuite ; elle sortit du temple au bruit des fanfares et des acclamations du peuple ; elle monta un superbe palanquin, et, suivie d'un nombreux et brillant cortége, elle fut reconduite au palais.

Le sultan Kousrou ne se trouva point à cette cérémonie, et lorsqu'il apprit ce grand événement, il montra un dépit dont Chékour ne manqua pas d'instruire la sultane. Cette dernière n'en fut point irritée ; les

ames généreuses peuvent quelquefois être aigries dans l'adversité, mais dans le moment d'un grand triomphe, elles sont toujours disposées à l'indulgence. Chékour fut très-mécontent de voir Nourmahal décidée à servir le jeune prince auprès de l'empereur ; néanmoins, dissimulant ses craintes, il parut entrer dans les sentimens qui lui causoient tant d'inquiétude.

Les femmes, dans l'empire du Mogol, ont beaucoup plus de liberté qu'en Turquie ; quelquefois, chez elles, en présence de leurs maris, elles voient les amis de leur famille. Nourmahal, séparée des femmes du sérail, eut une maison à part, un grand nombre d'esclaves, des gardes, et tous les honneurs dus au rang d'impératrice. Chékour étoit un vieillard ; Nourmahal croyoit lui devoir la vie de son père, son bonheur et sa fortune ; elle sollicita vivement la permission de le recevoir chez elle, et elle l'obtint facilement. Mais la jeunesse du prince Kousrou ne permettoit pas de demander une telle exception pour lui, alors même qu'il eût desiré l'obtenir. Cependant Nourmahal auroit voulu le

connoître, pour lui donner d'utiles conseils relativement à l'empereur. Le fils unique de Géangir ne pouvoit être pour elle un objet indifférent : d'ailleurs, elle avoit souvent entendu son père faire l'éloge de sa brillante valeur ct de ses grandes qualités. Elle ignoroit que ce prince la connoissoit aussi de réputation. Abkar, avant sa disgrace, avoit laissé voir au jeune sultan le desir que sa fille devînt son épouse ; le prince prit, à ce sujet, des informations qui lui donnèrent la certitude que la fille d'Abkar étoit la plus belle et la plus charmante personne de l'empire ; son imagination s'enflamma, il adora Nourmahal, sans la connoître. Dans les pays où les femmes sont des divinités mystérieuses, toujours invisibles, un récit et un nom suffisent pour inspirer l'amour. Kousrou combla tous les vœux d'Abkar, en lui demandant sa fille, la veille du jour où il fut arrêté.... Lorsqu'il apprit depuis, que Nourmahal étoit dans le sérail de Géangir, il éprouva la plus vive douleur. Ce chagrin fut ensuite augmenté par l'élévation si prompte et si extraordinaire de l'objet qu'il

regrettoit avec tant d'amertume. Il n'en-tendoit parler qu'avec désespoir de son espirt, de ses grâces et de sa beauté. Son dépit fut si violent, qu'il lui fut impossible de le dissimuler ; on prit les transports d'un amour malheureux pour de la haine, et il le laissa croire ; d'ailleurs, il se mêloit à ses regrets un vif ressentiment contre Nourmahal; il supposoit qu'elle savoit qu'il l'aimoit, et qu'il avoit reçu la parole d'Abkar ; l'orgueil et la passion lui faisoient regarder comme une infidélité coupable, les démarches auxquelles Abkar devoit la vie, et que Nourmahal auroit dû faire, même en partageant les sentimens de Kousrou. Mais elle avoit ignoré les projets de son père ; il s'étoit contenté de faire, en sa présence, l'éloge du jeune prince ; et lorsqu'enfin Kousrou s'expliqua clairement, Abkar lui promit d'en instruire sa fille ; des affaires importantes l'empêchèrent de la voir jusqu'au moment où il fut privé de sa liberté. Nourmahal qui avoit excusé les premiers mouvemens d'humeur de Kousrou, commença à s'indigner, en apprenant, quelques mois après, que ce

prince parloit toujours d'elle, avec le ton et l'expression de la haine. Cette injustice soutenue la révolta ; ce chagrin fut le seul qu'éprouva Nourmahal ; elle gagna toute la confiance de l'empereur, et n'en abusa jamais. Mais elle avoit un grand inconvénient pour une favorite qui veut gouverner, elle haïssoit l'intrigue et elle ne pouvoit supporter l'ennui. Avec un ascendant suprême sur l'esprit et sur le cœur de Géangir, elle eut peu d'influence dans les affaires ; elle y portoit de la distraction, peu d'activité, et une droiture qui nuisoit souvent au succès qu'elle desiroit. Elle sollicitoit, sans préparation et sans détour ; elle essuyoit les refus raisonnables sans humeur ; voilà des moyens certains pour obtenir l'estime dans toutes les cours du monde, et pour n'y jamais acquérir de crédit. Chékour représentoit souvent à la sultane, qu'en se contraignant un peu, en sacrifiant quelquefois ses amusemens, elle auroit un empire absolu. Ce pouvoir seroit trop acheté, répondoit-elle, il faudroit changer mon caractère, renoncer à mes occupations, à mes goûts ; et pour n'a-

voir, après tant de sacrifices et d'efforts pénibles, qu'une autorité usurpée, et toujours secondaire. Cependant il est affreux de ne passer sur la terre que des jours inutiles, et de ne laisser aucune trace après soi.... Pour dévouer sa vie à la gloire, il faut une force de caractère, une suite, une persévérance que je n'aurai jamais ; je sens que je ne pourrois illustrer mon nom que par une action éclatante, et qu'il m'est impossible de l'immortaliser par une conduite soutenue.

Ces réflexions affligèrent Nourmahal, et lui donnèrent l'idée de chercher un moyen d'acquérir une grande renommée, sans se mêler des affaires, et sans renoncer à son genre de vie. Mais que pouvoit-elle faire d'éclatant? des fondations bienfaisantes et religieuses ? D'autres impératrices avoient fondé des hospices, fait bâtir des pagodes. Nourmahal vouloit s'associer à cette gloire, mais y ajouter encore quelque chose de neuf et de brillant. Après une profonde méditation, elle forma un plan singulier qui demandoit une longue préparation, et qu'elle suivit avec constance, parce qu'il ne

s'agissoit que de donner beaucoup d'argent, de s'assurer du dévouement de quelques personnes, et de garder un impénétrable secret. Elle vendit la plus grande partie de ses pierreries, pour compléter la somme dont elle avoit besoin, et elle mit Chékour dans sa confidence. Ce ministre la servit avec le zèle qu'elle attendoit de lui, et tout le succès qu'elle pouvoit desirer.

Nourmahal régnoit souverainement, depuis trois ans, sur le cœur de Géangir, lorsque Chékour, plus animé que jamais contre Kousrou, découvrit que ce prince étoit amoureux de la fille de Fazelkan, un omras puissant par ses richesses, et qu'il haïssoit particulièrement. Il résolut de tirer parti de cette découverte, pour perdre Kousrou. Sans parler de la passion du prince, il dit à la sultane qu'il vouloit se réconcilier avec lui, et que, dans ce dessein, il desiroit lui donner pour épouse, Zoraïde sa fille, la plus belle personne de Delhy, après la sultane. Cette dernière connoissoit et chérissoit Zoraïde; ce projet la charma, elle se chargea de le faire réussir; elle en parla avec vivacité à l'empe-

reur qui lui promit de décider le prince, et de doter Zoraïde. En effet, il fit cette proposition à son fils, qui, loin de la recevoir avec plaisir, répondit qu'il n'épouseroit jamais la fille d'un homme qu'il méprisoit, que d'ailleurs il aimoit Zima, fille de Fazelkan. L'empereur, blessé de cette réponse, témoigna son mécontentement : néanmoins, reprenant le ton de la bonté, il insista, en vantant la beauté de Zoraïde, Seigneur, reprit vivement Kousrou, la seule Zima sera mon épouse, je refuserois Zoraïde pour mon esclave, eût-elle une beauté aussi célèbre que celle de Nourmahal. A ces mots, l'empereur, justement irrité, congédia brusquement le prince. Une demi-heure après, Fazelkan fut arrêté. Kousrou, craignant de perdre aussi sa liberté, se hâta de quitter Delhy, et fut se cacher chez un homme obscur, à une lieue de la ville, dans une petite maison sur les bords du Gemna.

L'empereur rendit à la sultane un compte exact de son entretien avec son fils; il desiroit qu'elle partageât tout son ressentiment, et il n'oublia pas de lui dire que

le prince assuroit qu'il ne voudroit pas de Zoraïde pour son esclave, quand elle seroit aussi belle que Nourmahal. La sultane rougit, mais un sourire déguisa son dépit secret; elle donna le soir même une fête magnifique à l'empereur. Elle y déploya tous ses talens et tous ses charmes; Géangir fut tellement enivré d'admiration et d'amour, qu'il s'écria, dans un moment d'enthousiasme, qu'il n'y avoit rien dans le monde qu'il ne fût capable de faire pour elle : eh bien! seigneur, dit Nourmahal, promettez-moi de m'accorder la grâce que je vais vous demander? — Oui, je le jure. — Votre parole est sacrée. — Parlez, Nourmahal, quelque chose que vous puissiez desirer, parlez, et soyez sûre d'avance de l'obtenir. — Je n'ai point de doutes, mais j'éprouve un peu d'embarras. — Pourquoi? — Je vais vous dire la chose la plus extraordinaire. — N'importe. — La femme que vous préférez, que vous aimez uniquement, ne doit point avoir un destin vulgaire.... ce nom que vous m'avez donné, je veux le rendre immortel.... je veux attacher une gloire durable à vos bienfaits,

c'est l'amour et la reconnoissance qui me rendent ambitieuse. — Mais n'êtes-vous pas mon épouse, que puis-je faire de plus? — Ce qu'on n'a jamais fait, ce qu'on ne fera jamais.... — Ah! Nourmahal, je voudrois le deviner, mais je ne vous comprends pas; que désirez-vous donc encore? — Le pouvoir suprême pendant vingt-quatre heures. — Comment? — Oui, cédez-moi le trône, durant un jour seulement.... — Mais quand je l'occupe, ne régnez-vous pas? — A côté de vous, peut-on briller, peut-on même être remarquée?.... Laissez-moi seule un instant à cette place éminente.... ne craignez point de me confier la souveraine puissance; ah! pourrois-je en abuser! Je dois justifier votre amour, votre choix, et la preuve la plus glorieuse d'une estime parfaite.... — Remettre les rênes de l'empire dans les mains d'une femme de dix-huit ans!.... — Eh! seigneur, m'accorderiez-vous cette faveur éclatante si j'avois quarante ans!.... A quoi pouvons-nous prétendre sans le bonheur d'être aimées? Le temps brillant de la jeunesse est donc pour nous celui de la

gloire? — Et l'expérience?.... — Vos exemples m'en tiendront lieu. — Que de fautes terribles on peut faire sur le trône pendant vingt-quatre heures!.... — Oui, quand on y végète, ou quand on manque d'esprit et d'élévation d'ame. — Si nous étions en pleine paix, si, depuis un an, la guerre ne s'étoit pas rallumée avec la Perse, j'aurois moins de craintes. — Si nous étions dans un temps plus paisible, le trône me tenteroit moins. Dans des circonstances difficiles, une femme peut-elle avoir assez de sagesse pour ne commettre aucune imprudence funeste à l'état? — Oui, pendant vingt-quatre heures. — Mais, Nourmahal, avec tant d'ambition, ne quitterez-vous pas avec désespoir la puissance absolue dont vous aurez joui si peu de temps? — Ce n'est pas le trône que j'envie, c'est la gloire que je désire; quelques heures d'une autorité souveraine me suffiront. Régner un instant, aimer toujours, n'est-ce pas là, seigneur, le destin le plus heureux d'une femme? — Je ne me rétracterai point; oui, Nourmahal, l'amour a peut-être prononcé un serment imprudent, mais

il doit le tenir...... Demain, une proclamation solennelle annoncera, dès l'aurore, à mes sujets, que j'abdiquerai, pour vingt-quatre heures, la puissance souveraine, et que Nourmahal en sera revêtue. A ces mots, la sultane, transportée de joie, exprima sa reconnoissance avec autant de sensibilité que de charmes.

En effet, le lendemain, aux premiers rayons du jour, la cour et la ville de Delhy apprirent, avec étonnement, qu'elles alloient être gouvernées par la belle Nourmahal. Le peuple, amateur de la nouveauté, parut enchanté de cet événement extraordinaire. L'agitation fut extrême parmi les poètes, car un règne si court ne pouvoit être célébré que par de véritables impromptus; mais heureusement que la singularité du sujet fournissoit naturellement beaucoup d'idées neuves; enfin, on vit éclore dans cette matinée une multitude de vers à la louange de l'impératrice. Les courtisans formèrent rapidement une foule de projets, et conçurent de nouvelles espérances. Plus de deux mille placets furent écrits dans l'espace d'une heure; jamais les

intrigans et les ambitieux ne montrèrent autant d'activité; il s'agissoit de profiter d'un règne de vingt-quatre heures, on n'avoit pas de temps à perdre.

On étoit au mois de juin. A huit heures précises du matin, on plaça sur le grand portique du palais un élégant drapeau blanc, vert et gris de lin, orné de franges d'or; c'étoit le signal qui annonçoit que le règne de Nourmahal venoit de commencer. Nourmahal, dans une éclatante parure, reçut, à genoux, le diadême et le sceptre de pierreries que lui présenta Géangir : allez, lui dit-il, allez orner le trône que vous prête l'amour, et songez que pour briller à cette place suprême, il faut l'honorer par de solides vertus et de grandes actions.

Après cette première cérémonie, Géangir fut se renfermer dans l'appartement le plus reculé du palais, en promettant d'y rester tant que dureroit le règne de Nourmahal, c'est-à-dire, jusqu'au lendemain matin à la même heure.

L'impératrice qui depuis plus de deux ans préparoit tout en secret pour ce jour de triomphe, avoit découvert l'asyle où le

prince Kousrou se tenoit caché. A l'instant où les héraults la proclamoient souveraine de l'empire du Mogol, Chékour, par son ordre, fut, avec une escorte, investir la maison du prince, se saisit de sa personne, au nom de l'empereur, et en lui cachant l'élévation de Nourmahal, le conduisit sur-le-champ au palais par un chemin détourné et solitaire. On l'enferma seul dans un appartement dont Chékour eut la garde. Nourmahal qui négocioit en secret la paix avec la Perse, depuis quatre mois, aidée de tout le crédit d'Abkar son père, devenu favori du roi de Perse, étoit enfin parvenue à conclure un traité glorieux à l'empire, auquel il ne manquoit que la ratification du souverain du Mogol. Le prince de Perse, arrivé secrètement à Delhy, avec tous les pouvoirs nécessaires pour conclure, fut alors publiquement introduit dans le palais. L'impératrice se rendit dans une immense salle, magnifiquement décorée, elle monta sur un trône éblouissant d'or et de pierreries. Les gardes de l'empereur l'entouroient; son amie, la fille de Chékour, la jeune et belle Zoraïde,

étoit assise à ses pieds, sur les marches du trône. On ouvrit les portes, les omras entrèrent en foule. Un instant après, le prince de Perse parut avec sa suite. Alors, l'impératrice leva son voile. Se montrer et signer la paix, furent les deux premiers actes de sa puissance; c'étoit commencer, et comme un grand monarque, et comme une femme. Toute l'assemblée fut saisie d'étonnement et d'admiration; Nourmahal, embellie encore par le plaisir nouveau d'être regardée, prit la parole, et s'adressant au prince de Perse, elle fit sur la paix un discours plein de charme et de dignité, il fut aussi d'une concision remarquable (le temps est précieux quand on ne doit régner que quelques heures). Ce ne fut point un discours académique; car Nourmahal ne dit pas un mot de trop. Elle prononça bien, mais son débit fut vif et animé, sans aucune pause. Lorsqu'elle eut cessé de parler, tous les omras mirent un genou en terre, pour lui jurer une fidélité à toute épreuve. Jamais femme ne dut mieux compter sur un tel serment, on ne s'engageoit que pour un jour. Nourmahal,

appuyée sur Zoraïde; descendit de son trône, et passa avec le prince de Perse et les ministres, dans un cabinet voisin : là, elle signa le traité de paix et le rappel d'Abkar son père, auquel elle envoya un courrier. Le prince de Perse congédié, l'impératrice, descendit dans les cours, monta dans un palanquin, et, suivie d'un nombreux cortége, se rendit dans une place publique, où elle posa la première pierre d'une pagode. Elle fit la même chose pour un hospice et pour un pont sur le Gemna. Pendant ces courses, on distribuoit au peuple, par ses ordres, des sommes considérables, mais d'une monnoie toute nouvelle, qu'elle avoit fait fabriquer secrètement. Ces pièces, toutes d'or ou d'argent, portoient d'un côté les deux profils de l'empereur et de l'impératrice, et de l'autre, leurs noms. Nourmahal, pour rendre ces monnoies plus remarquables et plus fameuses, avoit, à dessein, enfreint la loi qui proscrivoit dans cet empire, toute empreinte de figure (1).

(1) Tavernier, comme on l'a dit, rapporta en France plusieurs pièces d'or de cette monnoie de

Nourmahal n'ouvrit point les prisons, et ne rendit point la liberté aux malfaiteurs; mais, ayant pris d'avance des informations sur les prisonniers en général, elle usa du beau droit de faire grace, en faveur de quelques criminels, dont diverses circonstances rendoient les actions moins coupables; elle délivra aussi plusieurs prisonniers injustement détenus, et après avoir montré son respect pour la religion, son amour du bien public, sa justice, sa magnificence et son humanité, après avoir joui de l'admiration et de l'enthousiasme d'un peuple immense, rassemblé sur ses pas, Nourmahal se hâta de rentrer dans le palais; il étoit midi. Elle se mit à table. Pendant son dîner, elle entendit la lecture de plusieurs placets; et elle s'occupa jusqu'à six heures du soir, à réparer des injustices, à signer des graces, et à donner des emplois; elle n'oublia ni les savans,

---

Nourmahal, qui, dès-lors, commençoient à être très-rares en Asie, les successeurs de Géangir en ayant défendu le cours, et refondu la plus grande partie.

ni les gens de lettres, ni les artistes distingués. Elle en tira plusieurs de l'obscurité; elle savoit qu'il est encore plus glorieux de découvrir et d'encourager un talent ignoré ou méconnu, que d'honorer ceux qui sont déjà récompensés par une grande réputation. Ensuite, elle s'enferma avec les ministres, pour achever de rédiger plusieurs lois bienfaisantes qu'elle avoit longtemps méditées, et dont quelques-unes adoucissoient le sort des femmes, et donnoient à son sexe plus de dignité.

A dix heures elle congédia ses ministres, et elle fit appeler le chef de sa garde, nommé Nasuf, qu'elle instruisit d'une partie de son projet, relativement au prince Kousrou, et, en conséquenc, elle lui donna des ordres qui furent ponctuellement exécutés. Nasuf fut trouver le prince qui, jusqu'à ce moment, enfermé dans une chambre, et n'ayant vu personne, ignoroit entièrement tout ce qui s'étoit passé, et croyoit toujours qu'il étoit arrêté par l'ordre de Géangir. Nasuf lui dit que l'empereur, irrité du mépris avec lequel il avoit refusé d'épouser la fille de Chékour sans la con-

noître, desiroit qu'au moins il la vît. Venez, seigneur, continua Nasuf, la belle Zoraïde est dans le cabinet de l'empereur, je vais vous y conduire. J'y consens, répondit le prince, avec un sourire dédaigneux; mais Zoraïde, avec tous ses charmes, ne me fera point oublier Zima. En disant ces paroles, il suivit Nasuf. Ce dernier croyoit en effet que le prince alloit voir la fille de Chékour, il étoit dans l'erreur; les femmes, ainsi que les grands politiques, font rarement des confidences entières, elles s'en réservent toujours quelque chose. Nourmahal n'avoit pas dit que c'étoit elle-même qui, sous le nom de Zoraïde, s'offriroit aux regards du prince. Ce stratagême, en abusant Kousrou, devoit le punir d'un mot également insultant pour Nourmahal et pour la fille de Chékour. On se rappelle qu'il avoit dit qu'il n'admettroit pas Zoraïde au rang de ses esclaves, eût-elle la beauté de la sultane.

La bienfaisante, la généreuse Nourmahal n'avoit point oublié cette réponse injurieuse, que rendoit plus piquante encore la conduite entière du prince dont elle

n'avoit pu obtenir le suffrage ou l'estime ; elle se dit : je veux venger mon amie........ Le gouvernement d'un vaste empire, l'amour d'un peuple entier, le bonheur et la gloire ne purent la distraire de cette idée. L'impartialité que doit avoir un historien ne permet pas de dissimuler cette foiblesse : mais avant de la condamner avec sévérité, voyons quelle sera la vengeance.

Nasuf, laissant le prince à la porte du cabinet, se retira. Il avoit prévenu le prince qu'il ne devoit pas entrer dans le cabinet, mais qu'à travers la porte de glace, recouverte d'une gaze blanche, il verroit Zoraïde qu'on avoit fait venir dans cet appartement, sous prétexte d'y attendre la sultane. Ainsi, Kousrou, fut persuadé qu'il alloit voir la fille de Chékour à son insu, et sans qu'elle se doutât qu'il fût aussi près d'elle. Kousrou se trouvoit dans un lieu obscur, qui ne recevoit de lumière que par ce cabinet extrêmement éclairé. Il s'approcha de la glace, et jetant les yeux dans le cabinet, il n'y vit personne ; il remarqua près de lui une table sur laquelle étoit posé un luth. Le prince, debout,

dans une attitude assez gênante, attendoit Zoraïde avec impatience, afin de pouvoir s'en aller ; bientôt cette impatience s'accrut, et diverses pensées y joignirent un peu d'émotion ; à vingt-quatre ans, est-il possible de conserver tout son sang-froid en attendant une femme jeune et belle.... Il faut qu'en effet elle soit charmante, se disoit Kousrou, puisqu'on veut me la faire voir .... Je l'ai dédaignée, j'ai parlé d'elle avec le plus injurieux mépris, elle le sait peut-être..... Si elle est si belle, je sens que j'éprouverai une sorte de peine en la regardant.... Ces réflexions augmentèrent le trouble du prince.... il entend un léger bruit, il tressaille, et regarde avec la plus vive curiosité ; une porte s'ouvre, une esclave africaine qui possédoit toute la confiance de Nourmahal, entre dans le cabinet, s'avance, prépare une pile de carreaux en face de Kousrou, et près de lui, et un instant après, Nourmahal paroît, et le prince, en l'appercevant, reste immobile de surprise ! Il n'avoit jamais rien vu de comparable à cette beauté séduisante et parfaite, dont le

charme et les graces égaloient l'éclat et la régularité......

L'impératrice vint s'asseoir sur la pile de carreaux, elle avoit l'air triste, et elle gardoit le silence. Mais, au bout de quelques minutes, prenant la parole : Karissa, dit-elle, conçois-tu pourquoi la sultane veut aujourd'hui que je l'attende ici? Je l'ignore, répondit Karissa. Nourmahal est quelquefois si capricieuse! On vient de me dire que vous l'attendriez long-temps, et que peut-être même elle ne viendra pas du tout; mais pour vous désennuyer, voulez-vous jouer du luth? En disant ces paroles, Karissa présenta le luth à Nourmahal qui le prit nonchalamment. Ah! Karissa, dit-elle, à quoi peuvent me servir ces vains talens? ... — A charmer tous ceux qui vous connoissent.... — M'ont-ils préservée du plus sensible outrage?.... — Ce prince dont vous parlez si souvent, ne vous a jamais vue.... — Tout ce qu'il a entendu dire de moi n'a pu lui inspirer que de la haine et du mépris, tandis que moi, sur sa seule réputation... Ici, Nourmahal s'arrêta, en mettant ses deux belles mains sur

ses yeux.... ensuite, reprenant son luth : n'y pensons plus, dit-elle, ou du moins, tâchons, s'il est possible, d'éloigner cette idée cruelle.... A ces mots, unissant une voix délicieuse aux accords les plus mélodieux, elle chanta avec un charme inexprimable.... Lorsqu'elle eut fini sa romance, elle posa son luth sur la table, et poussant un profond soupir : la musique, dit-elle, augmente encore ma mélancolie. Consolez-vous, belle Zoraïde, reprit Karissa, n'êtes-vous pas sûre, avec la faveur de la sultane, de trouver enfin un époux digne de vous ? . . . — Non, non, jamais, je renonce à l'hymen.... — Quoi ! si jeune et si belle ! — Oh ! Karissa, ne me dis plus que je suis belle, ne vante plus la triste Zoraïde ! . . . . Ah ! c'est la fille de Fazelkan, c'est Zima, l'heureuse Zima, qu'il faut louer.... — Elle n'a ni vos talens, ni votre esprit, ni vos charmes. . . . — Elle a tout, puisqu'elle est aimée.... Kousrou l'adore, et il me hait . . . . . Comme Nourmahal prononçoit ces paroles, la porte de glace s'ouvrit brusquement, et le prince, éperdu, s'élançant dans le cabinet, vint tomber aux

genoux de Nourmahal.... Cette dernière affectant la plus grande surprise, parut vouloir s'échapper. Kousrou la retint. Ivre d'admiration, de reconnoissance et d'amour, il peignit tout ce qu'il éprouvoit, avec les expressions les plus passionnées; il protesta qu'il adoroit Zoraïde, et qu'elle seule seroit son épouse: à ces protestations, les beaux yeux de Nourmahal s'animèrent du feu le plus brillant.... Croira-t-on qu'après tous les triomphes de cette grande journée, celui-ci fut compté....... et que même, quoiqu'il fût le plus commun de tous, il parut le plus piquant? On ne pouvoit l'attribuer à l'éclat de la faveur et de la puissance, on ne le devoit qu'à ses charmes; et ce genre de succès est toujours pour une femme, sinon le plus ambitionné, du moins le mieux goûté par son amour-propre.

Oui, s'écrioit Kousrou, oui, charmante Zoraïde, vous serez mon épouse, je ne suis point infidèle; a-t-on connu l'amour, avant d'avoir pu vous voir et vous entendre!..... néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux point avoir l'air de céder à la violence, et

si l'empereur m'interroge, je répondrai qu'un prisonnier a le droit de ne point déclarer ses véritables sentimens, et je garderai le silence. Je parlerai quand je serai libre; mais vous, belle Zoraïde, vous connoîtrez mon cœur, et vous approuverez ma délicatesse. Je pourrois tout tenter pour vous obtenir; ce bonheur suprême, fait pour être le prix des exploits les plus glorieux, doit-il devenir la condition d'un marché?........ — Seigneur, je suis sûre que la sultane vous servira avec zèle. — Je n'ai pas la même confiance....... Nourmahal a tant d'artifices!...... — J'avouerai qu'elle n'en est pas tout-à-fait exempte..... — Ah! je ne connois que trop son caractère, et ce n'est pas moi qu'elle tromperoit..... — En êtes-vous bien sûr?...... — J'ai cru jadis qu'elle avoit la candeur la plus touchante, je me la représentois telle que je vous vois, telle que vous êtes; combien je m'abusois!.... Elle est mon ennemie.... Il est vrai que j'ai provoqué sa haine, elle m'abhorre, convenez-en? — Elle fut piquée sans vous haïr, et maintenant elle vous pardonne... — Et pourquoi? — Eh! seigneur,

le cœur d'une femme n'est-il pas inexplicable?.... Je vous assure que Nourmahal ne pourroit elle-même vous dire ce qui se passe dans le sien..... — Non, non, elle a trop d'orgueil et d'ambition pour ne pas me détester; soyez certaine que si elle en avoit le pouvoir, elle me perdroit; mais, grace au ciel, on assure que son crédit diminue tous les jours.... — Ne sont-ce pas vos courtisans qui le disent?.... Dans cet endroit de la conversation, on entendit du bruit. Nourmahal pressa le prince de se retirer, et, pour l'y décider, elle le quitta, malgré ses vives instances, et elle rentra, avec Karissa, dans l'intérieur de son appartement. Nasuf revint prendre le prince, et le reconduisit dans sa chambre. Il étoit minuit. Nourmahal, qui ne vouloit pas dormir sur le trône, ne se coucha point; elle reprit la lecture des mémoires et des placets, et passa la nuit à faire de bonnes actions. A cinq heures du matin, n'ayant plus que trois heures, elle fit appeler tous ses amis; après avoir fait tant de choses utiles et glorieuses, elle avoit bien acquis le droit de donner quelques instans à l'amitié. Quand ses amis

furent rassemblés autour d'elle : Je ne jouirois qu'imparfaitement du pouvoir souverain, leur dit-elle, si vous n'en profitiez pas ; ne cherchez point à me prévenir contre vos ennemis, je ne veux ni partager, ni connoître vos ressentimens..... Ne me demandez rien d'injuste ou de préjudiciable à l'état ; mais, d'ailleurs, parlez avec franchise et confiance, et comptez d'avance sur le succès.

Le temps pressoit ; on ne pouvoit rien insinuer, et moins encore pouvoit-on feindre ; l'artificieuse modestie et la fausse modération devenoient inutiles ou dangereuses ; on n'avoit nul espoir de revenir, avec adresse, sur ses pas, et de céder peu-à-peu à une douce violence : pour obtenir sûrement, il falloit tout brusquer. On demanda comme on ne demande jamais dans les cours, on fut franc et laconique, on s'exprima sans détour, on découvrit brièvement, et sans pudeur, toute son ambition.

Nourmahal fut excessivement étonnée d'un langage qui s'accordoit si peu avec les sentimens qu'on lui avoit toujours montrés : elle réprima des prétentions énor-

mes, elle modéra des demandes extravagantes, mais elle accorda tant de choses, et avec tant de bonté, que tout le monde fut content.

A sept heures, l'impératrice rentra dans la salle d'audience, et remonta sur le trône qu'elle ne devoit plus occuper qu'une heure. Durant ce temps, Nasuf, par son ordre, fut dans la chambre du prince Kousrou qu'il instruisit, enfin, du grand événement qui avoit rendu Nourmahal, pendant vingt-quatre heures, dépositaire de la souveraine puissance. Ah! je suis perdu, s'écria Kousrou, puisqu'elle doit régner encore une heure..... Malgré les charmes de Zoraïde, je n'aurai point la lâcheté, captif de Nourmahal, de consentir à prendre sa favorite pour épouse; je serois bien vil si la crainte me faisoit accorder à mon ennemie, ce que j'ai eu la témérité de refuser à mon père..... — Mais, seigneur, alors vous n'aviez point vu la charmante Zoraïde.... — Il est vrai... néanmoins, Nourmahal pourroit croire que je ne cède qu'à la terreur. Qu'elle dispose de ma vie; du moins, elle ne sauroit

abaisser mon caractère..... — Seigneur, l'impératrice veut vous parler..... — Guidez-moi avant de mourir, il me sera doux de la braver.... A ces mots, le prince sortit de son appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces, il rencontra Fazelkan que des gardes conduisoient dans la salle d'audience. Alors Kousrou se rappela Zima avec attendrissement : Ah! Fazelkan, s'écria-t-il, qu'est devenue votre fille?..... Hélas! seigneur, répondit Fazelkan, elle est, ainsi que nous, depuis vingt-quatre heures, au pouvoir de la sultane, et qui sait quel sort lui prépare la vengeance!...... Infortunée Zima! reprit le prince, barbare Nourmahal!..... Les gardes, pressant le prince de hâter sa marche, il devança Fazelkan, et il arriva bientôt à la porte de la salle. Plein d'indignation, de douleur et de fierté, il entre, il perce la foule des omras, il s'avance, et se trouve en face du trône de l'impératrice; mais que devint-il, en reconnoissant dans Nourmahal, la prétendue Zoraïde, et en voyant Zima assise sur les marches de son trône! Le fier Kousrou pâlit et chancelle.... L'im-

pératrice, feignant de ne pas s'apercevoir de son trouble, le prie de s'approcher, et alors, lui présentant un superbe sabre, orné de pierreries : Prince, dit-elle, vous donner des armes et la liberté, c'est vous rendre à la gloire, je veux encore assurer votre bonheur; recevez, de la main de Nourmahal, l'épouse aimable que vous avez choisie...... Fazelkan et tous vos amis sont libres, et leurs emplois leur sont rendus.... Dans ce moment, une acclamation unanime d'admiration fit retentir les voûtes de la salle. Le prince mettant un genou en terre : O Nourmahal! dit-il, vous m'avez vaincu de *toutes manières*..... celui qui fût votre captif, n'oubliera jamais ni *votre vengeance*, ni vos bienfaits....... Il faut vous adorer sous toutes les formes qu'il vous plaît de prendre....... Qui pourroit résister aux graces, à la beauté, ornées de tout l'éclat des talens, de la puissance et de la générosité!...... Comme le prince prononçoit ces paroles, Fazelkan et Zima se prosternèrent aux pieds de Nourmahal qui les releva, embrassa tendrement Zima, et ensuite se hâta de

ongédier le prince et toute l'assemblée.... on règne expiroit, il étoit sept heures et iemie.... Elle envoya chercher l'empereur qui, sur-le-champ, se rendit à l'invitation de celle qui étoit encore souveraine de e vaste empire. Aussi-tôt que Géangir parut, Nourmahal lui présentant un papier : voilà, seigneur, lui dit-elle, le traité de paix que j'ai conclu avec la Perse, toutes les conditions en sont glorieuses.... La joie de Géangir égala sa surprise, l'impératrice lui rendit compte, en peu de mots, de son administration et de ce qu'elle avoit fait pour le prince de Kousrou; elle ne parla pas de *sa vengeance* particulière, (car, comme nous l'avons remarqué, quelle est la femme qui dit tout?) L'empereur écoutoit ce récit avec une vive admiration, lorsqu'on entendit le bruit des cymbales et des tambours ; c'étoit le signal convenu pour annoncer qu'il étoit huit heures, et que le règne de la belle Nourmahal venoit de finir...... Aussitôt elle descendit du trône, et se jeta aux pieds de l'empereur..... Dans ce moment, un peuple immense qui entouroit le palais,

fit retentir les airs de ces acclamations, répétées avec enthousiasme : *Vive toujours Nourmahal, vive à jamais la bienfaisante Nourmahal avec Géangir, vivent ensemble Géangir et Nourmahal !*....... Oui, dit l'empereur, je veux exaucer ce vœu de la reconnoissance, je veux partager, désormais, avec vous, ce trône que vous avez si dignement occupé....... Non, seigneur, répondit Nourmahal, pour soutenir ma gloire il faudroit que *tous* les jours de ma vie ressemblassent, à-peu-près, à celui qui vient de s'écouler, et les forces d'une femme n'y suffiroient pas; je vous rends, sans regret, la souveraine puissance toute entière, j'en ai joui, j'ai fait du bien, je suis aimée, mon nom ne périra jamais, ne dois-je pas être satisfaite d'avoir acquis, en *vingt-quatre heures*, ce qu'on n'obtient communément sur le trône, que par de longs travaux et le dévouement d'un grand nombre d'années? Nourmahal parloit avec sincérité, et persista, sans effort, dans cette résolution. La journée fut terminée par les noces somptueuses de Kousrou et de Zima, du

prince de Perse et de Zoraide. L'impératrice, durant son régne, avoit arrangé ce mariage; Géangir ratifia, avec joie, tout ce que son épouse avoit fait, et il acheva ce qu'elle n'avoit pu qu'ébaucher. Nourmahal rentra, pour toujours, dans l'intérieur du sérail. Par la suite, elle ne se mêla d'aucune affaire, ne se fit point d'ennemis, n'essuya point de revers, et jusqu'à la fin de sa vie, elle conserva toute la pureté, tout l'éclat de sa gloire, en se livrant aux charmes de l'amitié, du repos, et à son goût pour les arts.

LE
SURVEILLANT
VISIBLE ET CACHÉ,
OU
L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

V. O

LE SURVEILLANT VISIBLE ET CACHÉ, OU L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

AI-JE des lettres? (demandoit Emérance à son portier en rentrant le soir chez elle.) —Oui, madame, en voilà plusieurs. — Donnez. Emérance tend la main par la portière de sa voiture, et reçoit un paquet; elle étoit sous une voûte obscure, on ne pouvoit lire; mais en touchant les lettres, elle sent qu'il y en a trois grandes, ployées carrément, avec de gros cachets, elle est sûre d'avance, que celles-là ne sont pas intéressantes; le tact d'une jeune femme, sur ce point, est aussi fin que celui d'un aveugle, il lui fait connoître si la lettre est

d'un provincial, d'une parente, ou sur-tout d'un amant..... Emérance s'émeut, elle sent sous ses doigts une petite lettre, élégamment ployée, et d'un papier lisse et fin; celle-là sera sûrement ouverte la première. En effet, Emérance, arrivée dans sa chambre, regarda la petite lettre, alors rompant négligemment le cachet: ah! ditelle, c'est de Baumeil, je ne pensois pas à lui!.... Elle ouvre la lettre, et y trouve ce qui suit:

» Quoi! ma belle cousine, en six se-
» maines un seul petit billet d'une demi-
» page!...Il est vrai que j'ai des nouvelles
» de vous par votre mari; mais vous savez
» que ces lettres-là ne sont pas écrites de
» manière à me suffire; que peut-on ap-
» prendre par les lettres d'une femme de
» vingt-quatre ans à un mari de qua-
» rante qui est toujours amoureux!.....
» Heureusement que j'ai d'autres corres-
» pondances... On me mande qu'*il n'y a*
» *rien de nouveau* (ah! tant mieux!);
» que cependant l'*empressement*, *l'assi-*
» *duité*, continuent toujours. Tant pis.
» Cela ne doit pas être. *Persister*, après

» huit mois de rigueurs!.... Prenez-y
» garde, Emérance, cette persévérance-
» là deviendra suspecte; vous savez que
» le monde ne croit pas à la constance
» des amans maltraités; l'honnête, le bon
» d'Alercy, n'est point jaloux, mais moi,
» je le suis horriblement, vous ne me
» tromperez point; je suis heureux de
» votre bonheur, comment pourrois-je me
» consoler de voir Emérance confondue
» dans la classe des femmes ordinaires?
» Que deviendrois-je si je ne retrouvois
» pas chez vous cet intérieur si paisible et
» si doux, et qui a toujours fait le charme
» ou la consolation de ma vie? et cet
» excellent homme qui, depuis huit ans,
» me traite comme un fils chéri, parce
» qu'il me regarde comme le frère d'Emé-
» rance, je le verrois malheureux! car il
» le seroit si l'on ne vous citoit plus comme
» le modèle des femmes de votre âge, et si
» vous aviez une intrigue qui vous ôteroit
» avec votre gloire, toutes les qnalités char-
» mantes qui vous distinguent. Si vous
» preniez un amant, pourriez-vous con-
» server cette gaîté, cette égalité d'hu-

» meur, cette franchise qui donnent un
» prix inestimable à votre société? Vous
» avez tellement embelli les vertus, qu'elles
» ne paroissent en vous que des agrémens.
» Songez combien une femme honnête en
» doit perdre en s'égarant! le repentir et
» les remords flétrissent son ame et déna-
» turent son caractère! ...... Quand on
» n'est plus d'accord avec soi-même, on
» devient capricieuse; quand on se reproche
» une grande faute, et qu'il faut s'occuper
» sans cesse du soin de la cacher, on devient
» mélancolique et dissimulée.... Émerance
» *mentiroit!* ...... Emérance seroit un
» jour une femme artificieuse! Ah! si
» jamais cette odieuse métamorphose doit
» se faire, maudit soit celui qui la pro-
» duira! ....

» Je ne le nierai point, *il est* aimable,
» il a de grandes vertus, raison de plus
» pour moi de le haïr; pourrois-je craindre
» un fat?.... Il ne l'est pas, il a beaucoup
» d'esprit et de grace;... mais un homme
» de la cour!... un homme que son genre
» de vie éloignera toujours de vous, un
» homme dont les intérêts seront à jamais

» différens des vôtres! qui ne pourra que
» vous parler de mille choses que vous ne
» connoissez point, que vous ne compren-
» driez pas!.. L'amour veut de la conve-
» nance en tout; parce qu'il veut de l'éga-
» lité.... Réfléchissez à tout cela, j'ai bien
» le droit de vous parler contre l'amour!
» mon exemple a dû vous apprendre qu'une
» passion violente, même légitime, est
» source intarissable d'inquiétudes et de
» tourmens; vous savez quelles larmes
» amères je répands encore sur la tombe
» de cette infortunée que j'ai dû plain-
» dre, mais que je ne devois plus
» aimer!... Je n'ai qu'une consolation,
» c'est de sentir que mon cœur est usé
» pour l'amour, et que du moins à trente-
» deux ans, je suis certain de n'éprouver
» jamais de semblables chagrins? Enfin,
» mon amie, vous me direz tout, quand
» je vous reverrai, vous avez été ma *con-*
» *fidente* si long-temps! combien de fois,
» en écoutant mes tristes secrets, vous
» vous êtes écriée: *Oh! que je hais l'a-*
» *mour qui peut causer de telles peines!*
» Vous aviez raison, chère Emérance, pen-

» sez toujours ainsi. Combien vous vous
» en applaudirez dans dix ans!.... Adieu,
» je serai près de vous dans six semaines;
» mais si vous désiriez que je hâtasse mon
» retour, parlez; depuis que j'ai si mal-
» heureusement acquis ma liberté, ne suis-
» je pas tout à vous?... ».

Après avoir lu cette lettre, Emérance soupira, rêva, s'attendrit; et ensuite prenant son écritoire, elle écrivit la réponse suivante:

« Mon Dieu! mon ami, comme votre
» lettre est *solennelle*, effrayante! et pour-
» quoi ces réflexions si graves, et toutes
» ces inquiétudes?... Il ne m'a jamais dit
» qu'il fut amoureux de moi.... Vous ré-
» pondrez qu'on ne fait plus de déclara-
» tions *en règle*; je crois bien qu'en ef-
» fet on peut s'en passer, mais on écrit
» toujours, vous ne nierez pas cela;
» j'ai reçu tant de sots billets dans ce
» genre: pour *lui*, je ne connois pas son
» écriture. Cela n'est-il pas singulier?....
» Quelle rigueur peut-on avoir avec un
» homme qui ne demande rien, qui ne
» déclare rien!... Moi, je n'ai nulle raison

» de le maltraiter; je vous assure que je » voudrois en avoir un prétexte, je vou- » drois qu'il s'expliquât, qu'il m'écrivît, » cela finiroit. Vous vous étonnez de la » *persévérance;* eh! mais cela peut durer » vingt ans, sans que j'aye le droit de » m'y opposer. Voulez-vous donc que je » lui fasse des scènes sur un amour dont il » n'est pas question, et qu'après tout, il » n'a peut-être pas?...Oui, certainement, » je voudrois savoir positivement à quoi » m'en tenir. Se fâcher sans sujet, seroit » un si grand ridicule!... tout cela m'im- » patiente et m'excède.

» Je reconnois toujours votre amitié dans » votre lettre, mais je n'y retrouve pas » toute votre estime, et il me semble que » j'ai le droit de m'en plaindre. Ne me » connoissez-vous pas assez pour être cer- » tain que je ne puis ni tromper ni m'avi- » lir? Je suis heureuse, je veux toujours » l'être, et je sais et je sens que le bon- » heur est inséparable de l'innocence. Gron- » dez-moi, mais ne me sermonnez plus » avec le ton offensant de la crainte et du » doute; ne supposez jamais, un seul

» instant, qu'Emérance puisse devenir
» méprisable. . . . . .

» Ah! j'aimerois mieux mourir que de
» déshonorer, ou seulement d'inquiéter
» l'homme respectable et chéri qui me rend
» si heureuse! Son commerce a perfec-
» tionné toutes les qualités que vous aimez
» en moi. Qui pourroit, en vivant avec lui,
» conserver de la tiédeur pour la vertu?
» Quelles obligations ne lui avons-nous
» pas l'un et l'autre, cher Beaumeil! *n'a*
» t-il pas été notre véritable instituteur?
» et, malgré notre jeunesse, quelle con-
» fiance honorable il nous a montrée dans
» tous les temps!.... Cependant, vous le
» savez, je le respecte trop pour ne pas le
» craindre un peu..... J'ai quelquefois
» de *petites idées de femme* que je ne
» lui dirois pas pour rien au monde, j'at-
» tache tant de prix à son opinion! il me
» voit en beau; je jouis de cette illusion,
» et sans fausseté, seulement en me tai-
» sant, et en tâchant de devenir réellement
» telle que sa tendresse me suppose. Quand
» je serai moins imparfaite, il lira dans mon
» cœur comme vous-même. . . . .

» Adieu, revenez le plutôt que vous » pourrez ; je n'ai point, je n'aurai jamais » de confidence à vous faire, mais je ne » puis me passer de vous voir et de cau- » ser avec vous ».

Cet homme qui *excédoit*, parce qu'il ne s'expliquoit point, étoit le comte Edouard de Blangi. Il avoit infiniment de grâces, une conversation très-aimable, et une figure charmante. Il étoit sincèrement pénétré de tous les principes reçus et suivis dans la bonne compagnie, ce qui ne forme pas une morale sévère sur tous les points, mais ce qui donne sûrement un très-bon goût, de la délicatesse dans les procédés, et de l'élégance dans les manières. Il étoit fort amoureux d'Emérance, néanmoins il conservoit tout le sang-froid nécessaire pour calculer sa conduite, et pour observer celle d'Emérance. Cette dernière avoit une réputation parfaite, et le plus tendre attachement pour son mari. Il ne falloit pas risquer une déclaration avec une femme de ce caractère. On soupoit souvent avec elle chez la sœur de M. d'Alercy. On avoit sa loge à la Comédie Française, à côté

de la sienne; on avoit remarqué de l'embarras, quelques nuances de dépit, quelques petites affectations d'insouciance et de gravité; on avoit surpris des regards errans, inquiets et curieux; enfin, Emérance, plus d'une fois, avoit rougi..... et l'on attendoit une occasion favorable.

On reproche aux femmes de finance de se laisser plus facilement séduire par les gens de la cour, que par ceux d'une autre classe. On ne voit dans cette préférence qu'une vanité puérile; mais, souvent, elle ne tient qu'à une délicatesse de goût très-naturelle. Une financière peut avoir des manières aussi nobles et aussi agréables que celles d'une dame du palais; les graces d'une femme ont un charme égal dans tous les états, mais certainement, c'est sur-tout à la cour que l'on peut trouver ces hommes dont le ton, le langage, et tout l'extérieur ont donné aux Français, en général, une réputation si brillante de politesse et d'agrémens.

Emérance avoit, en effet, remarqué le comte Edouard, et ce n'est jamais sans danger qu'une jeune femme *remarque*

souvent un homme très-aimable. Alarmée des discours que l'on commençoit à tenir, croyant bien, elle-même, que le comte étoit amoureux d'elle, et très-décidée à lui ôter toute espérance s'il s'expliquoit, elle avoit d'abord attendu cette déclaration avec beaucoup de sang-froid ; ensuite, à l'étonnement de ne pas la recevoir, s'étoit joint je ne sais quelle inquiétude qui ressembloit au dépit. Chaque billet qu'on lui apportoit lui causoit une sorte d'émotion. Elle devenoit moins égale et moins naturelle ; enfin, seule, à vingt-quatre ans, livrée à elle-même, n'ayant auprès d'elle, ni son vertueux mari, ni l'ami fidèle qui méritoit toute sa confiance, elle étoit dans une situation d'autant plus critique, qu'elle n'en sentoit pas le danger. Elle s'étoit fait la loi de ne point aller au bal de l'Opéra, en l'absence de son mari ; mais, à cette époque, il y eut une fête superbe chez l'un des princes du sang, elle pouvoit y aller, avec des billets, comme bayeuse (1). On l'y engagea, et

(1) C'est-à-dire, comme n'étant point de la société, n'étant ni du bal, ni du souper, ni même

elle y consentit. Elle arriva à minuit, et fut placée, avec sa belle sœur, derrière les banquettes des dames invitées à la fête, sur des gradins élevés dans l'enfoncement de l'embrâsure d'une fenêtre. Un peu en avant du gradin, étoient assises sur une banquette, deux jolies femmes en habit de bal. Elles furent bientôt entourées d'un groupe formé par les jeunes gens les plus élégans de la cour, au nombre desquels se trouvoit le comte de Blangi. Comme il étoit debout devant les dames, il vit aussitôt Emérance et sa belle-sœur; il leur fit une révérence sérieuse et respectueuse, et continua de parler aux jeunes dames qui, dans l'instant, se retournèrent pour voir les personnes qu'il venoit de saluer. Cette manière de regarder par-dessus l'épaule a naturellement quelque chose de peu obligeant, surtout de la part d'une jeune femme qui en examine une autre. Emérance étoit déjà blessée qu'Edouard n'eût pas, avec empressement, passé derrière

sur les siéges et les banquettes destinées aux personnes de la cour.

la banquette pour venir parler à sa belle-sœur chez laquelle il soupoit si souvent. Dans cette disposition, les regards et l'expression de la physionomie des deux dames lui déplurent, elle rougit, le sentit, et se troubla davantage; tout le groupe avoit les yeux fixés sur elle. Dans ce moment d'embarras, elle crut avoir un maintien ridicule, elle imagina rapidement mille choses chimériques et désagréables... Pour surcroît de peine, elle vit qu'on parloit, tout bas, au comte; elle se douta qu'on demandoit son nom; elle remarqua quelques malins sourires; et quoique Edouard conservât toujours un air sérieux et simple, elle éprouva une indignation si vive, tant d'humeur et de dépit, elle se trouvoit si déplacée à cette fête, elle étoit si humiliée d'être reléguée sur ce triste gradin, derrière des femmes de son âge, moins jolies qu'elle, et qui, cependant, avoient le privilége exclusif de danser là; enfin, la froideur d'Edouard pour sa belle-sœur, lui paroissoit si impertinente, que toutes ces choses firent en elle la révolution la plus complète et la plus heureuse. Le

comte dansa avec l'une des jeunes personnes; lorsque la contredanse fut finie, on ne revint point sur la banquette, et le comte se rapprocha seul du gradin, et passant, alors, derrière la banquette vide, il entra en conversation avec Emérance et sa belle-sœur. Emérance avoit trop d'esprit et de fierté pour ne pas tâcher de dissimuler son dépit : une femme devient impénétrable quand c'est l'amour-propre qui l'engage à feindre. Emérance *répondit* avec l'air de la gaîté et du ton le plus obligeant, elle loua beaucoup la fête, elle assura que le bal étoit charmant, et que toutes les femmes lui paroissoient d'une beauté éblouissante ; elle ajouta même qu'elle s'amusoit extrêmement. Edouard qui, avec beaucoup de tact, ne pouvoit avoir que la finesse d'un homme, n'eut pas le moindre soupçon du mécontentement d'Emérance. Cette dernière, en rentrant chez elle, relut la lettre de Beaumeil : combien, alors, tout ce qu'il disoit sur les gens de la cour lui parut juste !...... Sous le prétexte d'un rhume, Emérance resta dix ou douze jours chez elle. Au

bout de ce temps, elle fut souper chez sa belle-sœur, le comte y étoit. Emérance ne parut jamais plus brillante et de meilleure humeur; une femme a toujours l'air si animé, lorsque son orgueil blessé médite une vengeance certaine.... Elle fixa l'attention de tout le monde; elle desiroit des succès, elle les obtint. Edouard, plus amoureux que jamais, se mit à table à côté d'elle. Il y avoit beaucoup de monde, on pouvoit causer à voix basse; cette facilité que donnent les grands soupers, est très-favorable aux déclarations qui, en général, dans le monde, se font toutes à table. Emérance avoit toujours évité, jusqu'à ce moment, de se placer à côté d'Edouard: ce soir-là, elle n'avoit point appelé ses amies pour se mettre à l'abri entre deux femmes. Un rayon de joie brilla dans ses yeux, lorsque le comte s'approcha d'elle; joie perfide dont il fut la dupe! il crut l'instant propice, il voulut le saisir. Il parla, on l'écouta sans répondre, il acheva de s'expliquer de manière à ne laisser aucun doute. Alors, bien froidement, bien positivement, avec un visage et un

ton parfaitement calmes, Emérance, en deux ou trois phrases, lui ôta toute espérance de réussir, et même toute idée d'avoir pu lui plaire. Ce fut un coup de foudre : Edouard, déconcerté, confondu, resta immobile, sans répliquer un seul mot. Après un moment de silence, Emérance reprenant la parole : et croyez, monsieur, ajouta-t-elle, que si je pouvois m'oublier jusqu'à prendre un amant, ce ne seroit, certainement, jamais un *homme de la cour*. On se levoit de table, on rentra dans le salon, Emérance y reparut avec un air triomphant, il lui sembloit qu'elle venoit de remporter une victoire sur le corps entier de la noblesse, et de venger toutes les femmes, non *présentées*, qui n'assistoient aux fêtes de la cour que par tolérance, et comme simples spectatrices.

La Bruyère a dit que *rien ne rafraîchit le sang, comme d'avoir su éviter de faire une sottise*. Emérance l'éprouva : depuis ce souper, elle se sentit dégagée d'une inquiétude vague et pénible, elle rentra dans son caractère, elle redevint égale et pai-

sible; elle remercia le dépit et la fierté, elle ne connut peut-être pas tout ce qu'elle leur devoit; car elle n'admettoit pas pour elle la possibilité d'un égarement dont la seule idée lui faisoit horreur; mais elle s'avoua que son repos et sa réputation avoient couru quelques risques, et elle jouit du bonheur de reprendre à-la-fois sa raison entière et toute sa tranquillité. Le comte de Blangi cessa de la suivre et de la chercher, cependant il ne la rencontra jamais avec indifférence; l'amour, inspiré par une femme vertueuse, imprime de profondes traces dans le cœur, parce qu'il laisse un souvenir qui ne peut se confondre avec d'autres.

Beaumeil et monsieur d'Alercy revinrent; Emérance éprouva la joie la plus pure en les revoyant: elle avoit acquis de nouveaux droits à leur estime. L'hiver acheva de s'écouler, et l'été de 1789, qui lui succéda, amena des événemens terribles! Beaumeil eut la sagesse et le bonheur de voir en noir la révolution dès ces premiers temps. Il vendit ses terres, en fit passer l'argent dans les pays étrangers, et s'exila lui-même de sa patrie, au commencement

de 1791. M. d'Alercy n'étant point noble, crut n'avoir rien à craindre et resta. Le comte de Blangi n'émigra point, il avoit les opinions politiques de M. d'Alercy, *ils* eurent ensemble quelques relations d'affaires qui les rapprochèrent. Emérance ne vit pas sans émotion Edouard, introduit par son mari, venir chez elle; Edouard, d'ailleurs, se conduisoit avec une extrême droiture; M. d'Alercy lui rendit plusieurs services importans; et quoiqu'un amour qui n'a jamais été partagé puisse facilemen se rallumer, le comte ne fit pas une démarche, et ne dit pas un mot qui pût rappeler ses anciens sentimens. Emérance, intérieurement, l'en estima davantage; mais ensuite elle se dit que peut-être ce qu'elle admiroit comme une délicatesse digne d'éloges, n'étoit vraisemblablement qu'un parfait oubli. Cette idée lui fit faire quelques réflexions un peu sévères sur la légéreté des hommes en général; car les femmes deviennent les moralistes les plus frondeurs, quand elles éprouvent de petits mécontentemens secrets, qu'elles n'osent ni confier, ni s'avouer à elles-mêmes. Emé-

rance, assurément, ne desiroit pas que le comte eût conservé un amour que l'estime avoit dû guérir; mais elle auroit voulu en voir quelque souvenir.... Comment avoit-il si complètement oublié ce qu'elle se rappeloit si bien?.... Elle tâcha d'écarter ces pensées; malheureusement les visites d'Edouard étoient fréquentes, et peu à peu, Emérance devint triste, distraite et rêveuse; elle assura que les événemens publics produisoient ce changement dans son humeur. On pouvoit la croire, le règne de la terreur étoit commencé. M. d'Alercy, depuis plusieurs mois, préparoit tout pour sa fuite. Un médecin, d'une parfaite probité, son ami intime, le docteur ***, l'avertit en secret qu'il avoit deux ennemis puissans qui ne tarderoient pas à le faire dénoncer. Pour achever de réaliser sa fortune et d'arranger ses affaires, il étoit indispensable que M. d'Alercy ne s'éloignât pas sur-le-champ; et pour rester à Paris sans danger, il imagina un stratagême singulier, qu'il ne confia qu'au docteur ***. Il convint avec lui que, dès le lendemain, il feindroit de tomber en apoplexie, ils concertèrent tous les

détails de cet artifice qui devoit abuser Emérance même, non que M. d'Alercy se défiât d'elle, mais parce qu'au contraire, comptant sur sa plus tendre affection, il étoit certain que les démonstrations sincères de sa douleur suffiroient seules pour le succès de cette ruse. Il lui en coûtoit extrêmement de causer un chagrin si cruel à une épouse qu'il adoroit; le docteur l'exigea positivement, lui déclarant qu'il ne le seconderoit qu'à cette condition. Il fallut s'y *soumettre*. M. d'Alercy convint même que, sans cette précaution, son secret seroit facilement découvert, parce qu'Emérance étoit, de toutes les femmes, la moins capable de feindre et de jouer la douleur. Au reste, il se promit de la tirer d'erreur aussi-tôt que la nouvelle de sa prétendue paralysie seroit généralement répandue. Le lendemain, il se leva comme à l'ordinaire; mais il se plaignit d'un violent mal de tête et d'un grand engourdissement. Il entra dans son cabinet; au bout de deux heures, il sonna, et son valet-de-chambre le trouva *sans connoissance*, étendu sur le parquet. Très-effrayé, il appelle à son secours, en même

temps il porte son maître sur un canapé. Emérance et plusieurs domestiques accourent ; on croit d'abord que ce n'est qu'un simple évanouissement, on fait respirer des sels ; M. d'Alercy ouvrit les yeux, et alors l'effroi devint extrême en voyant le malade muet, avec un regard hébété, et en s'apercevant qu'il a perdu l'usage de son bras gauche. Il est en paralysie, s'écrie-t-on. Emérance, désespérée, fond en larmes.... Cependant arrive le docteur *** qu'on avoit envoyé chercher ; il confirme que le malade est paralytique de la moitié du corps, et que l'*hémiplégie* portant aussi sur la langue et affectant le cerveau, il est absolument privé de toute connoissance. Néanmoins le docteur ajoute que M. d'Alercy, étant jeune encore (il n'avoit que quarante-trois ans), on pouvoit conserver l'espérance de le guérir, mais qu'on n'y parviendroit qu'avec beaucoup de temps. On mit le malade dans son lit, et le docteur le saigna en présence de tous les domestiques ; ensuite il partit, en promettant de revenir le soir. Le docteur, pour s'assurer de la discrétion de M. d'Alercy, du moins dans les

premiers jours, avoit pris la précaution d'amener une garde avec lui, qui s'établit au chevet du lit du prétendu malade. Quoique M. d'Alercy n'eût pas l'air de reconnoître sa femme, cette dernière déclara qu'elle coucheroit dans sa chambre, et qu'elle ne le quitteroit ni le jour, ni la nuit; elle montroit une douleur et un attachement qui n'étonnoient pas son mari, mais qui lui causoient un profond attendrissement. Dans l'après-midi, on apporta une lettre pour M. d'Alercy; Emérance la reçut et l'ouvrit. Cette lettre étoit d'Edouard qui, ne sachant rien encore de ce qui s'étoit passé chez M. d'Alercy, lui demandoit un asyle secret, seulement pour trois ou quatre jours, parce qu'il étoit sûr qu'on devoit venir chez lui, la nuit suivante, pour l'arrêter. Cette lettre mit Emérance dans le plus mortel embarras; elle avoit un moyen sûr de cacher le comte; mais introduire elle-même dans un appartement, pendant la nuit, un jeune homme qui l'avoit aimée, le garder ainsi plusieurs jours, quelle démarche!... Cependant les jours d'Edouard étoient en danger, falloit-il sacrifier sa vie

à la bienséance?... D'ailleurs, on n'auroit point de confidens, on pouvoit s'en passer, le temps affreux où l'on vivoit, permettoit-il de s'assujettir à toutes les règles de la décence?.... Après ces réflexions, Emérance écrivit d'une main mal assurée un billet qui ne contenoit que ces mots: « Soyez ce soir,
» à onze heures, à la porte du petit jardin,
» je vous envoie la clef; vous me trouverez
» au bas de l'escalier dérobé, et vous serez
» caché tant que votre sûreté l'exigera ».

M. d'Alercy avoit, dans sa chambre à coucher même, une espèce de grande armoire (inconnue à tous ses domestiques) pratiquée dans le mur, et parfaitement cachée par un panneau de boiserie; ce panneau, au moyen d'une coulisse, s'ouvroit et se refermoit en rentrant dans la muraille. Il avoit mis là, pendant long-temps, de l'argent et ses papiers les plus importans, dans un coffre de fer; l'argent envoyé dans les pays étrangers n'y étoit plus, Emérance seule connoissoit ce secret, et ce fut là qu'elle imagina de cacher le comte. Deux personnes auroient pu tenir dans cette armoire, dans laquelle il n'y

avoit, au lieu de rayons, que le coffre de fer, qui pouvoit servir de siége. Ayant arrangé son plan dans sa tête, elle ordonne le soir à la garde d'aller se coucher : il est neuf heures, dit-elle, vous pouvez dormir jusqu'à minuit ou une heure, alors je vous sonnerai, et vous veillerez le reste de la nuit. La garde obéit. Tout ceci se passoit dans la chambre et en présence de M. d'Alercy qui étoit dans son lit. Il écoutoit attentivement, et quand il se vit seul avec sa femme, il forma le projet de la tirer d'erreur sur sa prétendue apoplexie ; mais comme il songeoit à la manière dont il s'y prendroit pour ne pas lui causer un saisissement trop dangereux, il fut distrait de cette pensée par les choses extraordinaires qu'il lui vit faire. Aussi-tôt que la garde fut sortie, Emérance ferma la porte au verrou, ensuite elle ouvrit l'armoire secrète, elle y mit deux ou trois oreillers qu'elle arrangea avec soin, et elle y porta encore du pain et un panier plein de fruits. Toutes ces choses faites, elle s'assit, et ses larmes coulèrent. Un instant après, elle se leva, s'approcha de la pendule, et

fixant les yeux sur l'aiguille : *Il viendra dans une heure et demie*, dit-elle en soupirant. Elle fut se rasseoir, prit un livre, lut un instant, et jeta le livre sur une table. Elle tira sa montre, la fit sonner, et ses pleurs recommencèrent à couler. Tous ces mouvemens décéloient une violente agitation.... M. d'Alercy, ému autant qu'étonné, résolut d'attendre, avant de parler, le dénouement d'une scène aussi extraordinaire. A dix heures trois quarts, Emérance présenta un bouillon à son mari, en l'exhortant à le prendre ; paroissant toujours ne la pas connoître, il eut l'air de ne point l'entendre ; elle lui soutint la tête et le fit boire ; puis, tombant à genoux au chevet de son lit, en fondant en larmes : Infortuné ! s'écria-t-elle, tu ne peux ni me guider, ni me conseiller, et moi je n'ai plus d'ami..... Tu ne me vois plus, mais je te regarderai, le chevet de ce lit sera mon asyle, et cette chambre nuptiale ne sera point profanée.... En disant ces paroles, elle se leva, prit une lanterne sourde, et sortit précipitamment, il étoit onze heures..... La tremblante Emérance

descendit l'escalier, entra dans le jardin, et trouva Edouard: suivez-moi, monsieur, lui dit-elle, en retournant aussi-tôt sur ses pas. Edouard, qui, depuis sa lettre écrite, avoit appris que M. d'Alercy étoit tombé en apoplexie, savoit par conséquent qu'il devoit à la seule Emérance le service important qu'on lui rendoit; plein d'amour et d'espérance, il remercia Emérance avec la plus touchante expression de sensibilité: elle ne répondit rien, et se hâta de retourner dans son appartement. M. d'Alercy fut étrangement surpris de la voir revenir au bout de quelques minutes, suivie du comte de Blangi. Il prit alors la résolution d'écouter, d'examiner avec attention, et de se taire, à moins que l'honneur ne le forçât à rompre le silence. Emérance s'assit au chevet de son lit, et retrouvant là plus de courage et de tranquillité, elle montra l'armoire à Edouard, en lui disant qu'elle n'avoit pas d'autre moyen de le cacher; du moins, continua-t-elle, vous serez en sûreté; je fais pour vous ce que feroit M. d'Alercy s'il n'étoit pas tombé dans l'état affreux où vous le

voyez ; le suppléer, et vous sauver, sont pour moi deux devoirs que j'aime à remplir ; cependant je ne me dissimule pas combien cette démarche est extraordinaire ; il faut, pour la justifier, toute la barbarie des tyrans qui nous oppriment, et toute l'estime que j'ai pour vous. Je suis persuadée que je trouverai dans la parfaite honnêteté, et dans la délicatesse de votre conduite avec moi, les seules preuves de reconnoissance qu'il soit en votre pouvoir de me donner.

Ce discours prononcé d'un ton solennel, en excitant l'admiration d'Edouard, lui en imposa tellement, qu'il fut un moment sans répondre. Ensuite, il s'exprima avec tous les ménagemens qu'Emérance prescrivoit, mais avec l'air et le ton le plus passionné. Emérance, troublée, ne répliqua que ces mots : songez toujours où nous sommes..... et que dans la chambre d'un malade on doit garder le silence. En disant ces paroles, elle prit un livre, et elle fit semblant de lire. Edouard, vis-à-vis d'elle, debout et appuyé sur la cheminée, la contemploit sans oser proférer

une parole. Emérance éprouvoit à-la-*fois* une extrême émotion et un mal-aise invincible; elle tournoit avec distraction les feuillets de son livre, et de temps en temps, elle regardoit son mari en soupirant. Au bout de trois quarts-d'heure ; il faudroit, dit-elle, vous cacher, car je vais bientôt sonner la garde-malade.... Edouard obéit, il entra dans l'armoire. Dans ce moment, un vif attendrissement dissipa tout l'embarras d'Emérance; Edouard, au lieu de s'asseoir, se mit à genoux en face d'Emérance, et en portant la main sur son cœur.... Puisse le ciel veiller sur vous ! dit Emérance d'une voix entrecoupée : oh ! s'écria Edouard, que pourrai-je craindre avec l'ange qui me protége ! . . . . . Ici, Emérance tira le panneau de boiserie, et l'armoire étant fermée, elle s'éloigna en pleurant. Elle fut se remettre auprès du lit, mais elle retourna sa chaise de manière à pouvoir regarder l'armoire, et elle tomba dans une profonde rêverie; un soupir qui échappa à M. d'Alercy, lui fit tourner la tête, il avoit les yeux fixés sur elle, leurs regards se rencontrèrent ;

Emérance tressaillit. Un reproche secret de sa conscience lui rendoit encore ce regard redoutable, quoiqu'il ne lui parût être qu'un mouvement machinal... Il avoit le bras droit étendu sur le lit, Emérance saisit sa main, la baisa, et l'arrosa de larmes; et, dérangeant brusquement sa chaise, elle tourna sur-le-champ le dos à l'armoire. A deux heures, elle sonna. Auparavant, elle avoit pris la précaution de faire assez de bruit pour réveiller Edouard, s'il étoit endormi (ce que néanmoins elle ne supposoit pas). La garde vint, elle se fit dresser un petit lit de camp, tout auprès de celui de son mari, en disant : je me jetterai toute habillée sur ce lit, et vous passerez la nuit dans un fauteuil, dans le cabinet voisin ; s'il a besoin de vous, je vous appellerai.—Mais ne faudroit-il pas mieux que je restasse ici? madame alors pourroit se coucher tout-à-fait ? — Je ne veux pas me déshabiller. — Madame sera bien fatiguée. — Je fais mon devoir.

La garde se retira dans le cabinet ; aussi-tôt Emérance se mit sur le lit. Elle

ne dormit guère, elle se leva avant huit heures. Elle avoit renvoyé la garde ; elle fut r'ouvrir l'armoire, et elle invita Edouard à passer dans un cabinet voisin où elle avoit mis sa nourriture : la fenêtre en est entr'ouverte, ajouta-t-elle, vous pourrez y respirer l'air frais du matin, et rester là une heure. Edouard passa dans le cabinet, et revint au bout d'une demi-heure ; mais Emérance, sans lui donner le temps de lui parler, se pressa de le faire rentrer dans l'armoire ; ensuite, elle r'ouvrit la porte de sa chambre. Peu de temps après, elle reçut la visite du docteur qui, après avoir feint d'examiner la malade, dit que l'on pouvoit le lever et lui donner à manger, parce que cette maladie, en supposant même qu'on pût la guérir, seroit très-longue ; et je n'y vois d'autres remèdes, ajouta-t-il, que l'exercice de la voiture, le changement d'air et les eaux de Plombières. Eh bien ! dit Emérance, quand faudra-t-il partir ? — Le plutôt possible, dans sept ou huit jours. — Mais des passe-ports ? — Je ferai les démarches nécessaires, et je me charge

de les obtenir. Avant de s'en aller, le docteur conta que l'on cherchoit par-tout le comte de Blangi, que sa mort étoit résolue, et qu'on avoit mis les scellés sur tous ses papiers et sur tous ses meubles. Emérance frémit, mais le docteur la rassura, sans avoir remarqué son trouble. Emérance passa le reste du jour, uniquement occupée des préparatifs de son départ. A dix heures, comme la veille, elle renvoya la garde pour trois ou quatre heures, et elle rendit la liberté à son prisonnier. Vos jours sont dans le plus éminent danger, lui dit-elle, il faut quitter la France, et je puis vous en faciliter les moyens; restez ici jusqu'à mon départ, je partirai la nuit, vous prendrez l'habit d'un de mes gens, et je vous emmènerai. Vous serez à Plombières, très-près de la frontière, vous pourrez facilement passer en Suisse. A ces mots, Edouard tombe à ses pieds. Emérance se recule avec une espèce d'effroi. Eh quoi! dit Edouard, ne m'est-il pas permis d'embrasser les genoux de ma bienfaitrice! me défendez-vous aussi la reconnoissance!.... Ici, M. d'Alercy se

plaignit douloureusement : vous l'avez réveillé, dit Emérance en volant près du lit, de grace, ne troublez plus son repos; allez dans le cabinet. Non, dit Edouard, plus près de vous, ici, j'y suis mieux. En disant ces paroles, il entra dans son armoire, mais Emérance ne la ferma pas, et un moment après, elle fut en rougissant lui porter son souper. Elle se retira aussi-tôt, et prit son livre. A une heure elle enferma Edouard, et fit revenir la garde.

Les jours suivans se passèrent de même, Edouard n'osa parler que par ses soupirs et ses regards, et on ne l'entendit que trop...

Cependant le docteur, d'après les instructions qu'il avoit reçues de M. d'Alercy, dirigea Emérance, et lui fit terminer heureusement toutes ses affaires. Emérance, de son côté, employa tous les artifices nécessaires pour substituer le comte de Blangi à l'un de ses domestiques. Elle fit partir une femme-de-chambre avant elle, par les voitures publiques, afin de ne pas la mettre dans sa confidence. Elle n'emmena qu'un seul domestique dont elle étoit parfaitement sûre, et elle ne l'instruisit de la

vérité que le soir de son départ, à minuit. Ce domestique conduisit Edouard dans une petite rue détournée, où il trouva un cheval. Le domestique revint aussi-tôt rejoindre sa maîtresse ; Emérance monta dans sa voiture, après y avoir fait porter M. d'Alercy, et l'on partit. Au bout de la rue, Emérance qui avoit la tête à la portière, vit un homme à cheval, et malgré l'obscurité, elle reconnut Edouard.... Lorsqu'on eut passé toutes les barrières, Emérance respira, et cria aux postillons d'aller *grand train*. Edouard s'approcha de sa portière et lui parla, mais M. d'Alercy, assis à côté d'elle, toussa d'une manière si bruyante, qu'elle ne put entendre; la nuit étoit humide, elle pensa que la fraîcheur l'incommodoit, et elle leva la glace. Edouard galopa toujours à sa portière ; Emérance, deux fois, baissa la glace, et deux fois les violentes quintes de toux de M. d'Alercy la forcèrent de la relever. Lorsque le jour parut, Edouard, enveloppé dans une redingote, et ayant un chapeau rabattu sur les yeux, galopa toujours en avant. Mais Emérance le regar-

dant fixement, ne le perdoit pas un instant de vue. Tout-à-coup, elle fit un cri perçant, elle venoit de voir son cheval s'abattre, et elle entend que le postillon dit : *Je crois qu'il a la jambe cassée....* Emérance s'évanouit.... La voiture arrive auprès d'Edouard au moment où il se relève, il n'étoit que légèrement blessé. Il s'approche pour parler à Emérance ; quel est son profond attendrissement, en la voyant pâle, inanimée, et les yeux fermés ! Sa tête étoit tombée sur l'épaule de M. d'Alercy qui trouvoit, sur-tout dans cet instant, le rôle d'*impassible* aussi pénible que difficile à jouer. Jamais il n'auroit pu soutenir plus long-temps une semblable feinte, sans la présence des postillons; mais il falloit se contraindre ou se perdre. Edouard ouvre la portière, et s'élance dans la voiture ; il prend Emérance dans ses bras, il tire de sa poche un flacon de sels et le lui fait respirer ; elle ouvre les yeux, et son premier mouvement est de s'écrier : Edouard ! ô ciel ! n'êtes-vous point blessé ?.... Edouard, pour toute réponse, lui serre la main, et parle au pos-

tillon pour lui faire remarquer qu'on pouvoit les entendre ; ensuite il descend de voiture, remonte à cheval, et l'on se remet en route. Emérance fit de sérieuses réflexions sur ce qui venoit de se passer. Que pensoit Edouard d'un évanouissement dont l'intérêt qu'il inspiroit étoit la seule cause? elle ne le savoit que trop! elle se répétoit qu'elle devoit s'affliger d'avoir ainsi trahi le secret de son cœur ; mais Edouard le savoit sans pouvoir l'en estimer moins, et quelle est la femme qui, dans ce cas, ne se console pas de l'événement qui la trahit!

Le soir, on s'arrête pour se reposer quelques heures ; on étoit à cinquante lieues de Paris. Edouard et le domestique d'Emérance portèrent M. d'Alercy dans une chambre à deux lits, qu'Emérance avoit choisie. On mit au lit le prétendu paralytique, on s'aperçut qu'il étoit pâle et tremblant, car il éprouvoit, en effet, une souffrance réelle. Cependant il mangea comme à son ordinaire, ce qui calma l'inquiétude d'Emérance. Quoiqu'elle ne lui supposât pas la moindre connoissance, elle

avoit la coutume de l'embrasser, lorsqu'il se mettoit au lit; mais ce soir là, il la repoussa rudement, ce qu'il n'avoit point encore fait. Hélas! dit Emérance en versant quelques larmes, il est aujourd'hui plus malade que jamais.

On apporte le souper d'Emérance; Edouard voulut seul la servir, il envoya son compagnon se coucher. Emérance tenta vainement de s'opposer à cet arrangement, on ne l'écouta pas. Jamais elle ne fut servie avec autant de promptitude et de *zèle*. Edouard se tint derrière sa chaise durant son souper qu'elle abrégea extrêmement, et pendant lequel, comme on peut croire, M. d'Alercy ne dormit pas; il eut toujours les yeux sur sa femme qu'il ne pouvoit voir que de profil, mais dont tous les mouvemens déceloient le trouble et l'embarras. Les servantes de l'auberge alloient et venoient; mais quand le souper fut fini, elles disparurent; alors Edouard se trouva seul avec Emérance, car il ne regardoit pas M. d'Alercy comme un tiers; Edouard prit une serviette et une coupe remplie d'eau qu'il vint présenter à genoux : c'est

ainsi, dit-il, qu'en Espagne on sert les rois; ce qui n'est là qu'un vain cérémonial, est pour moi le culte du cœur le plus vrai, le plus..... Edouard interrompit Emérance d'un ton sévère, le langage de la galanterie et de la plaisanterie est si déplacé dans la situation où nous sommes!...... Grand dieu! s'écria Edouard, *de la galanterie!* Pouvez-vous donner un tel nom au sentiment que vous m'inspirez!..... Retournez-vous, reprit Emérance et regardez l'objet touchant et respectable qui ne peut nous voir, mais dont les yeux sont fixés sur nous......Eût-il toute sa raison, répartit Edouard, je n'aurois rien à déguiser devant lui, mes sentimens sont aussi purs que passionnés.... Ici, M. d'Alercy bégaya plusieurs mots inintelligibles, ce qu'il faisoit souvent lorsqu'il desiroit qu'on lui rendît quelque service; Emérance courut à lui, en ordonnant impérieusement à Edouard de sortir de sa chambre. Edouard sortit en gémissant. Aussitôt Emérance ferma soigneusement toutes ses portes, et, malgré sa lassitude, ne pouvant se résoudre à se coucher, elle

tomba dans un fauteuil, et elle donna un libre cours à ses pleurs; elle pleuroit sur sa foiblesse et sur la séparation qui devoit se faire le surlendemain.

Toutes les femmes ont la simplicité de ne rien rabattre des protestations qu'on leur fait; cette illusion du cœur et surtout de l'amour-propre, leur persuade que ceux qu'elles aiment ne pourroient supporter leur changement ou leur absence. Que va-t-il devenir, se disoit Emérance! comment pourra-t-il vivre sans me voir et loin de moi!....... On auroit pu lui répondre: en se livrant à des distractions de toute espèce, en cessant promptement de s'occuper de vous, en s'attachant à une autre... Ce discours eût indigné Emérance: on croit, sans hésiter, des mensonges ou des exagérations romanesques; mais des vérités si vulgaires paroissent si peu vraisemblables, il faut l'expérience pour y croire, et cette expérience, à cet égard, détruit le bonheur ou la réputation des femmes, et trop souvent l'un et l'autre!

Tout étoit calme dans l'auberge, tout le monde se livroit au sommeil; la seule

Emérance veilloit; mais, au moment où l'horloge sonnoit minuit, la lumière qui éclairoit sa chambre s'éteignit. En se trouvant tout-à-coup dans une obscurité profonde, Emérance sortit de sa longue rêverie. Ces ténèbres, le trouble de son cœur et celui de sa conscience lui causèrent, en ce moment, une terreur qu'elle ne put surmonter; elle tressaille en pensant qu'elle n'a point de sonnette, et qu'elle est seule, au milieu de la nuit, avec un homme paralytique et mourant peut-être!...... Elle écoute, et ne l'entendant pas respirer, elle se rappelle sa pâleur et l'altération de ses traits, et son effroi redouble. Lorsqu'on est vivement affecté, le plus léger incident suffit souvent pour achever de bouleverser l'ame, et pour jeter dans un découragement qui ressemble au désespoir. Suivant la disposition où nous sommes, les choses les plus frivoles peuvent anéantir nos forces, ou les accroître. O mon Dieu, dit tout haut Emérance en sanglotant, que je suis malheureuse!...... A cette exclamation, une voix sévère et terrible prononça distinctement ces paroles : *Qui,*

si vous avez cessé d'aimer la vertu. Ciel! s'écria Emérance en se précipitant à genoux, il n'existe plus !....... c'est son ame qui parle à la mienne!..... Elle n'en put dire davantage, un affreux saisissement lui coupa la parole; cependant elle veut se persuader que son imagination seule a produit ce qu'elle vient d'entendre, et faisant sur elle-même le plus puissant effort : si je ne me suis point abusée, dit-elle, parle-moi, mon cœur est combattu, mais il est pur, je ne dois point te craindre..... Emérance, répondit la voix, ce n'est point une illusion. Eh bien! reprit Emérance en frémissant, viens-tu me reprocher une foiblesse involontaire? Ne sais-tu pas que rien n'a balancé mon attachement pour toi, et que ton repos, ton honneur et le mien m'étoient mille fois plus chers que la vie et que le sentiment dont je n'ai pu me garantir?..... Réponds-moi... dussé-je mourir en t'écoutant, réponds-moi.... seul, tu peux me juger; suis-je donc coupable?.... oh! réponds-moi!.....

M. d'Alercy garde le silence : touché jusqu'au fond de l'ame, mais effrayé de

l'égarement d'Emérance, il ne savoit comment s'y prendre pour calmer son imagination et pour la désabuser. Dans ce moment, un rayon brillant de la lune perçant à travers les fenêtres qui n'avoient ni volets ni rideaux, répandit une douce clarté dans la chambre; Emérance, baignée d'une sueur froide et respirant à peine, jette avec terreur un coup-d'œil furtif vers le lit de son mari; quelle fut sa surprise de le voir assis sur son lit et lui tendant les bras! Grand Dieu, dit-elle, quel nouveau prodige! que dois-je croire!.... O mon Emérance, dit M. d'Alercy, j'existe pour t'admirer et te chérir .... — Est-il possible, ô ciel!.... — Bannis de vaines terreurs, viens embrasser ton ami. Tu me pardonnes donc, dit Emérance en faisant un effort pour se lever et en retombant à terre? M. d'Alercy crut qu'elle s'étoit blessée, et s'élançant hors de son lit, il la releva et la remit dans son fauteuil. Ingrat! dit Emérance, vous m'avez donc trompée? vous avez eu la cruauté de me laisser croire que vous aviez cette affreuse maladie?..... M. d'Alercy se justifia, en lui contnat naiAe ment tout

ce qui s'étoit passé. Emérance sentit qu'ayant elle-même besoin d'indulgence, elle devoit en montrer; d'ailleurs, elle étoit si accablée de tout ce qu'elle avoit éprouvé depuis le matin, qu'elle n'avoit pas la force de se plaindre. M. d'Alercy ne lui fit pas un reproche, même iudirect. Il la prévint que, dès le lendemain, il passeroit la frontière, et que jusques-là, il continueroit la même feinte. A deux heures du matin, Emérance se jeta toute *habillée* sur son lit; on vint la réveiller à quatre. On se leva et l'on partit. Edouard fut douloureusement surpris du changement étrange qu'il remarqua dans toute la personne d'Emérance; elle n'avoit plus ni le même regard, ni les mêmes manières, et elle ne lui parloit qu'avec un extrême laconisme et du ton le plus sec. Lorsqu'elle fut en voiture, elle baissa seulement la glace de devant, elle leva celles des deux côtés et ferma les stores. M. d'Alercy, dans la crainte d'être entendu, n'osa lui dire, dans toute la journée, que quelques mots, mais il la regardoit avec autant de douceur que de tendresse; il serroit sa main qu'il tenoit

dans les siennes, il n'épargna rien, mais en vain, pour dissiper son mortel embarras. Emérance, certaine que M. d'Alercy savoit son secret, ne put reprendre ni sa sérénité, ni la confiance qu'elle avoit eue en lui; elle se rappelloit, avec confusion, tout ce qu'elle avoit dit et même pensé depuis douze jours, et elle ne pouvoit soutenir les regards de son mari!....

On contiuua la route avec une extrême diligence, on ne s'arrêta qu'à six lieues de la frontière; il étoit sept heures du soir. M. d'Alercy prépara tout pour se sauver à deux heures du matin, et dit à sa femme qu'elle devoit, le soir, congédier Edouard, et l'engager à partir à minuit. Dites-lui, ajouta-t-il, que vous voulez lui parler à dix heures; alors, je lui découvrirai mon stratagême, et nous recevrons ses adieux. Tout s'exécuta de la sorte. Edouard fut transporté de joie, lorsque Emérance lui donna un rendez-vous pour le soir même; il se rendit dans sa chambre à neuf heures et demie. Aussitôt qu'il parut, Emérance se leva pour aller fermer les verroux de toutes les portes; cette action surprit étran-

gement Edouard; il étoit immobile au milieu de la chambre. mais lorsqu'Emérance se retourna et revint à lui, la sévérité de son maintien l'interdit et le glaça. Emérance fut se placer au chevet du lit de M. d'Alercy, et montrant à Edouard une chaise, elle l'invita à s'asseoir. Ensuite, s'adressant à Edouard : nous allons, monsieur, lui dit-elle, vous donner une dernière preuve d'estime, en vous confiant le plus important secret : *M. d'Alercy n'est point malade.* A ces mots, Edouard, frappé d'étonnement, tressaille, se lève; et reste debout au pied du lit, en regardant fixement M. d'Alercy. Ce dernier, prenant la parole, lui conseilla de ne point différer à passer la frontière; tout étoit préparé pour lui en faciliter les moyens. M. d'Alercy, pensant qu'il pouvoit manquer d'argent, lui fit, à cet égard, des offres généreuses, qu'Edouard n'accepta point. Il remercia M. d'Alercy, et se retournant vers Emérance, il balbutia, d'une voix tremblante, quelques mots entrecoupés, et s'éloignant aussitôt, il disparut. La triste Emérance, forcée de dévorer ses larmes,

souffrit tout ce que la contrainte peut ajouter à la douleur. Cependant, quoiqu'elle n'eût pas l'espérance de revoir Edouard, sachant qu'il iroit en Allemagne, et qu'elle se fixeroit en Suisse, elle trouvoit une sorte de douceur à passer comme lui dans les pays étrangers; mais elle étoit douloureusement agitée par la crainte mortelle qu'il ne fût arrêté sur la frontière; cette inquiétude, jointe à celle d'éprouver elle-même un semblable malheur, acheva d'anéantir son courage. M. d'Alercy feignit de ne remarquer, ni son trouble affreux, ni son invincible distraction; il lui prescrivit tout ce qu'elle devoit faire pour la sûreté de leur fuite; ils partirent. Leur voyage fut parfaitement heureux; ils passèrent la frontière sans obstacle. Alors ils s'embrassèrent; Emérance fondit en larmes, elle pensoit au fugitif Edouard!... Cette idée la poursuivit sans relâche pendant trois semaines; elle fut, avec son mari, s'établir à Lausanne. Un jour M. d'Alercy recevant une lettre en sa présence, la lut tout bas, et dit ensuite : c'est un banquier de Lubeck qui m'écrit.... A ce nom

de Lubeck, Emérance pâlit; c'étoit la ville dans laquelle Edouard avoit projeté de se réfugier. Ce banquier, continua M. d'Alercy, me mande qu'il est arrivé dans ce canton beaucoup d'émigrés, entr'autres le comte de Blangi : c'est une nouvelle qui me fait grand plaisir. A ces mots, M. d'Alercy se leva, fit quelques tours dans la chambre sans regarder Emérance, parla de choses indifférentes et du ton le plus simple, et au bout de quelques *minutes* il sortit. Emérance sentit vivement combien il y avoit d'indulgence, de délicatesse et de bonté dans cette conduite. Rassurée sur l'existence d'Edouard, elle reprit toute sa raison ; néanmoins elle ne retrouva plus le bonheur, non que le sentiment qu'elle éprouvoit fût invincible, ou même qu'elle le crût tel, mais parce qu'il lui fut impossible de se persuader que son mari eût toujours pour elle autant d'attachement et la même estime. En vain, pour rassurer sa conscience, elle se répétoit que sa conduite étoit irréprochable ; elle sentoit qu'une femme qui rougit aux yeux de son mari, doit rougir aux siens propres, en s'exa-

minant bien. Oui, se disoit-elle, si j'eusse repoussé des pensées dangereuses, j'aurois conservé toute ma raison ; mais, loin de chercher à me distraire d'un penchant si condamnable, je me suis livrée toute entière aux longues rêveries qu'il m'inspiroit. Ah ! les sentimens véritablement involontaires ne sont jamais passionnés, et ne le deviennent que par notre foiblesse !....

Emérance regrettoit vivement Beaumeil, qui, depuis quatre ans, étoit en Amérique ; elle lui écrivit une lettre dans laquelle, se plaignant amèrement de son absence, elle lui ouvroit son cœur et lui demandoit des conseils. Elle reçut une réponse qui lui annonçoit le retour de Beaumeil ; en effet, il arriva six semaines après sa lettre. Il avoit porté en Amérique des fonds considérables, que, par des opérations heureuses, il avoit doublés ; ainsi, il revenoit avec une fortune considérable. Vers ce même temps, le comte de Blangi vint aussi s'établir à Lausanne. Il ne chercha point Emérance qui le fuyoit avec soin. Durant l'espace de sept ou huit mois, Emérance ne le rencontra que deux

fois; elle le revit avec intérêt, mais sans trouble, et cette épreuve de ses forces acheva d'affermir sa raison.

M. d'Alercy étoit à Lausanne depuis plus d'un an lorsqu'il tomba malade, et peu de jours après, la petite vérole se déclara. Emérance n'avoit jamais eu cette affreuse maladie; mais elle n'hésita pas à remplir son devoir; et, malgré les supplications de Beaumeil, et les ordres même de son mari, elle voulut le garder. Auparavant, se croyant sûre de gagner cette maladie et d'en mourir, elle fit son testament. Ensuite, elle entra dans la chambre de son mari; il avoit encore toute sa connoissance, et il put jouir de cette action touchante; mais le mal empirant toujours, il y succomba le septième jour. Emérance, profondément affligée, et déjà atteinte du même mal, se mit au lit; elle fut entre la vie et la mort pendant douze jours. Beaumeil qui avoit aussi veillé M. d'Alercy, ne la quitta point, et passa, près de son lit, toutes les nuits pendant lesquelles on craignit pour sa vie. Il ne prit quelque repos, que lorsqu'elle fut hors de danger. Emerance, excessivement chan-

gée dans les premiers temps de sa convalescence, ne fut cependant ni défigurée, ni même marquée de la petite vérole, et l'on assura qu'elle reprendroit toute sa beauté, lorsque ses rougeurs seroient passées. Sa conduite avec son mari excita une admiration générale. Cet enthousiasme ranima toute la passion d'Edouard; car l'amour est, de tous les sentimens, celui sur lequel l'opinion des autres a le plus d'influence. Pendant la maladie d'Emérance, Edouard fit éclater un désespoir qui intéressa tout le monde. La douleur est le meilleur de tous les prétextes pour afficher une femme; ce moyen ne ressemble point à la fatuité, et il satisfait la vanité, en soulageant le cœur. Dans de telles occasions, c'est sur-tout, dans les pleurs d'un amant qu'il entre *toujours un peu de faste* (1). Durant sa convalescence, Emérance n'entendit parler que de l'attachement et de la sensibilité d'Edouard; elle imposa silence, mais après avoir donné le temps de tout dire.

(1) Expression de Lafontaine.

Durant les six premiers mois de son deuil, Emérance ne voulut ni recevoir Edouard, ni répondre aux lettres passionnées qu'il lui écrivoit. Enfin, Edouard fut admis chez elle. Respectant l'habit noir qu'elle portoit encore, il ne parla point d'amour : combien on fut touché de cette délicatesse ! Et lorsque, dès le lendemain, il la démentit, combien on fut attendri d'une passion si violente ! Quand on aime et qu'on se croit aimé, mille choses *opposées* charment et satisfont également, on admire le pour et le contre avec le même enthousiasme. Des soins excitent la plus vive reconnoissance, de la négligence en inspire aussi ; c'est une confiance intime. De la securité, de la jalousie, des scènes, des querelles, tout est favorablement interprété. On ne voit dans les défauts les plus choquans du caractère, que les effets de la passion, et ils attachent : tant que dure cette illusion, on aime sans mesure. Tel étoit devenu le sentiment d'Emérance pour Edouard. Robespierre n'existoit plus; il ne fut pas difficile à Emérance d'obtenir la permission de retourner en France; elle

n'avoit que peu de choses à réclamer de sa fortune, M. d'Alercy l'ayant fait passer, presque toute entière, dans les pays étrangers; mais elle désiroit faire un voyage à Paris, pour y solliciter le rappel d'Edouard. Son deuil devoit durer encore quatre mois; elle résolut de passer ce temps en France. Elle partit, se rendit à Paris, et ne s'y occupa que des affaires d'Edouard. Elle apprit, avec joie, que ses terres n'étoient point vendues; cette circonstance rendoit plus importante encore la *radiation* d'Edouard, de la liste des émigrés; mais Emérance trouva des difficultés qui eussent paru insurmontables à tout autre, rien ne la rebuta; elle prodigua les sollicitations et l'argent; elle ne regretta que le temps qu'elle fut obligée de passer à Paris; elle y resta près d'un an, et après avoir enfin obtenu le rappel, et assuré les propriétés d'Edouard, elle repartit pour la Suisse, afin de l'aller chercher elle-même, et de le ramener en France. D'ailleurs, elle vouloit revoir Beaumeil qui, n'étant revenu d'Amérique que pour elle, étoit décidé à rester dans les pays étrangers, tant que

dureroit la guerre. Le voyage fut pour elle un enchantement, malgré le desir qu'elle avoit d'arriver ; elle se représentoit la joie, les transports, la reconnoissance d'Edouard, et c'est alors que l'imagination d'une femme va toujours mille fois plus loin que la réalité. Emérance arriva à Lausanne sur la fin du mois de mai. Elle vit Edouard, et lui annonça qu'il retrouvoit sa patrie, et que ses biens lui seroient rendus. Edouard dit à-peu-près tout ce qu'il devoit *dire*, mais sans enthousiasme, et même des yeux moins pénétrans que ceux d'Emérance, auroient pu démêler, dans sa physionomie, une légère nuance d'embarras. Cependant Emérance ne se permit pas de réfléchir sur cette première entrevue; elle se dissimula son mécontentement et son inquiétude, en se répétant que ce qui, dans un autre, ressembleroit à de la froideur, n'étoit en lui que du saisissement ; mais cette erreur dura peu. Elle soupa, le soir même, avec une émigrée, rappelée aussi en France, veuve du marquis de***. Emérance ne la connoissoit pas, et faisant quelques questions à son sujet, on sourit

malicieusement, on excita sa curiosité, on se défendit de répondre, et enfin, on prononça le nom d'Edouard, et la malheureuse Emérance devina une partie de la vérité. Delphine (c'étoit le nom de la rivale d'Emérance) étoit jadis l'une des plus jolies femmes de la cour; mais, âgée de trente-cinq ans, il ne lui restoit plus qu'une belle taille, une phisionomie agréable, et de la grâce dans la tournure et dans les manières; elle n'avoit ni la régularité de la figure d'Emérance, ni ses talens, ni son esprit; elle étoit naturelle, piquante et gaie, en faut-il davantage pour plaire? non. Plus de mérite vaut mieux pour l'amitié, mais souvent convient beaucoup moins en amour. Delphine habitoit Lausanne depuis huit mois; Edouard qui n'avoit jamais été de sa société intime, ne la revit d'abord qu'avec cette espèce d'intérêt que les fugitifs éprouvoient en retrouvant des compatriotes aimables qui rappeloient un temps si regretté. Delphine n'avoit aucune *opinion politique*; elle fut charmée de rencontrer un homme qu'elle avoit vu autrefois au bal et à Versailles; elle l'ac-

cueillit avec cette grâce de femme qui ressemble tant au sentiment. Edouard, qui s'ennuyoit, répondit à ces avances avec ravissement ; Delphine, bientôt, lui devint nécessaire : elle contoit bien et causoit avec agrément. On ne parla d'abord que de la cour et de l'ancien temps ; ensuite, on parla de soi, on se fit des confidences, on s'attendrit, on s'aima..... Emérance ne revenoit point ; pour causer une plus douce surprise, elle ne mandoit, dans ses lettres, ni ses démarches, ni ses espérances sur les affaires d'Edouard ; elle ne parloit que de ses sentimens. On trouva que cette longue absence n'étoit pas naturelle ; on supposa vaguement que, malgré ses protestations, elle aimoit moins, puisqu'elle ne pouvoit s'arracher de Paris..... Un an d'absence !... et Delphine étoit là !... Edouard ne se retraçoit plus Emérance sous les traits qui l'avoient charmé ; elle avoit perdu sa fraîcheur et une partie de sa beauté ; il se ressouvenoit de ses bienfaits ; mais il se disoit que la reconnoissance ne *commande* pas l'amour. Le caractère et le tour d'esprit de Delphine lui convenoient infini-

ment mieux. Delphine qui connoissoit ses engagemens avec Emérance, l'assura qu'il seroit malheureux avec une femme, à-la-fois austère, *prude* et passionnée, qui auroit la double exigeance d'épouse et de bienfaitrice. Edouard en convint, il étoit bien tenté de promettre de se dégager (et quand la passion est usée, on tient toujours ce serment-là); mais les souvenirs les plus touchans parloient encore pour Emérance, on devoit lui consacrer la vie qu'elle avoit sauvée, on le sentoit, on le vouloit, et cependant on passoit toutes ses journées chez Delphine; cette dernière avoit l'esprit beaucoup moins cultivé que celui d'Emérance, mais elle étoit plus amusante, sur-tout pour Edouard, parce qu'elle avoit vécu dans le cercle où s'étoient écoulées les plus brillantes années de sa vie. Telles étoient les résolutions et la situation d'Edouard, lorqu'Emérance revint à Lausanne.

Emérance n'éprouva d'abord qu'une vive inquiétude et un triste pressentiment: pour combattre la crainte d'une inconstance sans retour, l'amour et la fierté sont toujour

d'accord dans le cœur d'une femme. Il me doit tout, se disoit-elle, et je l'aime si passionnément !.... Cette réflexion la rassuroit....

Elle revit Edouard qui, plus assidu que jamais, venoit tous les jours chez elle, mais qui ne parloit que de sa reconnoissance. Surprise et blessée jusqu'au fond de l'ame, elle se plaignit enfin à Beaumeil. Concevez-vous, lui dit-elle, cet excès d'ingratitude ?.... Il me préfère une femme sans beauté, sans jeunesse et sans esprit.... Il me doit tout : j'ai sauvé sa vie aux dépens de ma réputation et de mon repos ; j'ai établi sa fortune aux dépens de la mienne ; on ne pourroit, sans se déshonorer, trahir l'ami qui auroit rendu de tels services ; un homme sauroit se venger, mais une femme ne peut que s'affliger et mourir ; qu'importent son ressentiment et son désespoir !.... Ah ! que les femmes sont malheureuses, et que les hommes sont lâches et barbares !.... Mais, reprit doucement Beaumeil, *un ami* ne veut pas être adoré, il ne demande ni préférence exclusive, ni même un sentiment

égal à celui qu'il éprouve. Par exemple ; je n'aime personne autant que vous, et je ne suis point irrité de n'être pas aimé de même. Tous les procédés de l'amitié, vous les avez eus constamment avec moi; et mon cœur est satisfait du vôtre, et doit l'être. Néanmoins, si j'étois amoureux de vous, je vous trouverois la personne du monde la plus ingrate, et j'aurois tort, parce que la passion est injuste, une grande reconnoissance produit toujours, dans les belles ames, une sincère amitié; mais l'amour naît sans cause et s'évanouit de même! — Quoi! vous trouvez simple que l'on trahisse sans pudeur les sermens les plus solennels? — Ne saviez-vous pas que l'amour ne peut durer toujours, et que nécessairement il finit par s'éteindre? l'instant qui le détruit est ignoré, est imprévu, comme celui qui termine la vie, et de même, il est inévitable; le serment d'un *amour éternel* n'est donc qu'une exagération, qu'une façon de parler qui ne peut ou qui ne doit tromper personne. — Ainsi donc, la conduite de M. de Blangi vous paroît toute simple? — Il vous préfère une

femme qui vous est assurément très-inférieure, je le trouve aveugle....... mais est-ce un crime de ne point voir, ou de voir mal ? Il vous accorde tout ce qu'une ame honnête ne peut vous refuser, l'estime, la reconnoissance, l'amitié; si vous vous contentez de ces sentimens, il vous épousera, n'en doutez pas. C'est un homme léger, mais ce n'est point un monstre. — Et moi, quoique je ne lui doive rien, que diroit-on de moi, si je m'étois ainsi détachée de lui? — J'en conviens, *entre les* hommes et les femmes, rien n'est égal en amour ; l'égalité ne se retrouve entre nous qu'en amitié. Les femmes sont toujours victimes de l'amour; mais elles sont les amies les plus chéries, comme les plus charmantes et les plus parfaites.

Cet entretien ne fit qu'ajouter au chagrin d'Emérance, en lui donnant beaucoup d'aigreur contre Beaumeil. Ne pouvant dissimuler son ressentiment et son désespoir, elle traita l'amant ingrat qu'elle adoroit, avec toute la hauteur insultante d'un profond mépris, et tout l'emportement d'une extrême colère. Elle fit dans le monde des

plaintes imprudentes et des scènes d'éclat qui, en répandant sur elle une teinte de ridicule, achevèrent de lui faire perdre le cœur d'Edouard. Une femme malheureuse dans ses affections, n'a d'autre parti à prendre que celui du silence et de la douceur, car la violence et le bruit, loin d'émouvoir en sa faveur, rendent sa sensibilité douteuse, ou ne paroissent en elle que l'effet de l'amour-propre et du dépit. Sa pudeur doit jeter un voile mystérieux sur tout ce qui tient à l'amour, même sur les peines et les regrets ; si elle est trahie, elle ne sauroit se plaindre, sans perdre une partie de sa dignité ; elle ne doit pleurer que dans l'ombre. On apperçoit avec intérêt, sur son visage, la trace de ses larmes, mais on ne veut pas les voir couler. Tout doit être adouci, délicat, dans l'expression de ses sentimens, ainsi que dans sa figure et dans son caractère ; des soupirs, de l'étonnement, voilà ses reproches ; de la mélancolie, voilà sa douleur.

Cependant Edouard, ne pouvant plus supporter les dédains et les emportemens

dont il étoit l'objet, s'éloigna presqu'entièrement d'Emérance, sans avoir eu d'explication positive avec elle : alors Beaumeil, effrayé du désespoir de sa cousine, fut trouver Edouard, et lui rappela tout ce qu'il devoit à Emérance. Je le sais et je le sens, dit Edouard, mais elle veut des transports et de l'idolâtrie, et je n'ai plus de passion. Vous pouvez du moins, reprit Beaumeil, remplir les devoirs d'un honnête homme, en sacrifiant à votre *amie*, à votre bienfaitrice, la femme qui lui fait ombrage ; promettez-lui de ne plus revoir Delphine, et ensuite renouvelez-lui l'offre de l'épouser ; alors, qu'elle accepte ou qu'elle refuse, votre conscience ne vous reprochera plus rien.

Cet avis qu'Edouard n'avoit nulle envie de suivre, fut très-mal reçu. Beaumeil se fâcha, Edouard répliqua avec brusquerie, et la querelle devint si sérieuse, que le rendez-vous fut donné pour se battre, et le combat eut lieu le jour même. Beaumeil reçut une blessure considérable ; on le porta chez lui. Tout ceci s'étoit passé à l'insu d'Emérance qui, n'ayant point vu

Beaumeil depuis deux jours, et déjà mécontente de lui avant cette époque, se plaignoit avec amertume de son refroidissement et de son abandon. Elle n'apprit le duel que le lendemain, et on ne lui en cacha point la cause. Quoi! s'écria-t-elle, ce fidèle ami exposoit sa vie pour moi, tandis que je l'accusois avec tant d'injustice!... Elle vola chez lui, elle le garda, et le soigna sans le quitter, durant tout le temps qu'il fut en danger. Elle n'entendit plus parler d'Edouard : craignant les suites de cette affaire, il étoit subitement parti, avec Delphine, pour Paris. Emérance, distraite de sa douleur, par tous les sentimens qu'elle devoit à Beaumeil, supporta cet événement avec courage, elle promit à l'amitié de vaincre l'amour, et elle y parvint plus promptement qu'elle ne l'avoit espéré. Beaumeil, rétabli, s'occupa de remettre de l'ordre dans les affaires d'Emérance. Il vit qu'elle étoit à-peu-près ruinée; il possédoit une fortune considérable, il ne pouvoit l'offrir qu'en demandant la main de sa cousine; on hésita par délicatesse, ensuite, on ac-

cepta par reconnoissance, et l'on n'eut jamais lieu de s'en repentir. Elle trouva dans ce second mariage un bonheur si constant et si pur, qu'elle remercia mille fois le ciel de n'avoir pas épousé son amant. Elle avoit connu combien l'amour est ingrat, capricieux et fragile, et combien l'amitié est sûre, généreuse et fidelle.

L'HEUREUSE HYPOCRISIE.

L'HEUREUSE HYPOCRISIE.

Vers la fin de l'hiver, l'un des jours de la semaine sainte, le jeune comte Armand de Trèbes, ayant vainement attendu sa voiture dans la maison où il avoit dîné, prit le parti de s'en aller à pied. Comme il traversoit la rue du Bac, il survint, tout-à-coup, une grosse pluie qui le força de chercher un asyle. Il se trouvoit, dans ce moment, vis-à-vis la petite église extérieure du couvent des filles de la Visitation, il se hâta d'y entrer. Les religieuses, cachées derrière leur grille, couverte d'un rideau fermé, chantoient les ténèbres. Au bout d'un quart-d'heure, Armand se levoit pour sortir, lorsqu'après un silence, il entendit une voix jeune et ravissante qui partoit de la tribune grillée de l'orgue des religieuses; cette voix avoit un éclat si doux, et un tel charme, qu'Armand se remit sur sa chaise pour l'écouter. Elle chanta avec un goût exquis et une méthode parfaite;

Quoiqu'Armand eût adopté toutes les opinions de la philosophie moderne, cette voix céleste qui parloit à son cœur, lui fit éprouver de nouvelles sensations, en donnant subitement pour lui, aux objets qui l'entouroient, une touchante solennité. Ainsi, l'ambre précieux se mêlant à d'autres parfums, en fait ressortir les suaves odeurs... Armand, en écoutant ce chant mélodieux, regarde avec une émotion religieuse ces voiles noirs posés sur les autels ; *ce tombeau* où, prosternée près de la croix, la piété reconnoissante se recueille et médite en silence... Il voit, avec une sorte de saisissement, les cierges symboliques s'éteindre successivement à chaque strophe, chantée avec un sentiment sublime... Tout retrace un sacrifice, un bienfait, un amour immense ; tout exprime la mélancolie, la reconnoissance et la douleur... La voix cesse de chanter ; avec elle a disparu la lumière; l'obscurité ne laisse plus discerner que le sépulcre saint, éclairé foiblement par une lampe voilée d'un crêpe noir...... Armand reste immobile. La loueuse de chaise vint le tirer de sa rêverie. Il tressaille, et en la

payant, il lui demande si c'est une novice du couvent qui a chanté. Non, monsieur, répondit-elle, c'est mademoiselle Hermine de Velmare. — La fille de la marquise de Velmare qui demeure dans cette rue? — Justement. — Quel âge a-t-elle? — Dix-neuf ans. — Elle est donc pensionnaire ici? — Non, mais tous les ans, dans ce temps-ci, elle y vient en retraite avec madame sa mère. Le dialogue finit là. Armand, par un reste de l'impression extraordinaire qu'il avoit reçue, n'osa demander si Hermine étoit jolie; il soupira, se leva et sortit. Ce même jour il fut souper chez la baronne d'Urzelles, riche veuve, vaine, légère, médisante et coquette encore à quarante ans. Elle avoit deux filles, et elle desiroit extrêmement qu'Armand épousât l'aînée, âgée de dix-huit ans. Aglaé (c'étoit son nom) avoit une figure peu régulière; son teint déjà flétri par le rouge, les veilles et l'agitation de la coquetterie, n'avoit plus la fraîcheur de son âge, mais les hommes aimoient sa physionomie; des yeux animés, de beaux cheveux, une taille svelte, de l'élégance dans la manière de se mettre,

de l'usage du monde, une excessive affectation de sensibilité, de la vivacité, un grand desir de plaire la faisoient passer pour une personne spirituelle, piquante, et même très-jolie. Aglaé n'avoit aucun talent réel, excepté celui de la danse. Cependant on montroit d'elle des dessins charmans; elle manquoit de voix, mais elle chantoit avec assez de méthode des duos avec Richer, et le talent du maître cachoit la médiocrité de l'écolière, en *donnant* à cette musique un agrément infini. De même, on l'écoutoit avec plaisir jouer du piano, parce qu'elle étoit toujours accompagnée par deux ou trois instrumens supérieurs. Avec de la charlatanerie, de l'art, et beaucoup de dépense, on se fait aisément une réputation brillante en tout genre. Il y a beaucoup de personnes qui ne pourroient se ruiner sans perdre, en peu de temps, toute leur célébrité. Elles n'ont pas acquis des talens, elles les empruntent; et c'est, au vrai, tout ce qu'il faut lorsqu'on ne veut que briller un moment dans un cercle d'adulateurs.

Armand n'étoit point amoureux d'Aglaé,

mais tous ses amis desiroient qu'il l'épousât, chacun s'empressoit à la faire valoir auprès de lui, il n'entendoit faire que son éloge, et il n'existe presque personne dans le grand monde qui ait assez de caractère pour résister à cette espèce de conjuration : lorsqu'on a exalté la tête et séduit l'amour-propre, que n'obtient-on pas de la jeunesse, et souvent même de l'âge mûr? Le défaut le plus commun des gens du monde est, sinon de ne juger, du moins de n'être entraînés que par l'opinion des autres; l'admiration la moins fondée, si elle paroît à-peu-près générale, est toujours parmi eux un mal épidémique. Armand, flatté de fixer le choix d'une jeune personne qui jouissoit d'une si grande célébrité, était presque disposé à l'épouser, quoiqu'il n'eût pas encore fait de déclaration formelle.

Il y avoit ce soir-là beaucoup de monde à souper chez la baronne. Armand parla d'Hermine. Personne, à l'exception de la baronne et d'Aglaé, ne la connoissoit. La baronne, parente du marquis de Velmare, répondit à toutes les questions. Les femmes demandèrent si mademoiselle de Velmare

étoit jolie. Armand écouta avec attention la réponse, qui fut peu satisfaisante. Elle ne seroit pas mal, dit la baronne, si elle avoit moins de disgrace et de gaucherie; elle ne sait ni se mettre, ni entrer dans une chambre. Cela est singulier, reprit un gros homme, vêtu de noir, madame de Velmare étoit charmante et remplie de graces, elle a même encore beaucoup d'élégance, malgré son costume de dévote... *Son costume de dévote!* répéta la baronne en riant, je vous prie, monsieur, continua-t-elle du ton le plus agréable, de ne point faire d'épigrammes sur ma cousine. A ces mots elle rit encore, ce qui excita une gaîté générale. Le gros homme qui n'avoit nullement eu l'intention que l'on sembloit lui supposer, et qui de sa vie n'avoit fait une épigramme, fut très-flatté de l'effet qu'il produisoit, et pour soutenir ce succès, il se moqua ouvertement de la dévotion de madame de Velmare; là-dessus quelqu'un remarqua que madame de Velmare avoit beaucoup d'esprit, et il en conclut qu'il étoit impossible qu'elle fût de bonne-foi. La baronne approuva cette idée par un sou-

rire significatif. Mais, dit Armand, dans le siècle où nous sommes, à quoi peut servir l'hypocrisie? Il me semble que la dévotion n'attire pas de louanges; ce n'est assurément aujourd'hui ni une manière de faire sa cour, ni un moyen d'acquérir de la considération. — C'est un moyen de se singulariser. — Il faut convenir que lorsqu'on a de l'esprit, on en pourroit choisir un moins austère et moins gênant. Ici, la baronne se leva pour arranger les parties de jeu. Armand ne joua point, il resta assis auprès d'Aglaé. Cette dernière, continuant la même conversation, parut *plaindre* mademoiselle de Velmare qui, disoit-elle, faute d'éducation, n'avoit aucun talent, et *une manière d'être* si au-dessous de son âge. — Elle chante parfaitement. — Un motet, peut-être. — A-t-elle de l'esprit? — Il y auroit de la cruauté à juger l'esprit d'une personne aussi timide qu'ignorante. — J'entends; et son caractère? — Elle est élevée dans une contrainte si ridicule, que l'on peut imaginer son caractère, et non le bien connoître.

On interrompit cet entretien; Armand,

le reste de la soirée, fut moins galant pour Aglaé, et moins aimable qu'à l'ordinaire; il fit quelques réflexions confuses sur la tournure caustique de son esprit; et lorsqu'après souper, Aglaé chanta, il *s'étonna* de lui trouver une voix si médiocre; il *se rappeloit* celle d'Hermine.

Quoiqu'Armand n'eût que ving-neuf ans, il étoit veuf depuis deux ans. Ce mariage n'avoit pas été heureux. Sa femme, livrée à la plus extrême dissipation, étoit morte d'une maladie inflammatoire, à la fin d'un carnaval très-brillant, suite funeste et trop commune des plaisirs de ce genre. En mourant, la comtesse de Trèbes laissa à son mari peu de regrets, beaucoup de dettes, et cependant, par une sorte de respect pour la mémoire de sa femme, il avoit conservé une liaison intime avec son jeune beau-frère, très-mauvais sujet, se ruinant au jeu et avec des courtisanes, mais d'ailleurs assez aimable par les agrémens de son esprit, et par beaucoup de gaîté. Armand, né avec une ame sensible, et le goût de l'honnêteté, gémissoit des écarts du chevalier d'Elmore

(c'étoit le nom de son beau-frère), il lui prêtoit de l'argent, et lui donnoit des conseils; le chevalier lui répondoit des folies, le faisoit rire, et, sans jamais se fâcher des leçons, ne changeoit rien à sa conduite.

Dans les derniers jours du mois d'avril, Armand, un matin, apprit que les créanciers du chevalier d'Elmore venoient de le faire arrêter, et que le chevalier étoit enfermé au Fort-l'Evêque. Armand se rendit le soir à la prison, il y entra, et il y passa une heure avec son ami; en sortant, il rencontra, dans une cour intérieure, deux dames qui emmenoient quatre vieillards prisonniers, qu'elles venoient de délivrer; ces dames avoient de grandes coiffes noires, rabattues sur leurs visages; Armand demanda au geolier s'il les connoissoit. Oh! oui, répondit le geolier, ce n'est pas la première fois qu'elles viennent ici; ce sont de grandes dames. — Comment s'appellent-elles? — La marquise de Velmare et sa fille. A ces mots, Armand précipita sa marche pour les voir, mais elles sortoient de la prison, elles montèrent en

voiture et disparurent. Leurs gens n'avoient point de flambeaux ; il faisoit nuit ; il distingua seulement que celle qui suivoit l'autre, avoit la taille la plus svelte et la plus élégante. Cette rencontre le frappa, il y pensa pendant vingt-quatre heures ; ensuite, la dissipation effaça ce souvenir. Armand sortoit tous les jours pour aller chez les gens d'affaires du chevalier. Un matin, en revenant en voiture de chez un procureur, il passa dans la rue *des Prouvaires*, et vers le milieu de la rue, son cocher renversa une pauvre femme ; aussitôt Armand fit arrêter, on releva la femme, elle étoit blessée ; on la porta dans une boutique ; Armand donna tout l'argent qu'il avoit sur lui, et voyant le peuple s'attrouper, il ordonna à son cocher de partir, et il s'éloigna rapidement. Le lendemain matin, repassant dans la même rue, et reconnoissant la boutique, il s'y arrêta, y entra et demanda des nouvelles de la pauvre femme ; elle étoit fort blessée à la jambe, répondit la marchande ; mais par bonheur, nous avions dans la boutique, une charmante jeune demoiselle avec

sa gouvernante, qui aussitôt s'est chargée de la panser.... — Comment?.... — Mon Dieu, oui; elle l'a fait porter dans notre salle de derrière, et là, elle a déchiré son mouchoir et celui de sa bonne, elle a fait vîte un peu de charpie, et puis, coupé des bandes.... — Savez-vous le nom de cette jeune personne? — C'est une demoiselle de qualité, c'est mademoiselle de Velmare. — Bon Dieu! — Vous la connoissez! c'est un ange, n'est-ce pas?.... si vous aviez vu comme elle pansoit cette femme, c'étoit comme une sœur grise...... et puis, elle l'a fait mettre dans sa voiture, et l'a conduite chez elle. — Chez elle? — Oui, tout près d'ici, au bout de la rue, à côté du parfumeur.... — Cette femme loge là! je veux savoir comment elle est ce matin. En disant ces mots, Armand s'élance hors de la boutique, et se fait conduire chez la pauvre femme; il entre dans l'étroite allée d'une chétive maison, il monte quatre étages; ensuite, trouvant une porte mal fermée, il la pousse, il avance, il se trouve dans la chambre, et voit autour d'un lit, deux femmes et un chirurgien qui pansoit

la malade. C'étoit Hermine avec une femme-de-chambre; elle se retourne, et en appercevant Armand, elle fit un petit mouvement de surprise. Hermine n'étoit point régulièrement jolie, mais elle avoit toute la fraîcheur de la jeunesse et de l'innocence, et une physionomie charmante qui exprimoit la candeur et la sensibilité...... Quelle parût belle aux yeux d'Armand !..... Il avoit vu tant de jolies femmes dans des cabinets élégans, *se dessinant* sur des canapés de velours, entourés de draperies et de glaces...... Mais Hermine dans ce grenier, Hermine auprès de ce grabat, soutenant cette pauvre femme dans ses bras, effaçoit de son imagination tous ces tableaux frivoles. Quelle grace angélique la douce compassion, la sainte humanité donnoient à son attitude !..... quel charme touchant dans le contraste de sa fraîcheur si brillante et si pure, et du visage flétri par la souffrance et la misère de l'infortunée qui se reposoit sur son sein. Armand éprouvoit un sentiment si nouveau pour lui, et, en même temps, si profond, si délicieux, qu'il oublia qu'il devoit donner l'explication

de sa visite. Il lui sembloit qu'il voyoit, pour la première fois, non pas la beauté, mais une femme; il contemploit cet être intéressant que la nature n'a créé si foible, si délicat, si sensible, que pour aimer et pour essuyer des larmes! cet être privé de la force qui protége, mais doué du charme qui console; cet être timide et fragile qui, lorsqu'il suit son instinct, doit chercher l'ombre et la solitude. Le créateur lui dit: La gloire n'est point faite pour toi, mais je t'ai donné mieux, j'ai déposé dans ton cœur tous les trésors de la pitié, répands ses bienfaits sur la terre. Cependant Armand s'avance; il n'avoit ni ce trouble, ni cette émotion qu'inspire la vue d'un objet séducteur; il éprouvoit le ravissement que pourroit causer une apparition céleste. Il avoua, avec sensibilité, que son cocher avoit renversé la malheureuse femme, il ajouta qu'il étoit venu pour lui offrir des secours dont il voyoit, avec joie, qu'elle n'avoit pas besoin dans ce moment. Pendant cette explication, Hermine s'embellit encore en rougissant; néanmoins Armand ne s'étoit pas permis un mot d'éloge, quoi-

qu'il fût accoutumé à prodiguer la louange aux femmes. Il sentit qu'un moyen de plaire à celle-ci, ne seroit pas de louer une action de ce genre, faite si obscurément et avec tant de simplicité : on se récrie sur une saillie spirituelle, on applaudit, avec transport, un pas de danse ou une ariette, mais une action touchante et vertueuse produit un sentiment durable, et non cet enthousiasme affecté. On craindroit de montrer un étonnement qui déceleroit l'*impuissance* de l'apprécier, et quelque peu commune qu'elle puisse être, une belle ame l'admire avec plus d'attendrissement que de surprise. Hermine ne répondit rien, et le chirurgien prenant la parole, dit que grace à mademoiselle de Velmare qui avoit mis, la veille, le premier appareil sur la plaie, cette blèssure, quoique très-considérable, ne seroit pas longue à guérir.

Hermine attendoit sa mère qui, après l'avoir déposée, avec le chirurgien, chez la pauvre femme, étoit allée faire une course dans le quartier, et devoit revenir la chercher. Quand le pansement fut fini, Hermine, s'éloignant du lit, s'assit

sur une chaise; alors, la conversation s'établit entre elle, Armand et le chirurgien. Hermine parla peu, mais avec une grace et une modestie qui charmèrent Armand. Au bout d'une demi-heure, Hermine entendit une voiture s'arrêter dans la rue; on regarda par la fenêtre, c'étoit madame de Velmare. Hermine aussi-tôt se leva, fit une profonde révérence, et sortit. Elle n'étoit plus dans la chambre, et Armand, immobile et pensif, avoit toujours les yeux attachés sur la porte. Enfin, revenant à lui, il se rapprocha du lit de la pauvre femme, et lui demandant son nom, elle répondit qu'elle s'appeloit Madeleine. Etes-vous mariée, reprit-il? — Je suis veuve, et j'ai deux enfans en bas âge. — Où sont-ils? — Chez ma voisine, dans ce moment; ils reviendront ce soir. — Quel travail faites-vous? — Je travaille en linge! et je manque si souvent d'ouvrage! Je devois trois termes, mais je suis tirée de peine par l'argent que j'ai reçu de vous, monsieur, et de cette charitable demoiselle. — En vous soignant, je ne ferai que mon devoir.....

Mais, mademoiselle de Velmare? — Ah! monsieur, qu'elle est bonne! A cette exclamation, les yeux d'Armand se remplirent de larmes; il ressentit pour Madeleine un tendre mouvement de bienveillance et d'intérêt : ma pauvre Madeleine, lui dit-il d'un ton affectueux, soyez tranquille, ne vous occupez que de votre santé; vous ne serez plus obligée de travailler pour vivre; de ce moment, vous avez une pension de six cents livres, dont voici le premier quartier. A ces mots, Armand pose l'argent sur le lit de l'heureuse Madeleine, et la quitte, sans lui donner le temps de lui exprimer sa joie et sa reconnoissance. Armand prit des informations dans cette maison, qui toutes furent favorables à Madeleine; il arrêta une garde pour la soigner et la veiller, et il annonça qu'il reviendroit la voir le lendemain. Ce qu'il fit en effet, et tous les jours suivans; mais il ne revit plus chez elle Hermine, qui se contenta d'envoyer savoir des nouvelles de Madeleine. Lorsque cette dernière fut tout-à-fait convalescente, Armand lui proposa de venir loger chez lui, avec

ses deux enfans. Cette offre combla tous les vœux de Madeleine, qui fut aussi-tôt s'établir chez Armand, dans un joli petit logement qu'Armand fit arranger exprès pour elle. Dès le jour même, il lui dit qu'elle devoit aller remercier mademoiselle de Velmare de ses bontés. Madeleine ne demandoit pas mieux. Hermine la reçut, et la visite fut assez longue. Madeleine vanta son bonheur avec enthousiasme; on l'écouta d'un air attendri, et lorsqu'elle revint chez Armand, elle fut questionnée pendant plus d'une heure.

Le chevalier d'Elmore sortit du Fort-l'Evêque; Armand n'eut plus le prétexte des affaires de son beau-frère, pour se dispenser d'aller chez la baronne d'Urzelles, il fallut y retourner. Il ne vit plus Aglaé avec les mêmes yeux; il trouva qu'elle parloit trop, et d'un ton trop décidé; ses manières lui parurent libres, et l'expression de sa physionomie lui déplut. Il se rappeloit un regard si modeste et si doux, un maintien si noble, un son de voix si touchant..... et celui qui compare les agrémens factices de la coquetterie, aux

graces ingénues et naturelles, aux charmes réunis de la simplicité, de l'innocence et de la vertu, peut-il hésiter dans son choix ?...... Armand sortit de chez la baronne, en se disant : jamais cette jeune personne ne sera ma femme.

Armand étoit extrêmement lié avec le vicomte de Ramilly, homme d'esprit, et *encyclopédiste*, mais décent dans ses discours, modéré dans ses opinions, parce qu'il avoit du goût et de *l'usage du monde*.

Le vicomte, parent de M. de Velmare, le voyoit assez souvent. Armand lui demanda avec instance, de le présenter dans cette maison, et de solliciter*, sur-le-champ, une permission qu'il desiroit passionnément pouvoir obtenir. Comment, dit le vicomte, vous êtes donc amoureux ? — En vérité, je ne le crois pas. Mais je veux me remarier..... — Et mademoiselle d'Urzelles? — Je n'y pense plus, nous ne nous convenons pas le moins du monde. — Cependant elle est piquante, elle a des talens brillans, de l'imagination, *du trait dans l'esprit*. — De bonne foi, vicomte,

sont-ce là les qualités que l'on doit chercher dans une femme qu'on veut épouser? Vous le dirai-je, mon ami, je commence à être las des femmes vives, brillantes et passionnées, elles passeront de mode, je vous le prédis; la tournure et le rôle qu'elles ont pris parmi nous, depuis quelques années, dans la société, dans les pièces de théâtre, dans les romans, ne conviennent nullement à leur délicatesse physique et morale; la grandeur de caractère n'est pour leur sexe, que la fermeté vertueuse qui fait suivre avec persévérance la route tracée par le devoir, et ces femmes *brûlantes*, qui négligent leur famille et leurs enfans pour se *dévouer à leurs amis*, ces femmes si tranchantes dans leurs opinions, ces femmes enthousiastes en amour et en amitié (1), manquent également de goût et de raison. Elles ressemblent à ces mauvais chanteurs qui chantent faux, parce qu'ils veulent chanter fort. — Ainsi donc, il vous faut une *Agnès?*... — Il me faut une jeune personne raisonnable, douce,

(1) Et en politique. *Note de l'éditeur.*

modeste, bienfaisante; n'ai-je pas un goût bien *dépravé*, ou du moins bien bizarre? — Allons, vous épouserez mademoiselle de Velmare. Cependant je vois un grand obstacle à ce projet; c'est que madame de Velmare est décidée à ne jamais donner sa fille à un philosophe..... — Mais je n'imagine pas que ma *philosophie* ait assez de célébrité pour me nuire auprès d'elle..... — Oh ! les dévotes connoissent de réputation tous les philosophes de la *société*, et si elle ignore vos opinions, elle s'en informera quand elle vous verra prétendre à la main de sa fille. — Cela est vrai, et cette réflexion me désole. — Il y auroit un moyen... — Comment? ce seroit de lui persuader que, vaincu par ses exhortations et par son exemple, vous abjurez la philosophie..... — Il faudroit pour cela qu'elle entreprît ma conversion. — C'est ce qu'elle fera, si vous lui montrez de l'amitié, et si vous parvenez à lui inspirer de l'intérêt. Quelle dévote ne cherche pas à faire des prosélytes? c'est encore exercer l'empire si doux de la séduction.... — Mais tromper....— Vous avez eu des succès auprès des femmes; dites-

moi, mon cher Armand, est-il possible de leur plaire sans les tromper? — Présentez-moi toujours, ensuite nous verrons.

Quelques jours après cet entretien, le vicomte ayant obtenu la permission desirée, conduisit Armand chez madame de Velmare; cette première visite ne fut pas longue, mais Armand en dut être satisfait; madame de Velmare l'avoit accueilli avec grace, Hermine avoit rougi en le voyant paroître. Le surlendemain il fit une seconde visite, resta long-temps, et lorsqu'un cercle assez nombreux se fut écoulé, il se rapprocha de madame de Velmare, et s'assit à côté d'elle. Alors cette dernière se tournant de son côté, lui demanda des nouvelles de Madeleine. Cette question fut accompagnée d'un regard si doux et d'une mine si bienveillante, qu'elle valoit un éloge; aussi le premier mouvement d'Armand fut de faire une inclination de tête qui exprimoit la reconnoissance et la sensibilité; mais aussitôt, trouvant lui-même que cette espèce de remercîment étoit ridicule, il rougit et s'embarrassa. Madame de Velmare, qui le regardoit toujours,

sourit : j'aime beaucoup, dit-elle, que l'on réponde à ma pensée ; quand on est deviné ainsi, la connoissance est bientôt faite. Ah ! madame, répondit Armand, que n'avez-vous dans cet instant la pénétration que vous me supposez !.. j'avoue que je la craindrois quelquefois, mais j'y gagnerois souvent. Madame de Velmare parut contente de cette réponse. Un quart-d'heure après, Armand se leva pour sortir, on le retint, et il resta à souper.

Madame de Velmare, contre sa coutume, ne passa point l'été dans ses terres ; des affaires retenoient son mari à Paris. Armand alloit assidûment chez elle, étoit toujours bien reçu, et au bout de deux mois, il fut retrouver le vicomte, revenu d'un petit voyage de six semaines, et il lui rendit compte de ses progrès. Eh bien ! dit le vicomte, à présent vous êtes amoureux ? Le sentiment que j'avois pour Hermine, répondit Armand, n'est ni augmenté, ni diminué, car je ne la connois pas mieux, mais je la connois assez pour être certain qu'elle fera le bonheur de son mari. Elle ne paroît dans le salon de sa mère qu'une heure avant

souper, elle est toujours placée à côté de sa mère, elle ne parle point, ou ne dit que quelques phrases d'usage, très-insignifiantes; toujours occupée de sa broderie ou d'un autre petit ouvrage, elle paroît à peine écouter ce qu'on dit; en sortant de table, elle va se coucher : vous voyez qu'il n'est guère possible que je puisse connoître son esprit. — Et justement, voilà ce que veulent les mères qui tiennent encore aux vieilles méthodes. Ces filles *muettes* ne font aucun effet dans un salon, on prétend, par là les soustraire à la séduction de la flatterie.... Mais que pensez-vous de madame de Velmare? — Elle a de l'esprit, elle est aimable. En tout, je me faisois une autre idée de la maison d'une dévote; je ne croyois pas y trouver autant d'agrément.... — On médit là comme ailleurs... — Non, pas tant à beaucoup prés, et la maîtresse de la maison ne médit jamais; et quand elle ne peut rompre ce genre d'entretien, elle se tait, ou elle prend le parti des absens. — Je vous réponds qu'au fond sa dévotion n'est qu'un systême....... — Non, cette femme est de bonne-foi. — Une femme de

bonne-foi! et une dévote! dans le dix-huitième siècle..... — Ajoutez donc, et depuis la publication de l'Encyclopédie!..

Le résultat de cette conversation fut que le vicomte qui partoit le surlendemain pour Villers-Cotterets, iroit, le soir même, chez madame de Velmare, faire, de la part d'Armand, la première proposition de mariage. Il y fut, on l'écouta paisiblement, on répondit qu'on réfléchiroit à cette proposition. Armand, charmé de ce récit, se livra à toute la douceur de l'espérance. Le lendemain, il vola chez madame de Velmare, il la trouva seule. En le voyant paroître, elle sonna, et donna l'ordre de ne laisser entrer personne. Ce début annonçoit une explication. En effet, madame de Velmare, prenant aussitôt la parole, déclara avec franchise que, de tous les partis qui s'étoient présentés pour Hermine, Armand étoit celui qui lui convenoit le mieux et sur tous les points, à l'exception d'un seul.... Non-seulement, continua-t-elle, je ne veux point qu'un mari soit tenté d'ôter à ma fille les principes que je lui ai donnés, mais je veux encore qu'il ait toutes ses opi-

nions; je connois les vôtres; vous n'avez point de religion.... Il est vrai, madame, reprit Armand; mais le malheur que vous me reprochez, vient plutôt d'insouciance que d'une opinion réfléchie... J'en suis certaine, interrompit la marquise, toutes les belles ames ne sont irréligieuses que faute de réflexion et par ignorance. Vous n'avez jamais lu que les livres qui attaquent la religion. Si l'on vous prouvoit que tous les raisonnemens qui vous séduisent ne sont que de misérables sophismes, ou des mensonges et d'odieuses calomnies?... A cette question, faite avec feu, Armand eut envie de rire, en voyant que madame de Velmare, de la meilleure foi du monde, avoit le projet d'entreprendre sa conversion. Il sut se contenir, et conservant un air très-sérieux, il assura que si l'on pouvoit lui démontrer la fausseté de ses opinions, il les abjureroit du fond de l'ame. A ces mots, la marquise se leva, elle fut chercher deux gros volumes (c'étoient les *Lettres de quelques Juifs*), et les lui donnant: cet excellent ouvrage, lui dit-elle, ne vous ennuira point; commencez

par le lire, je vous en prêterai d'autres. Ensuite elle fit ouvrir sa porte, il survint du monde, et le pauvre Armand fut délivré d'un entretien qui lui causoit un mortel embarras.

M. de Velmare avoit été ambassadeur; il recevoit beaucoup d'étrangers : il vint, ce soir-là, deux vieillards, l'un allemand, et l'autre anglais ; le dernier étoit un homme de lettres d'une grande réputation ; le premier parloit très-*mal le fran*çais, l'autre n'en savoit pas un mot. En se mettant à table pour souper, M. de Velmare dit à sa fille de se placer entre les deux étrangers, et Armand, assez surpris de cet ordre, se mit à côté de l'Anglais, pour être plus près d'Hermine, et aussi pour s'entretenir avec un homme d'esprit dont il savoit la langue.

Au bout de quelques minutes, Armand fut prodigieusement étonné de voir la silencieuse Hermine causant très-vivement avec le baron allemand : comment donc, dit-il, je crois que mademoiselle de Velmare parle allemand? Oui répondit l'autre étranger, et aussi parfaitement qu'elle

parle l'anglais. A ces mots, s'adressant à Hermine, il la force à se retourner; elle rougit un peu en rencontrant les yeux d'Armand fixés sur elle; mais l'entretien s'engagea en anglais, Hermine le soutint avec autant d'aisance que d'esprit et de grace. Elle étoit placée là pour faire les honneurs de la maison aux deux étrangers, qui n'étoient pas en état de prendre part à la conversation générale, et elle parla, pendant tout le souper, en allemand à sa droite, et en anglais à sa gauche, avec le ton modeste qu'elle ne pouvoit jamais quitter, mais sans timidité. Cette découverte enchanta Armand; Hermine avoit de l'esprit, de la gaîté, de l'instruction! Hermine étoit parfaite!... En sortant de table, il s'approcha d'elle: Ah! mademoiselle, lui dit-il, que je serois heureux si M. votre père vouloit bien vous ordonner de me parler français! Oh! je ne serois pas si hardie, reprit Hermine, dans ma propre langue; je ne puis espérer la même indulgence. En disant ces paroles elle s'éloigna; Armand n'eut pas le tems de répliquer. Armand, tout le reste de la soirée,

ne quita point l'anglais, et ce ne fut que pour parler d'Hermine, et pour faire son éloge. Cette soirée le rendit véritablement amoureux. Le lendemain, il parla d'Hermine à madame de Velmare, et ce fut avec enthousiasme. Ne vous attendez point à de nouvelles découvertes dans ce genre, dit la marquise; Hermine a de la mémoire et de l'intelligence; on a cultivé son esprit; elle a reçu de la nature une belle voix, et je lui ai donné un maître *de chant*. Elle n'avoit aucun goût pour les instrumens, et j'ai trouvé qu'on ne devoit pas forcer son inclination pour une chose de pur agrément. Elle s'accompagne un peu du piano, et elle n'est nullement en état de jouer dans un concert. Elle ne danse point, dessine, et ne peint que des fleurs; mais elle a tous les talens de son sexe, et toutes les connoissances nécessaires dans une femme. Elle est en état de bien conduire une grande maison, et de diriger les travaux d'une ferme et d'une terre. Enfin, j'ose vous assurer qu'elle est bonne, généreuse, économe, qu'elle a des goûts simples, de la raison, et des penchans vertueux. Ah!

madame, s'écria Armand, avec quelle attention je lirai *les Lettres de quelques Juifs*.

Armand faisoit un mensonge, il avoit beaucoup entendu parler de cet ouvrage, il en connoissoit le fond et le sujet, et il étoit bien décidé à ne pas prendre la peine de lire ces gros volumes. Comme le vicomte étoit absent, et qu'Armand ne pouvoit se passer de parler d'Hermine, il avoit tout confié au chevalier d'Elmore. Il est inconcevable, lui disoit ce dernier, qu'une personne d'esprit puisse imaginer que la lecture de quelques livres suffira pour changer toutes les opinions d'un homme de ton âge...— Cette simplicité prouve sa bonne-foi, et combien elle est persuadée de la force de ses argumens religieux.— D'ailleurs, les femmes ne doutent de rien, tout ce qu'elles desirent vivement leur paroît possible. J'imagine que tu ne feras pas traîner ta conversion; s'il est vrai qu'Hermine soit si charmante, la *grace* triomphera bientôt de toi.— Si je me rendois trop tôt, on ne me croiroit pas; mais je porterai les livres dans quelques jours, et je laisserai entre-

voir que je suis très-ébranlé...... Ce qui m'effraie, c'est qu'elle m'a déclaré qu'il en falloit lire d'autres..... — Il est vraisemblable qu'elle ne te donnera sa fille que lorsque tu auras épuisé sa bibliothèque. — Et si elle me prête des ouvrages dont les titres me soient inconnus, il faudra les parcourir pour en parler au moins superficiellement...—Fais-les lire par ton secrétaire. — Voilà une excellente idée, j'en profiterai. — Oui, mais si par malheur il *se trouve* dans ce plan de lecture une demi-douzaine d'*in-folios*, la noce n'aura pas lieu de sitôt; au reste, si tu joues bien ton rôle, il faut espérer qu'on abrégera ton noviciat. — Je te l'avoue, ce rôle me coûte beaucoup, madame de Velmare me témoigne *tant* d'amitié! — Une chose plaisante seroit que vous vous trompassiez tous deux, une prude et un philosophe se dupant mutuellement... conviens que cela seroit charmant? — Madame de Velmare n'est point prude, et elle n'a pas la moindre nuance d'affectation. — Bah! toutes les dévotes sont fausses. — Nous sommes convenus que tous les dévots sont des *tartuffes*, mais une femme.... —

Ah! oui, les femmes ne savent rien jouer....
— Elles savent prendre toutes sortes de formes, et elles sont incapables d'en garder constamment une étrangère. Elles ont souvent des artifices, mais elles sont bien rarement hypocrites. Armand soutenoit avec raison que madame de Velmare ne l'étoit pas; la franchise et la confiance formoient son caractère; elle étoit si parfaitement persuadée des vérités de la religion, qu'elle ne croyoit pas qu'il fût possible de n'en être pas frappé quand on avoit de l'esprit ou de la bonne foi, et que l'on cherchoit à s'instruire. Aussi, lorsqu'Armand revint lui rapporter ses livres, elle crut sans hésiter tout ce qu'il lui dit, et elle trouva sa conversion si avancée, qu'elle se contenta de lui faire promettre de lire encore les *Pensées de Pascal* et les *Œuvres de Bossuet*. Armand promit tout ce qu'elle voulut. Il donna tous ces livres à son secrétaire qui les parcourut, et en fit un petit extrait de quelques pages, qu'Armand apprit par cœur. Au bout d'un mois, il rendit les livres, protestant qu'il avoit lu nuit et jour, qu'il étoit pleinement convaincu, qu'il ab-

juroit la fausse philosophie dont ces ouvrages lui démontroient les erreurs, et lui faisoient mépriser les dangereuses maximes; et qu'enfin désormais il conformeroit sa conduite et sa vie entière à sa nouvelle croyance. La marquise, heureuse et triomphante, s'attendrit, l'embrassa avec transport, et lui dit : Hermine est à vous. Malgré l'excès de sa joie, Armand n'entendit pas, sans un secret remords, prononcer ces paroles si chères, son cœur *lui reprochoit* vivement une hypocrisie que la confiance et l'amitié achevoient de rendre si coupable.

M. de Velmare donna son consentement avec joie; Hermine montra toute la sensibilité que sa modestie pouvoit lui permettre de laisser voir; le jour du mariage fut fixé, et l'heureux Armand eut la permission d'envoyer, chaque matin, des fleurs à l'aimable Hermine, et de se placer tous les soirs auprès d'elle. Le mot d'amour ne fut jamais prononcé dans leurs doux entretiens. Armand, en l'employant, auroit cru profaner la tendresse si pure qu'il éprouvoit; pour un sentiment si nouveau, il falloit un

nouveau langage : bientôt il obtint toute la confiance d'Hermine ; avec quel ravissement il lisoit dans ce cœur rempli d'innocence! Il étoit convenu que l'on passeroit tout l'été dans une terre du marquis de Velmare; Hermine, en parlant des plaisirs qu'elle y avoit goûtés, faisoit, sans s'en douter, l'éloge le plus touchant de son caractère et de ses sentimens. Armand trouvoit, en l'écoutant, le charme d'un entretien délicieux et l'assurance de son bonheur dans l'avenir.

Ce jour si passionnément désiré par Armand, ce beau jour parut enfin ! Ce fut le premier de septembre qu'Armand reçut la foi d'Hermine ; aussitôt après la cérémonie on partit pour le Limousin , où l'on devoit passer deux mois.

Armand n'avoit nullement le projet de rendre sa femme *esprit-fort;* il sentoit déjà qu'une telle métamorphose lui feroit perdre autant de graces que de principes regrettables; mais il comptoit lui ôter peu-à-peu son austérité, et la rendre aux plaisirs brillans du grand monde; la vanité et l'amour même fortifioient en lui cette résolution.

Hermine avoit une si belle taille et tant d'éclat ! quel dommage qu'elle ne sût pas danser ! mais quelques leçons la mettroient si promptement en état de briller dans un bal, et d'effacer les plus jolies femmes ! Hermine étoit éblouissante au jour ; mais à la lumière elle avoit moins d'éclat ; et un peu de jour répareroit si facilement ce défaut !...... Armand se promit de faire ces petits changemens, et quelques autres encore, lorsqu'il seroit de retour à *Paris*.

Cependant, malgré toute l'*austérité* de la mère et de la fille, l'automne s'écoula délicieusement pour Armand ; il desira même que le séjour à la campagne fût prolongé, et l'on ne revint à Paris que sur la fin du mois de novembre. Le chevalier d'Elmore accourut aussitôt pour questionner Armand. Enfin, lui dit-il, te voilà maintenant dans ta maison, tu n'es plus, dans tous les instans, sous l'œil sévère de madame de Velmare, et tu pourras mieux disposer de ta femme ; tu pourras lui ôter toute cette exagération de rigidité qui, à son âge, la rendroit véritablement ridicule. Oui, reprit Armand, c'est mon projet ; mais je ne

voudrois pas qu'elle perdît toute sa piété, et je crains de la lui ravir tout-à-fait, en cherchant seulement à la diminuer. Les femmes sont extrêmes en tout...... — Du moins, tu vas maintenant te mettre à l'aise, et cesser de jouer la dévotion. — Assurément, cette contrainte n'est pas supportable; mais il me sera fort difficile de quitter ce rôle hypocrite. Hermine me croit de bonne foi, tout seroit perdu si j'avois l'imprudence de lui avouer que j'ai trompé sa mère à cet égard; avec tous les préjugés qu'elle a, n'en doute pas, elle me regarderoit comme un monstre. — Eh bien! il faut qu'elle croie simplement que tu retombes dans tes anciennes erreurs. — Elle s'en affligera tant!.... — Te voilà donc un *tartuffe* pour le reste de ta vie? que diront les philosophes? — Ce qu'ils voudront, ce n'est pas ce qui m'inquiète. — En vérité, je crois que réellement, au fond de l'ame, déserteur de la philosophie, tu es devenu religieux.... — Plût au ciel, je penserois comme Hermine, je n'aurois plus rien à lui dissimuler!

Quelques jours après son retour à Paris,

Armand apprit que la fille de la baronne d'Urzelles, cette Aglaé qu'il avoit pensé épouser, s'étoit mariée. Parente de madame de Velmare, elle vint lui faire plusieurs visites; elle ne montra point de dépit, car c'est, de tous les mouvemens, celui qu'on sait le mieux déguiser dans le monde : la vanité qui l'excite, apprend à le cacher. Aglaé fut très-affectueuse avec Hermine, mais Armand empêcha sa femme de se lier avec elle.

Cependant, Armand admiroit l'ordre qu'Hermine établissoit dans sa maison, et il s'étonnoit, sur-tout, du peu de dépense qu'elle faisoit. Il se rappeloit la prodigalité de sa première femme, et il se disoit : si j'engage Hermine à vaincre le scrupule qui l'empêche d'aller aux spectacles et aux bals, elle prendra bientôt le goût de la parure, et cette coquetterie qui dans ma première femme me rendit si malheureux. Hermine est cependant si bien née, que je ne puis craindre d'elle les mêmes folies. Mais pourquoi ébranler les principes qui l'en préservent?...... ne vaut-il pas mieux les lui laisser dans toute leur austérité?.. Hermine

est si pure, si calme, si gaie! je suis si heureux dans mon intérieur! la plus légère altération dans son caractère ne pourroit être qu'un malheur pour moi. D'ailleurs, si je la décidois à changer quelque chose dans sa conduite, il faudroit le cacher à sa mère; il faudroit qu'Hermine apprît à tromper, à mentir, et moi j'aurois l'imprudence de lui donner de telles leçons!..... Non, non, laissons-la telle qu'elle est.... Mais comment entretiendrai-je cette hypocrisie qui me couvre de ridicule aux yeux des autres, et qui m'abaisse aux miens?.... Ah! que ne puis-je prendre sa croyance et ses préjugés!.... lorsqu'on est soutenu par le témoignage de sa conscience, il est facile de braver l'opinion du monde.

Ces réflexions agitoient Armand, et troubloient son bonheur, il ne savoit à quel parti s'arrêter, et il n'entrevoyoit pas comment il pourroit sortir de cette incertitude.

En attendant, il suivoit presque toujours Hermine lorsqu'elle alloit à l'église; il entendit plusieurs fois prêcher le père Elysée, et s'étonna d'écouter des sermons sans ennui: il connut que le goût de la

littérature peut, à certains égards, en donner pour beaucoup de choses relatives à la religion. Il comprit qu'il pourroit lire, avec une sorte de plaisir, nos éloquens orateurs religieux. Le dernier sermon qu'il entendit fit autant d'impression sur son cœur que sur son esprit : il étoit sur l'*hypocrisie.* Il s'en appliqua presque tous les passages, et il sortit de l'église avec une tristesse qu'il eut beaucoup de peine à dissimuler.

Un matin, étant seul avec *sa femme*, on apporta à cette dernière une grande quantité de livres superbement reliés. Armand demandant ce que c'étoit : c'est la bibliothèque, répondit Hermine, que je veux placer dans mon cabinet ; lisez les titres de ces ouvrages : *les Lettres de quelques Juifs, les Pensées de Pascal, les OEuvres de Bossuet;* ces livres, poursuivit-elle, me sont devenus doublement chers, ce sont ceux que ma mère vous a prêtés, je leur dois votre conversion, et le bonheur d'être à vous!..... Hermine prononça ces paroles avec un sentiment et une ingénuité qui pénétrèrent Armand. Chère Hermine, dit-il, je veux les relire encore,

et je commencerai dès aujourd'hui. Pour cette fois il tint parole : il lut non-seulement sans prévention défavorable, mais avec le desir d'être persuadé; ses passions ne combattoient plus la vérité, tous ses penchans et la plus tendre affection de son cœur se trouvoient d'accord avec ses devoirs; il lut des choses sublimes que son esprit et son ame étoient en état d'apprécier; il fut convaincu, et le fut sur cette seule lecture, d'autant plus solidement, qu'il lui restoit encore à lire, outre les livres saints, un nombre prodigieux d'ouvrages admirables qui, par la suite, achevèrent de le confirmer dans sa croyance. Armand, alors, devint véritablement heureux, il aima davantage sa femme et la vertu.

Tandis que l'aimable Hermine jouissoit, au sein de sa famille, de la félicité la plus pure, Aglaé d'Urzelles qui avoit épousé le marquis de L***, parcouroit, avec éclat, la courte et fatigante carrière d'une *femme à la mode*; une mauvaise santé, une figure déjà détruite étoient les fruits d'une dissipation qui n'avoit plus de

charmes pour elle, et dont elle ne pouvoit se passer. Il est pour les coquettes un malheur affreux, irréparable, que nulle force d'esprit, nulle philosophie ne peut faire supporter, et sur lequel il est impossible de se faire illusion, c'est celui de devenir *couperosée*. On a remarqué que les veilles studieuses et les chagrins réels le produisent beaucoup moins communément que les bals et les petites passions factices et turbulentes, causées par la coquetterie; enfin, de grands philosophes (entr'autres Fontenelle) ont observé que les coquettes envieuses (et quelles coquettes ne le sont pas ?) ont presque toutes le *nez rouge* avant l'âge de trente ans. La pauvre Aglaé éprouva cette infortune, et la sentit avec une véhémence de douleur qui influa beaucoup sur son caractère; elle aperçut, d'un coup-d'œil, toutes les suites funestes d'un tel malheur; elle ne pouvoit plus être citée pour sa figure, elle ne pouvoit plus porter du couleur de chair, ni des roses.... et combien n'est-il pas douloureux de se trouver forcée de remplacer, tout-à-coup, les parures si riantes et si fraîches de la

première jeunesse, par celles qui pourroient convenir à des femmes de quarante ans !.... Cependant il falloit cacher ces peines déchirantes, il falloit tous les jours, d'un œil sec, se regarder trois ou quatre heures dans un miroir, s'y voir laide, et recevoir avec gaîté, à sa toilette, d'anciens adorateurs qui ne vantoient plus que *les talens et les graces de l'esprit*. Admiration bien froide et désagréablement prématurée, lorsqu'on l'excite à vingt-cinq ans, sans entendre répéter, en même temps, l'éloge de sa fraîcheur et de sa figure.... Enfin, Aglaé rencontroit quelquefois Hermine qui, moins jeune qu'elle d'un an, étoit plus fraîche et plus éclatante que jamais.... A ces *grands sujets* de peine se joignoient de *petites contrariétés* qui achevoient d'aigrir l'humeur et le caractère; on avoit des créanciers pressans, et un mari sot et ridicule qu'on ne pouvoit souffrir; on avoit lieu d'être fort mécontente de l'objet *actuel* de son attachement; on étoit presque brouillée avec ses parens, tout cela formoit un intérieur peu agréable, mais on cherchoit à s'en consoler par

la dissipation et par *la gloire ;* car, dès ce temps, la gloire ne dédaignoit pas (du moins dans l'opinion de certaines personnes) de couronner les succès et même les prétentions de société. *L'amour de la gloire* ne faisoit pas beaucoup de héros, mais il transportoit tout le monde. Déjà, chacun (à moins d'être tout-à-fait imbécille) possédoit dans son petit cercle sa petite couronne de *lauriers;* déjà, chaque personne *sensible* en déposoit une sur la tombe d'un *ami.* Aglaé, saisie de cet enthousiasme, ne songea plus qu'à se faire une grande renommée. Les moyens de l'acquérir étoient connus, elle les employa tous. On faisoit *des lectures* chez elle; tous les étrangers distingués s'y présentoient avec empressement; elle donnoit des bals, de grands soupers, des concerts, elle y chantoit d'une voix éteinte et souvent fausse, mais on s'extasioit sur *son goût* et sur *son expression*, et Aglaé devint la femme de la cour la plus célèbre. La révolution bouleversa tout cet édifice brillant de gloire, des réputations d'un autre genre s'élevèrent, tout ce qui avoit eu

de l'éclat fut anéanti ou dédaigné, la gloire n'appartint plus qu'à la nouveauté ; les talens imaginaires ou réels de l'*ancien régime* perdirent tout leur lustre, ils furent, sinon abolis, du moins méprisés comme les droits féodaux et les titres de noblesse. Aglaé et son mari se sauvèrent précipitamment de France dès le commencement de la révolution. Ils se rendirent à Coblentz, et y dépensèrent en sept ou huit mois, le peu d'argent qu'ils avoient emporté. Aglaé crut trouver une grande ressource dans la vente de ses bijoux. Elle avoit reçu à son mariage un écrin de quarante mille francs, mais ayant troqué successivement ses diamans contre des bijoux à la mode, ses parures d'*acier* et de *petites perles fines*, ses anneaux, ses bracelets, ses médaillons et ses colliers *de cheveux* ne lui procurèrent qu'une bien foible somme, à peine suffisante pour subsister trois ou quatre mois. Son mari la consola, en lui disant qu'avec les *talens supérieurs* qu'elle possédoit, il étoit impossible d'avoir de l'inquiétude pour l'avenir. Dans la situation où nous sommes,

ajouta-t-il, nous devons nous élever au-dessus des préjugés; de l'aveu de tout ce qui venoit chez nous, vous chantez mieux que madame Todi, vous jouez du piano comme madame de Mongeroux, et vous peignez comme madame le Brun; avec tout cela, on peut se tirer d'affaire, il ne s'agit que de se rendre dans une grande ville où l'on sache apprécier les talens. D'après ces réflexions, on partit pour Londres. Aglaé n'avoit pas une grande confiance dans son talent pour la peinture, elle savoit que *sans aide* elle étoit hors d'état de produire un tableau passable, mais elle comptoit beaucoup sur ses autres talens, quand elle se rappeloit l'enthousiasme qu'elle avoit excité jadis dans son salon de musique. Elle perdit bientôt cette dernière illusion. La pauvre Aglaé chanta et joua du piano dans un concert public, et elle fut sifflée.... Elle pensa, de bien bonne-foi, que les Français seuls avoient du goût; mais ce revers étoit affreux. Que devenir, sans argent, sans talent, sans industrie, sans courage? Victime de l'orgueil et de la folie, l'infortunée succomba à ses peines,

une maladie de langueur termina sa vie au bout de quatre ans d'expatriation. Hermine eut un destin bien différent; Armand, grace à la parfaite économie de sa femme, quitta Paris sans laisser une dette, et il emporta une somme d'argent assez considérable. Il fut se réfugier en Allemagne; il loua une jolie ferme auprès d'une ville commerçante; il plaça une partie de ses fonds dans le commerce, et fit un petit négoce particulier du reste. Hermine s'établit dans la ferme avec ses enfans, et, par son activité et son intelligence, le produit du potager, du verger et de la ferme conduite et agrandie par elle, fut plus que suffisant, au bout d'un an, pour subvenir au loyer de cette habitation, et à la subsistance de sa famille. Armand, débarrassé de tous les soins domestiques, eut l'entière liberté de se livrer aux affaires du dehors. Il augmenta ses fonds, et durant son exil, il eût été aussi heureux qu'à Paris, sans ses inquiétudes pour ses amis et pour sa patrie. Il recueillit dans sa ferme son beau-père et sa belle-mère, qui ne s'échappèrent de France qu'un an après lui;

il éleva parfaitement ses enfans, et après dix années d'expatriation, il revint dans son pays; il y vit la glcire, la clémence et la religion, effacer tous les crimes de la révolution, et il y retrouva le bonheur qui le suivoit, en tous lieux, avec Hermine et ses enfans.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.





